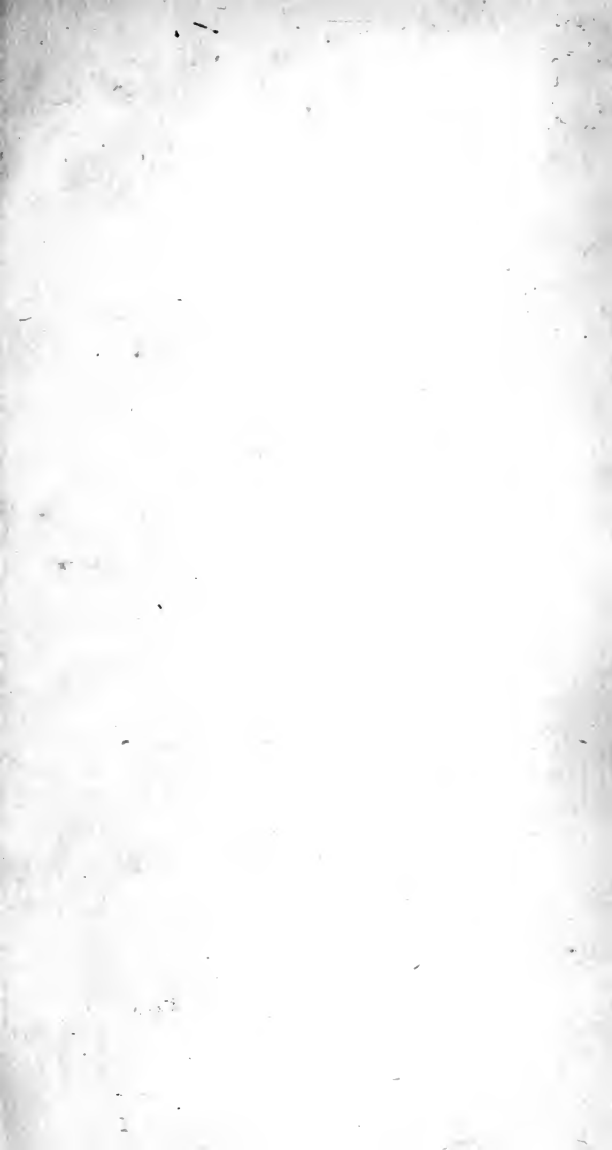


Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

J. B. Tyrrell Esq.









L. 1.
L E T T R E S
E D I F I A N T E S
E T

C U R I E U S E S .

E C R I T E S D E S M I S S I O N S
E t r a n g e r e s p a r q u e l q u e s M i s -
s i o n n a i r e s d e l a C o m p a g n i e d e
J E S U S .

I X . R E C U E I L .



A P A R I S , 27
C h e z N I C O L A S L E C L E R C , r u e S .
J a c q u e s , à l ' I m a g e S . L a m b e r t .

M D C C X I .

Avec Approbation & Privilège du Roy;





AUX
JESUITES
DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

*Il y a trois ans qu'on ne
vous a fait part des Lettres
a ij*

EPISTRE.

que nous écrivent les Missionnaires de nostre Compagnie qui sont aux Indes, à la Chine, & dans les autres Contrées où nous avons des Ouvriers Evangeliques. Je ne doute pas que ce retardement ne vous ait fait de la peine : j'en juge par l'interest que vous prenez aux progres de l'Evangile dans les pais infideles, & par l'affection que vous portez à ces cheres Missions, où plusieurs d'entre vous se seroient consacrez depuis longtems, s'ils avoient esté les maistres de suivre les mouvemens de leur zele.

Retenus en Europe par des raisons supérieures auxquelles il

ÉPISTRE.

a fallu vous conformer, vous aviez du moins la consolation d'apprendre chaque année les bénédictions que Dieu répand sur les travaux de tant d'hommes Apostoliques ; vous preniez part à leurs croix & à leurs peines, & vous vous sentiez excitez à contribuer par vos prières, & par les autres moyens que vostre zele vous suggeroit, à la conversion des Peuples qu'ils instruisent.

Vous avez donc eu raison de vous plaindre ; je vous avouërây mesme que vous n'avez pas esté les seuls à nous faire des reproches : des personnes distinguées par leur rang & par

EPISTRE.

leur piété, nous ont souvent témoigné là-dessus un empressement, qu'on ne doit attribuer qu'à l'ardeur qu'elles ont pour l'agrandissement de l'Empire de JESUS-CHRIST, & pour la conversion de tant de Nations Idolastres.

C'est pour cela, mes Reverends Peres, que chargé depuis peu de tems du soin de recueillir ces Lettres, & de les mettre en estat de vous estre communiquées, je n'ay pas cru devoir différer d'un moment à vous donner cette satisfaction, & à procurer en mesme temps à tant de Personnes pieuses, un plaisir qu'elles ont paru souhaitter avec

EPISTRE.

quelque sorte d'impatience.

Le nouveau Recueil que je vous présente ne manquera pas de vous rappeler le souvenir du Pere le Gobien, à qui vous estes redevables des premiers, & de renouveler la douleur que vous avez eu de le perdre. Vous l'honoriez de vostre estime & de vostre amitié : je ne crains pas de dire qu'il méritoit l'une & l'autre par les excellentes qualitez de son esprit & de son cœur. Ceux qui l'ont le plus pratiqué, conservent chèrement la mémoire des vertus dont il leur a donné de grands exemples. Son égalité d'ame, sa douceur inaltérable, sa patience dans les douleurs les plus vives,

EPISTRE.

son affabilité qui luy concilioit tous les cœurs, sa modération, sa droiture, sa charité toujourns bienfaisante, tant d'autres vertus qui le faisoient chérir de Dieu & des hommes, estoient l'effet de l'Empire absolu qu'il avoit acquis sur ses passions. Aussi n'apperçut-on jamais en lui de ces saillies d'humeur qui ne laissent pas d'échaper quelquefois aux ames les plus parfaites.

Son zèle estoit infatigable, & je puis ajouster, sans qu'on me soupçonne d'exageration, qu'il en a esté la victime. La maladie qui l'enleva en si peu de jours, ne venoit que d'un excez de travail, auquel un tempé-

EPISTRE.

rement plus robuste que le sien, auroit infailliblement succombé. La maniere dure avec laquelle il se traittoit luy-mesme, & le peu de soin qu'il avoit de ménager sa santé, estoit peut-estre le seul reproche qu'on eust pû justement luy faire.

Le don particulier qu'il eut de conduire les ames dans les voyes de la perfection, luy avoit attiré la confiance d'une infinité de Personnes : à voir l'assiduité qu'il apportoit à un si pénible ministere, on eust dit qu'il ne s'occupoit que de cet employ ; mais d'un autre costé ceux qui furent témoins des peines & des soins qu'il se donna pour faire fleurir

E P I S T R E.

lès Missions, lors qu'il en fut chargé, & pour procurer aux Missionnaires tous les secours dont il estoit capable, avoient de la peine à s'imaginer qu'il pust suffire à d'autres fonctions.

Je me persuade, mes Reverends Peres, qu'en vous offrant ce Recueil à la suite de tant d'autres que le Pere le Gobien vous a présentez, vous approuverez un devoir si juste que je rends comme en passant à sa mémoire. J'espere de mesme que vous ferez à ces Lettres un accueil aussi favorable que vous l'avez fait à toutes celles qui vous ont esté communiquées les années précédentes. J'ose dire

EPISTRE.

qu'elles ont également dequoy
plaire aux Personnes curieuses,
& dequoy satisfaire la piété de
tant d'autres qui s'intéressent
aux progresz de la Religion.

La première de ces Lettres a
déjà eu l'approbation du sçavant
Prélat à qui elle est adressée. Le
dessein du Pere Bouchet est de
montrer par des conjectures qui
vous paroistront assez bien fon-
dées, que ces Peuples ont eu au-
trefois commerce avec les Juifs,
qu'ils ont puisé la vérité dans
leurs livres, mais que dans la
suite des temps ils l'ont entie-
rement défigurée par une infinité
de fictions, où se porte naturel-
lement le génie d'une nation très

EPISTRE.

passionnée pour la Poësie.

Personne ne pouvoit parler plus sûrement que le Pere Bouchet sur cette matiere : ceux qui en ont écrit avant luy, tombent d'accord que les connoissances qu'ils ont acquises sont fort superficielles. Ils n'ont eu d'habitude qu'avec les Indiens qui sont répandus sur les costes : or ces Indiens sont eux-mesmes très peu instruits des principes de leur Religion ; les Brames, qui sont les sçavans du País, ont une attention particulière à ne pas laisser passer leurs livres en d'autres mains : ils croiroient profaner leur doctrine, s'ils la rendoient trop commune. D'ailleurs

EPISTRE.

il y va de leur intérêt de cacher aux Peuples ces sortes de connoissances : s'ils les avoient une fois initiez à leurs Mysteres, ils ne feroient plus consulter, & ils se verroient bientôt décheoir de ce haut rang de distinction, où ils ne se maintiennent que par l'idée extraordinaire qu'on a de leur science.

Ces difficultez que trouvent les Européens à s'instruire de la Doctrine des Indiens, le Pere Bouchet a sçu se les applanir : il a pénétré bien avant dans les terres, où il a fait un séjour de plus de vingt années : parmi plus de vingt mille Idolastres, à qui il a eu le bonheur d'administrer

EPISTRE.

le saint Baptesme, il s'est trouvé plusieurs Brames, de ceux mesme qui sont en réputation dans le pais, & qui passent pour estre les plus habiles: il a eu par leur moyen ces livres dont leurs sçavans font un si grand mystere; & comme il sçait parfaitement leur langue, il les a leu avec attention: outre cela, dans les choses qui avoient besoin de quelque explication, il a eu de longues & de fréquentes conférences avec les Brames convertis; enfin il n'a rien omis de tout ce qui estoit nécessaire pour connoistre à fond le plan ridicule de Religion que ce peuple s'est formé.

Ce mesme Missionnaire nous

EPISTRE.

promet encore plusieurs autres observations qu'il a fait sur la Médecine des Indiens, sur leurs maximes de morale, & mesme sur leur Poësie. J'auray soin de les insérer dans les Recueils des années suivantes, à mesure qu'elles me tomberont entre les mains.

Ce que le Pere Bouchet rapporte dans sa Lettre au Pere Baltus de l'Empire que les Démons exercent sur les Idolastres, & du pouvoir que les Chrestiens ont sur les Démons, ne sera peut-estre pas du goust de certaines Personnes, qui se font un mérite de paroistre un peu incrédules. Mais outre que le témoignage d'un homme comme le

EPISTRE.

Pere Bouchet, dont la capacité est connue, & dont la probité ne peut estre suspecte, suffit pour persuader tout esprit raisonnable; pourroit-on en venir jusqu'à démentir tout à la fois les Missionnaires, les Chrestiens, & les Gentils mesme, qui sont témoins oculaires de cette vérité? Vous verrez dans la Lettre du Pere Charvagnac que le mesme prodige s'opere à la Chine: on assure que rien n'est plus commun aux Isles de l'Amérique; ceux de nos Peres, qui travaillent dans ces Missions, nous ont souvent rapporté que les Infideles y sont cruellement maltraitez du Démon, & que le seul

EPISTRE.

moyen qu'ils ayent de se délivrer de sa tyrannie, c'est d'embrasser le Christianisme. Les Hérétiques mesme, qu'on n'accusera pas d'estre trop crédules, n'ont pu se dispenser d'en convenir dans leurs Relations, lors qu'ils parlent des mœurs & des coutumes de ces Peuples.

Qu'il nous est consolant, mes Reverends Peres, de voir subsister encore de nos jours dans ces Chrestientez naissantes, une des merveilles qui surprénoit si fort au temps de la primitive Eglise! Quoy de plus propre à affermir les Fidèles dans la Foy, à confondre les mauvais Chrestiens & les Hérétiques, & à nous

EPISTRE.

faire sentir que le Dieu que nous adorons est le mesme dans tous les temps & dans tous les lieux ?

Les autres Lettres que vous trouverez dans ce Recueil, vous feront connoistre les grandes espérances qu'on a d'étendre de plus en plus l'empire de JESUS-CHRIST dans les Royaumes Idolastrés. Vous y verrez néanmoins, sur tout dans celles du Pere Martin, qu'une des peines qui touche le plus sensiblement les Missionnaires, est de trouver souvent une moisson abondante sans pouvoir la recueillir faute de Catéchistes : c'est alors que la profession qu'ils font de la pauvreté Evangelique, qui leur est

EPISTRE.

si chere , leur devient en quelque sorte onéreuse.

Il se trouve en Europe des Personnes de piété , qui dans des momens de ferveur , souhaiteroient d'estre transportées tout-à-coup dans ces terres infidèles , pour y annoncer JESUS-CHRIST aux Peuples qui l'ignorent : ce sont là de ces saints mouvemens qui sont stériles en eux-mesmes , mais qu'on pourroit rendre efficaces sans qu'il en coustast beaucoup. Avec une somme assez légère qui suffit pour l'entretien des Catéchistes , on a la consolation de contribuer chaque année à la conversion d'un grand nom-

EPISTRE.

bre d'Idolâtres : un Missionnaire se multiplie en quelque sorte luy-mesme , en distribuant ces Catéchistes dans les divers endroits de sa Mission , qu'il ne peut parcourir que l'un après l'autre ; ainsi au mesme temps que dans une de ses Eglises il administre les Sacremens du Baptesme , de la Pénitence , & de l'Eucharistie à un grand nombre de Peuples ; par le moyen de ses Catéchistes , il instruit dans plusieurs autres les Catéchumènes , il fortifie les nouveaux Chrestiens dans la Foy , il gagne plusieurs Infidèles à J E S U S-CHRIST.

L'indigence où se trouvent

EPISTRE.

ceux qui gouvernent ces Eglises naissantes, les prive d'un secours si necessaire pour l'établissement de la Religion ; & c'est peut-estre la seule chose qui puisse retarder l'œuvre de Dieu : car, graces au Ciel, on n'a point à craindre la disette des Missionnaires ; ce n'est pas seulement en France & parmi vous, mes Reverends Peres, qu'on fait paroistre de l'ardeur pour se dévouer aux Missions les plus éloignées & les plus pénibles ; on trouve le mesme zèle parmi les autres Jesuites répandus dans les différens Royaumes de l'Europe : il y en a actuellement plus de quatre-vingt sur les cos-

EPISTRE.

tes d'Espagne, qui n'attendent que la commodité d'un embarquement pour passer dans le nouveau monde : plusieurs autres venus d'Allemagne ont déjà traversé une partie de la France, & sont encore en chemin, au moment que je vous écris, pour aller se joindre à un si grand nombre d'Ouvriers Evangeliques.

La Pologne faisoit aussi espérer un renfort de fervens Missionnaires : mais il y a de l'apparence qu'elle ne sera de longtemps en estat de fournir ce secours aux Nations infidèles. Une peste ravagea l'année dernière ce grand Royaume ; qua-

EPISTRE.

tre-vingt douze Jésuites y moururent la mesme année au service des Peuples qui furent attaquez d'un mal si contagieux : on nous a envoyé la liste de leurs noms , & des Villes où ces hommes vraiment Apostoliques ont sacrifié généreusement leur vie dans l'exercice de la plus héroïque charité.

Nous ne plaindrons point leur sort ; au contraire nous bénirons le Dieu des miséricordes de ce que , par sa grace qui nous soutient , les périls , les outrages , la mort mesme , loin de rallentir le zèle que nous avons hérité de nos Percs , ne servent qu'à le réveiller d'avantage , & à

E P I T R E.

*luy donner de nouvelles forces. Je
me recommande à vos saints Sa-
crifices, & suis avec tout le res-
pect possible,*

MES REVERENDS PERES,

Vostre très-humble & très-obéissant
serviteur J. B. DU HALDE,
de la Compagnie de JESUS.

LETTRE



LETTRE

DU

PERE BOUCHET,
de la Compagnie de Jesus,
Missionnaire de Maduré, &
Superieur de la nouvelle Mis-
sion de Carnate.

*A Monseigneur l'ancien Evêque
d'Auranches.*



ONSEIGNEUR,

Les travaux d'un homme
Apostolique dans les Indes
I X. Rec. A

Orientales font si grands & si continuels, qu'il semble que le soin de prêcher le nom de J. C. aux Idolâtres, & de cultiver les nouveaux Fidèles, soit plus que suffisant pour occuper un Missionnaire tout entier. En effet, dans certains temps de l'année, bien loin d'avoir le loisir de s'appliquer à l'étude, à peine a-t-on celuy de vivre; & souvent le Missionnaire est forcé de prendre sur le repos de la nuit, le temps qu'il doit donner à la priere, & aux autres exercices de sa profession.

Cependant, Monseigneur, dans quelques autres saisons, & mesme dans certaines heures d'une bonne partie des jours, nous nous trouvons assez en liberté, pour pouvoir nous délasser de nos travaux par quelque sorte d'étude. Notre soin

alors est de rendre nos délassemens mesme utiles à notre sainte Religion. Nous nous instruisons dans cette vûë des Sciences qui ont cours parmy les Idolâtres, à la conversion desquels nous travaillons; & nous nous efforçons de trouver jusques dans leurs erreurs, dequoy les convaincre de la verité que nous venons leur annoncer.

C'est dans ce temps, où les occupations attachées à mon ministere m'ont laissé quelque loisir, que j'ay approfondi, autant qu'il m'a été possible, le systême de Religion reçu parmy les Indiens. Ce que je me propose dans cette Lettre, Monseigneur, est seulement de vous mettre devant les yeux, & de rapprocher les unes des autres quelques conjectures, qui sont, ce me semble, capa-

4 *Lettres de quelques*
bles de vous interesser. Elles
vont toutes à prouver que les
Indiens ont tiré leur Religion
des Livres de Moyse, & des
Prophetes: que toutes les Fa-
bles dont leurs Livres sont
remplis, n'y obscurcissent pas
tellement la verité, qu'elle soit
méconnoissable: & qu'enfin,
outré la Religion du Peuple
Hebreu, que leur a apprise,
du moins en partie, leur com-
merce avec les Juifs & les
Egyptiens, on découvre en-
core parmy eux des traces bien
marquées de la Religion Chrê-
tienne, qui leur a été annon-
cée par l'Apôtre S. Thomas,
par Pantanus, & plusieurs au-
tres grands Hommes, dès les
premiers siècles de l'Eglise.

Je n'ay point douté, Mon-
seigneur, que vous n'approu-
vassiez la liberté que je prends

Missionnaires de la C. de J. 3

de vous adresser cette Lettre. J'ay crû que des reflexions, qui peuvent servir à confirmer & à deffendre notre sainte Religion, devoient naturellement vous être présentées. Vous y prendrez plus de part que personne, après avoir démontré, comme vous l'avez fait, la vérité de notre foy par la plus vaste érudition, & par la plus exacte connoissance de l'antiquité sacrée & profane.

Je me souviens, Monseigneur, d'avoir lû dans votre sçavant Livre de la Demonstration Evangelique, que la Doctrine de Moyse avoit pénétré jusqu'aux Indes : Et votre attention à remarquer dans les Auteurs tout ce qui s'y rencontre de favorable à la Religion, vous a fait prévenir une partie des choses que j'aurois à

vous dire. J'y ajoutèray donc seulement ce que j'ay découvert de nouveau sur les lieux, par la lecture des plus anciens Livres des Indiens, & par le commerce que j'ay eu avec les Sçavants du País.

Il est certain, Monseigneur, que le commun des Indiens ne donne nullement dans les absurditez de l'Athéisme. Ils ont des idées assez justes de la Divinité, quoyqu'alterées & corrompuës par le culte des Idoles. Ils reconnoissent un Dieu infiniment parfait, qui existe de toute éternité, qui renferme en soy les plus excellens attributs. Jusques-là rien de plus beau, & de plus conforme au sentiment du Peuple de Dieu sur la Divinité. Voicy maintenant ce que l'Idolatrie

y a malheureusement ajouté.

La plupart des Indiens assurent que ce grand nombre de Divinitez qu'ils adorent aujourd'huy, ne sont que des Dieux subalternes & soumis au Souverain Estre, qui est également le Seigneur des Dieux & des hommes. Ce grand Dieu, disent-ils, est infiniment élevé au-dessus de tous les Estres; & cette distance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles Créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un Estre infiniment parfait, & des Estres créez remplis, comme nous, d'imperfections & de foiblesses? C'est pour cela mesme, selon eux, que *Parabaravastou*, c'est-à-dire, *le Dieu suprême*, a créé trois Dieux inferieurs, sçavoir, *Bruma*, *Vichnou*, &

A iiij.

Routren. Il a donné au premier la puissance de créer , au second le pouvoir de conserver, & au troisième le droit de détruire.

Mais ces trois Dieux, qu'a-dorent les Indiens, sont, au sentiment de leurs Sçavants, les Enfans d'une femme, qu'ils appellent *Parachatti*, c'est-à-dire, *la Puissance suprême*. Si l'on réduisoit cette fable à ce qu'elle estoit dans son origine, on y découvroit aisément la vérité, toute obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre chose, sinon, que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création, qu'ils attribuent à *Bruma*, soit par la conservation, qui est le

Missionnaires de la C. de J. 9
partage de *Vichnou*, soit en-
fin par les differents change-
mens, qui font l'ouvrage de
Routren, vient uniquement de
la puissance absoluë du *Para-*
baravastou, ou du Dieu suprê-
me. Ces esprits charnels ont
fait ensuite une femme de leur
Parachatti, & luy ont donné
trois enfans, qui ne font que
les principaux effets de la tou-
te-puissance. En effet, *Chatti*,
en langue Indienne, signifie
Puissance, & *Para*, suprême,
ou absoluë.

Cette idée qu'ont les In-
diens d'un Estre infiniment su-
périeur aux autres Divinitez,
marque au moins que leurs
Anciens n'adoroient effective-
ment qu'un Dieu, & que le
Polythéisme ne s'est introduit
parmy eux, que de la manie-
re dont il s'est répandu dans

10 *Lettres de quelques*
tous les Païs Idolâtres.

Je ne prétends pas , Monseigneur , que cette premiere connoissance prouve d'une maniere bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens ou avec les Juifs. Je sçais que sans un tel secours l'Auteur de la Nature a gravé cette verité fondamentale dans l'esprit de tous les hommes , & qu'elle ne s'altere chez eux que par le déréglement & la corruption de leur cœur. C'est pour la même raison que je ne vous dis rien de ce que les Indiens ont pensé sur l'immortalité de nos ames , & sur plusieurs autres veritez semblables.

Je m' imagine cependant que vous ne serez pas fâché de sçavoir comment nos Indiens trouvent expliquée dans leurs

Auteurs, la ressemblance de l'homme avec le souverain Estre. Voicy ce qu'un Sçavant Brame m'a assuré avoir tiré sur ce sujet d'un de leurs plus anciens Livres. Imaginez - vous, dit cet Auteur, un million de grands vases tous remplis d'eau, sur lesquels le soleil répande les rayons de sa lumière. Ce bel astre, quoy qu'unique, se multiplie en quelque sorte, & se peint tout entier en un moment dans chacun de ces vases; on en voit par tout une image très - ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau: le soleil est la figure du souverain Estre: & l'image du soleil peinte dans chacun de ces vases, nous représente assez naturellement notre ame créée à la ressemblance de Dieu mesme.

Je passe, Monseigneur, à quelques traits plus marquez, & plus propres à satisfaire un discernement aussi exquis que le vostre. Trouvez bon que je vous raconte icy simplement les choses telles que je lesay apprises. Il me seroit fort inutile, en écrivant à un aussi sçavant Prelat que vous, d'y mesler mes reflexions particulieres.

Les Indiens, comme j'ay eu l'honneur de vous le dire, croient que *Bruma* est celuy des trois Dieux subalternes, qui a reçu du Dieu suprême la puissance de créer. Ce fut donc *Bruma*, qui créa le premier homme: Mais, ce qui fait à mon sujet, c'est que *Bruma* forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut à la verité quelque peine

Missionnaires de la C. de J. 13
à finir son ouvrage. Il y revint à
plusieurs fois, & ce ne fut qu'à
la troisième tentative, que ses
mesures se trouverent justes.
La fable a ajoûté cette der-
niere circonstance à la verité;
& il n'est pas surprenant, qu'un
Dieu du second ordre ait eu
besoin d'apprentissage, pour
créer l'homme dans la parfaite
proportion de toutes les par-
ties où nous le voyons. Mais si
les Indiens s'en étoient tenus
à ce que la nature, & proba-
blement le commerce des Juifs
leur avoient enseigné de l'u-
nité de Dieu, ils se seroient
aussi contentez de ce qu'ils
avoient appris par la même
voye de la création de l'hom-
me : ils se seroient bornez à
dire, comme ils font après l'E-
criture sainte, que l'homme
fut formé du limon de la terre

tout nouvellement sortie des mains du Créateur.

Ce n'est pas tout, Monseigneur; l'homme une fois créé par *Bruma*, avec la peine dont je vous ay parlé, le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de sa créature qu'elle luy avoit plus coûté à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

L'Escriture est magnifique, dans la description qu'elle nous fait du Paradis Terrestre. Les Indiens ne le sont gueres moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorcum*. C'est, selon eux, un Jardin de delices où tous les fruits se trouvent en abondance. On y voit mesme un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité, s'il estoit permis d'en man-

ger. Il seroit bien étrange, que des gens qui n'auroient jamais entendu parler du Paradis Terrestre, en eussent fait, sans le sçavoir, une peinture si ressemblante.

Ce qu'il y a de merveilleux, Monseigneur, c'est que les Dieux inferieurs, qui dès la création du monde se multiplièrent presque à l'infini, n'avoient pas, ou du moins n'estoient pas seurs d'avoir le privilège de l'immortalité, dont ils se seroient cependant fort accommodez. Voicy une Histoire que les Indiens racontent à cette occasion. Cette Histoire toute fabuleuse qu'elle est, n'a point assurément d'autre origine, que la Doctrine des Hébreux, & peut-estre mesme celle des Chrêtiens.

Les Dieux, disent nos In-

diens, tenterent toutes fortes de voyes pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'aviserent d'avoir recours à l'arbre de vie qui estoit dans le *Chorcarn*. Ce moyen leur réüffit, & en mangeant de temps en temps des fruits de cet arbre, ils se conserverent le précieux Tresor, qu'ils ont tant d'interest de ne pas perdre. Un fameux Serpent nommé *Cheien*, s'apperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les Dieux du second ordre. Comme apparemment on avoit confié à ses soins la garde de cet arbre, il conçut une si grande colere de la surprise qu'on luy avoit faite, qu'il répandit sur le champ une grande quantité de poison. Toute la terre s'en ressentit, & pas un homme ne devoit échapper aux atteintes

Missi onnaires de la C. de J. 17
de ce poison mortel. Mais le
Dieu *Chiven* eut pitié de la na-
ture humaine; il parut sous la
forme d'un homme, & avala
sans façon tout le venin, dont
le malicieux serpent avoit in-
fecté l'Univers.

Vous voyez, Monseigneur,
qu'à mesure que nous avan-
çons les choses s'éclaircissent
toujours un peu. Ayez la pa-
tience d'écouter une nouvelle
fable que je vais vous raconter.
Car, certainement je vous
tromperois, si je m'engageois
à vous dire quelque chose de
plus sérieux. Vous n'aurez pas
de peine à y démêler l'Hif-
toire du Deluge, & les princi-
pales circonstances que nous en
rapporte l'Ecriture.

Le Dieu *Routren*, (c'est le
grand destructeur des Estres
créés,) prit un jour la réso-

lution de noyer tous les hommes, dont il prétendoit avoir lieu de n'estre pas content. Son dessein ne put estre si secret, qu'il ne fust pressenti par *Vichnou*, Conservateur des Créatures. Vous verrez, Monseigneur, qu'elles luy eurent dans cette rencontre une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le Déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du Dieu *Routren*. Mais aussi sa qualité de Dieu conservateur des choses créées, luy donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux : & voicy la manière dont il s'y prit.

Il apparut un jour à *Sattivarti* son grand confident, & l'avertit en secret qu'il y auroit

bien-tôt un déluge universel, que la terre seroit inondée, & que *Routren* ne prétendoit rien moins, que d'y faire périr tous les hommes, & tous les animaux. Il l'assura cependant qu'il n'y avoit rien à craindre pour luy, & qu'en dépit de *Routren*, il trouveroit bien moyen de le conserver, & de se ménager à soy-même ce qui luy seroit nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein estoit de faire paroistre une Barque merveilleuse au moment que *Routren* s'y attendroit le moins, d'y enfermer une bonne provision d'au moins huit cens quarante millions d'ames & de semences d'Estres. Il falloit au reste que *Sattiavarti* se trouvast au tems du Déluge sur une certaine montagne fort haute, qu'il eust soin de luy

faire bien reconnoître. Quelque temps après *Sattiavarti*, comme on le luy avoit prédit, apperçut une multitude infinie de nuages qui s'assembloient. Il vit avec tranquillité l'orage se former sur la teste des hommes coupables; Il tomba du Ciel la plus horrible pluye qu'on vit jamais: Les rivières s'enflèrent, & se répandirent avec rapidité sur toute la surface de la Terre; la mer franchit ses bornes, & se mêlant avec les fleuves débordez, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées; Arbres, animaux, hommes, Villes, Royaumes, tout fut submergé: Tous les Estres animez périrent & furent détruits.

Cependant, *Sattiavarti*, avec quelques - uns de ses pénitens, s'étoit retiré sur sa montagne.

Il y attendoit le secours dont le Dieu l'avoit assuré. Il ne laissa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau, qui prenoit toujours de nouvelles forces, & qui s'approchoit insensiblement de sa retraite, luy donnoit de temps en temps de terribles allarmes. Mais dans l'instant qu'il se croyoit perdu, il vit paroître la Barque, qui devoit le sauver. Il y entra incontinent avec les dévots de sa suite : les huit cens quarante millions d'ames & de semences d'Estres s'y trouverent renfermées.

La difficulté étoit de conduire la Barque, & de la soutenir contre l'impétuosité des flots, qui estoient dans une furieuse agitation. Le Dieu *Vichnou* eut soin d'y pourvoir; car sur le champ il se fit poisson., &

il se servit de sa queue comme d'un gouvernail, pour diriger le vaisseau. Le Dieu poisson & Pilote fit une manœuvre si habile, que *Sattiavarti* attendit fort en repos dans son asyle, que les eaux s'écoulassent de dessus la face de la Terre.

La chose est claire, comme vous voyez, Monseigneur, & il ne faut pas estre bien pénétrant, pour appercevoir dans ce recit meslé de fables, & des plus bizarres imaginations, ce que les Livres Sacrez nous apprennent du Deluge, de l'Arche, & de la conservation de Noé avec sa famille.

Nos Indiens n'en sont pas demeurez - là; & après avoir défiguré Noé sous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis sur le compte de *Brama* les aventures les plus fin-

gulières de l'Histoire d'Abraham. En voicy quelques traits, Monseigneur, qui me paroissent fort ressemblans.

La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures. Il est visible que de *Brama* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire ; & il seroit à souhaiter , que nos Sçavans , en matière d'Étymologies, n'en eussent point adoptées de moins raisonnables, & de plus forcées.

Ce *Brama*, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham , étoit marié à une femme , que tous les Indiens nomment *Sarasvadi*. Vous jugerez, Monseigneur , du poids que le nom de cette femme ajoute à ma première conjecture. Les deux dernières syllabes du mot *Sarasvadi* sont dans la langue

Indienne une terminaison honorifique : Ainsi, *Vadi*, répond assez-bien à nostre mot François, *Madame*. Cette terminaison se trouve dans plusieurs noms de femmes distinguées. Par exemple, dans celuy de *Parvadi*, femme de *Routren*. Il est dès - lors évident que les deux premières syllabes du mot *Sarasvadi*, qui font proprement le nom tout entier de la femme de *Brama*, se réduisent à *Sara*, qui est le nom de *Sara*, femme d'Abraham.

Il y a cependant quelque chose de plus singulier. *Brama*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a esté le Chef de plusieurs *Castes*, où Tribus différentes. Les deux Peuples se rencontrent mesme fort juste sur le nombre de ces Tribus. A *Ticherapali*, où est
maintenant

maintenant le plus fameux Temple de l'Inde, on célèbre tous les ans une Feste, dans laquelle un vénérable Vieillard mène devant soy douze enfans, qui representent, disent les Indiens, les douze Chefs des principales Castes. Il est vray que quelques Docteurs croyent que ce Vieillard tient dans cette cérémonie la place de *Vichnou*; mais ce n'est pas l'opinion commune des Sçavans, ny du Peuple, qui disent communément que *Brama* est le Chef de toutes les Tribus.

Quoy qu'il en soit, Monseigneur, je ne croy pas, que pour reconnoistre dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il soit nécessaire que tout se rencontre parfaitement conforme de part & d'autre. Les Indiens partagent

26 *Lettres de quelques*
souvent à différentes personnes, ce que l'Écriture nous raconte d'une seule; ou bien rassemblent dans une seule, ce que l'Écriture divise dans plusieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit servir, ce me semble, à les appuyer. Et je croy qu'une ressemblance trop affectée, ne seroit bonne qu'à les rendre suspects.

Cela supposé, Monseigneur, je continuë à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'Histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribüent à *Brama*, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs Dieux, ou de leurs Héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs Pénitens, qui, comme le Patriarche Abraham, se mit en devoir de

facrifier son Fils à un des Dieux du País. Ce Dieu luy avoit demandé cette Victime ; mais il se contenta de la bonne volonté du Pere, & ne souffrit pas qu'il en vint jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'Enfant fut mis à mort, mais que ce Dieu le resuscita.

J'ay trouvé une Coutume qui m'a surpris, dans une des Castes qui sont aux Indes: c'est celle qu'on nomme la Caste des Voleurs. N'allez pas croire, Monseigneur, que parce qu'il y a parmy ces Peuples une Tribu entière de Voleurs, tous ceux qui font cet honorable métier, soient rassemblez dans un corps particulier ; & qu'ils ayent pour voler un privilège à l'exclusion de tout autre. Cela veut dire seulement, que tous

les Indiens de cette Caste vo-
lent effectivement avec une ex-
trême licence : mais par mal-
heur, ils ne sont pas les seuls
dont il faille se deffier.

Après cet éclaircissement ,
qui m'a paru nécessaire ; je re-
viens à mon Histoire. J'ay donc
trouvé que dans cette Caste on
garde la cérémonie de la Cir-
concision : mais elle ne se fait
pas dès l'enfance. C'est envi-
ron à l'âge de vingt ans. Tous
mesme n'y sont pas sujets, &
il n'y a que les principaux de
la Caste qui s'y soumettent.
Cet usage est fort ancien , &
il seroit difficile de découvrir
d'où leur est venuë cette cou-
tume , au milieu d'un Peuple
entièrément Idolâtre.

Vous avez vû, Monseigneur,
l'Histoire du Déluge , & de
Noé dans *Vichnou*, & dans *Sat-*

Missionnaires de la C. de J. 29
tiavarti : celle d'Abraham dans
Brama & dans *Vichnou* : Vous
verrez encore, avec plaisir, cel-
le de Moÿse dans les mesmes
Dieux : & je suis persuadé que
vous la trouverez encore moins
altérée que les précédentes.

Rien ne me paroist plus res-
semblant à Moÿse que le *Vich-*
nou des Indiens métamorphosé
en *Chrichnen*. Car d'abord,
Chrichnen en Langue Indien-
ne, signifie *Noir*. C'est pour fai-
re entendre, que *Chrichnen* est
venu d'un País où les Habitans
sont de cette couleur : Les In-
diens ajoûtent qu'un des plus
proches parens de *Chrichnen*,
fut exposé, dès son enfance,
dans un petit berceau sur une
grande rivière, où il fut dans
un danger évident de périr.
On l'en tira, & comme c'estoit
un fort bel enfant, on l'appor-

30 *Lettres de quelques*
ta à une grande Princesse, qui
le fit nourrir avec soin, & qui
se chargea ensuite de son édu-
cation.

Je ne sçay pourquoy les In-
diens se sont avisez d'appliquer
cet événement à un des parents
de *Chrichnen* plustost qu'à *Chri-*
chnen mesme. Que faire à cela,
Monseigneur ? Il faut bien vous
dire les choses telles qu'elles
font, & pour rendre les avan-
tures plus ressemblantes, je
n'iray pas vous déguiser la
verité. Ce ne fut donc point
Chrichnen, mais un de ses pa-
rents, qui fut élevé au Palais
d'une grande Princesse. En cela
la comparaison avec Moyse se
trouve défectueuse. Voicy de-
quoy réparer un peu ce dé-
faut.

Dés que *Chrichnen* fut né,
on l'exposa aussi sur un grand

fleuve , afin de le soustraire à la colére du Roy, qui attendoit le moment de sa naissance pour le faire mourir. Le fleuve s'entr'ouvrit par respect, & ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépost si précieux. On retira l'enfant de cet endroit périlleux , & il fut élevé parmy des Bergers. Il se maria dans la suite avec les filles de ces Bergers , & il garda long-temps les troupeaux de ses Beaux-peres. Il se distingua bien-tost parmy tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux , & de ceux qui les gardoient. Il fit mourir le Roy, qui leur avoit déclaré une cruelle guerre. Il fut poursvivy par ses ennemis , & comme il ne se trouva pas en estat de

leur résister, il se retira vers la mer : elle luy ouvrit un chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivoient. Ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on luy préparoit.

Qui pourroit douter après cela, Monseigneur, que les Indiens n'ayent connu Moÿse, sous le nom de *Vichnou* métamorphosé en *Chrichnen*? Mais à la connoissance de ce fameux conducteur du Peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes, qu'il a décrites dans ses Livres, & de plusieurs Loix qu'il a publiées, & dont l'observation s'est conservée après luy.

Parmy ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, & qui perséverent encore aujourd'huy

dans le Pais : Je compte, Monseigneur, les bains fréquens, les purifications, une horreur extrême pour les cadavres, par l'attouchement desquels ils se croient souillés. L'ordre différent, & la distinction des Castes, la Loy inviolable qui défend les Mariages hors de sa Tribu ou de sa Caste particulière. Je ne finirois point, Monseigneur, si je voulois épuiser ce détail. Je m'attache à quelques remarques, qui ne sont pas tout-à-fait si communes dans les Livres des Sçavans.

J'ay connu un Brame très-habile parmy les Indiens, qui m'a raconté l'histoire suivante, dont il ne comprenoit pas luy-mesme le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Les Indiens font

34 *Lettres de quelques*
un Sacrifice nommé *Ekiam*,
(c'est le plus célèbre de tous
ceux qui se font aux Indes :)
On y sacrifie un mouton. On y
récite une espèce de Priere,
dans laquelle on dit à haute
voix ces paroles. *Quand sera-ce*
que le Sauveur naistra ? Quand
sera-ce que le Redempteur pa-
roistra ?

Ce Sacrifice d'un mouton,
me paroist avoir beaucoup de
rapport avec celuy de l'A-
gneau Paschal. Car il faut re-
marquer sur cela , Monsei-
gneur , que comme les Juifs
estoyent tous obligez de man-
ger leur part de la Victime ,
aussi les Bramez, quoyqu'ils ne
puissent manger de viande,
sont cependant dispensez de
leur abstinence au jour du Sa-
crifice de l'*Ekiam* , & sont
obligez par la Loy de manger

Missionnaires de la C. de J. 35
du mouton qu'on immole ; &
que les Brames partagent en-
tr'eux.

Plusieurs Indiens adorent le
feu. Leurs Dieux mesme ont
immolé des Victimes à cet Elé-
ment. Il y a un précepte par-
ticulier pour le Sacrifice d'*O-*
man, par lequel il est ordonné
de conserver toujourns le feu,
& de ne le laisser jamais étein-
dre. Celuy qui assiste à l'*Ekiam*,
doit tous les matins & tous les
soirs mettre du bois au feu
pour l'entretenir. Ce soin
scrupuleux répond assez juste
au Commandement porté dans
le Levitique c. vi. v. 12. & 13.
Ignis in Altari semper ardebit ,
quem nutrit Sacerdos , subjiciens
ligna manè per singulos dies. Les
Indiens ont fait quelque chose
de plus en considération du feu.
Ils se précipitent eux-mesmes

au milieu des flammes. Vous jugerez, comme moy, Monseigneur, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne point ajouster cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avoient appris sur cette matière.

Les Indiens ont encore une fort grande idée des serpents. Ils croient que ces animaux ont quelque chose de Divin, & que leur vûë porte bonheur. Ainsi, plusieurs adorent les Serpents, & leur rendent les plus profonds respects. Mais ces animaux peu reconnoissans, ne laissent pas de mordre cruellement leurs adoreurs. Si le Serpent d'Airain, que Moysë montra au Peuple de Dieu, & qui guérissoit par sa seule vûë, eust esté aussi cruel que les Serpents animez des Indes, je doute fort que les Juifs

Missionnaires de la C. de J. 37
eussent jamais esté tentez de
l'adorer.

Ajoutons enfin , Monseigneur , la charité que les Indiens ont pour leurs Esclaves. Ils les traittent presque comme leurs propres enfans ; ils ont grand soin de les bien élever ; ils les pourvoyent de tout libéralement ; rien ne leur manque , soit pour le vestement , soit pour la nourriture ; ils les marient , & presque toujours ils leur rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens , comme aux Israélites , que Moyse ait adressé sur cet article les préceptes que nous lisons dans le Levitique ?

Quelle apparence y a-t-il donc , Monseigneur , que les Indiens n'ayent pas eu autrefois quelque connoissance de la

Loy de Moyse? Ce qu'ils disent encore de leur Loy, & de *Brama* leur Legislatteur, détruit, ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourroit rester de doute sur cette matière.

Brama a donné la Loy aux hommes. C'est ce *Vedam*, ou Livre de la Loy, que les Indiens regardent comme infailible. C'est, selon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire, par celui qui ne peut se tromper, & qui dit essentiellement la vérité. Le *Vedam*, ou la Loy des Indiens, est divisée en quatre parties. Mais, au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquième, qui a péri par l'injure des temps, & qu'il a esté impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime

inconcevable pour la Loy qu'ils ont reçûë de leur *Brama*. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables, sont parfaitement conformes à ce que nous sçavons des Juifs, par rapport à la Loy Sainte, & à Moyse qui la leur a annoncée.

Le malheur est, Monseigneur, que le respect des Indiens pour leur Loy, va jusqu'à nous en faire un mystère impénétrable. J'en ay cependant assez appris par quelques Docteurs, pour vous faire voir que les Livres de la Loy du prétendu *Brama*, sont une imitation du Pentateuque de Moyse.

La première partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première cause, & de la manière dont le monde a esté créé: Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier, par rapport à nostre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avoit que Dieu & l'Eau, & que Dieu estoit porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier Chapitre de la Genese, n'est pas difficile à remarquer.

J'ay appris de plusieurs Brames, que dans le troisiéme Livre, qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de Morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes Moraux répandus dans l'Exode.

Le quatriéme Livre, qu'ils

Missionnaires de la C. de J. 41
appellent *Adaranavedam*, con-
tient les différens Sacrifices
qu'on doit offrir, les qualitez
requises dans les victimes, la
manière de bastir les Temples,
& les diverses Festes que l'on
doit célébrer. Ce peut estre là,
sans trop deviner, une idée
prise sur les Livres du Lévitique
& du Deutéronome.

Enfin, Monseigneur, de peur
qu'il ne manque quelque chose
au parallèle: comme ce fut
sur la fameuse montagne de Si-
naï que Moyse reçut la Loy,
ce fut aussi sur la célèbre mon-
tagne de *Mahamerou*, que *Bra-
ma* se trouva avec le Vedam
des Indiens. Cette montagne
des Indes, est celle que les
Grecs ont appelée *Meros*, où
ils disent que Bacchus est né,
& qui a esté le séjour des Dieux.
Les Indiens disent encore au-

jourd'huy que cette montagne est l'endroit où sont placez leurs *Chorchams*, ou les différens Paradis qu'ils reconnoissent.

N'est-il pas juste, Monseigneur, qu'après avoir parlé assez long-temps de Moÿse & de la Loy, nous disions aussi quelques mots de Marie sœur de ce grand Prophète? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas esté tout-à-fait inconnuë à nos Indiens.

L'Ecriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la Mer rouge, elle assembla les femmes Israëlitiques, elle prit des instrumens de musique, & se mit à danser avec ses compagnes, & à chanter les loüanges du Tout-puissant. Voicy un trait assez semblable, que les Indiens racon-

tent de leur fameuse *Lakehoumi*. Cette femme, aussi-bien que Marie sœur de Moyse, sortit de la mer par un espèce de Miracle. Elle ne fut pas plustost échappée au danger où elle avoit esté de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les Dieux & toutes les Déeses dansèrent au son des instrumens.

Il me seroit aisé, Monseigneur, en quittant les Livres de Moyse, de parcourir les autres Livres historiques de l'Ecriture, & de trouver dans la Tradition de nos Indiens, de quoy continuer ma comparaison. Mais je craindrois qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguast. Je me contenteray de vous raconter encore une ou deux histoires, qui m'ont le plus frappé, & qui font

44 *Lettres de quelques*
le plus à mon sujet.

La première qui se présente à moy, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Ari-chandiren*. C'est un Roy de l'Inde fort ancien, & qui, au nom & à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Écriture.

Les Dieux se réunirent un jour dans leur *Chorcarn*, ou, si vous l'aimez mieux, dans le Paradis de delices. *Devendiren* le Dieu de la gloire présidoit à cette illustre assemblée. Il s'y trouva une foule de Dieux & de Déeses ; les plus fameux Pénitens y eurent aussi leur place, & sur tout les sept principaux Anachoretés.

Après quelques discours indifférens, on proposa cette question: Si parmy les hommes il se trouve un Prince sans

défaut. Presque tous soustinent qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne fust sujet à de grands vices ; & *Vichouva-moutren* se mit à la teste de ce parti. Mais le célèbre *Vachichten* prit un sentiment contraire , & soustint fortement que le Roy *Arichandiren* son disciple estoit un Prince parfait. *Vichouva-moutren* , qui, du génie impérieux dont il est , n'aime pas à se voir contredit, se mit en grande colére , & assura les Dieux qu'il sçauroit bien leur faire connoître les défauts de ce prétendu Prince parfait , si on vouloit le luy abandonner.

Le défi fut accepté par *Vachichten* , & l'on convint que celui des deux qui auroit le dessous, céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pû ac-

quérir par une longue pénitence. Le pauvre Roy *Arichandiren* fut la victime de cette dispute. *Vichouva-moutren* le mit à toutes sortes d'épreuves. Il le réduisit à la plus extrême pauvreté ; il le dépouilla de son Royaume ; il fit périr le seul fils qu'il eust ; il luy enleva mesme sa femme *Chandirandi*.

Malgré tant de disgraces, le Prince se soustint toujours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'ame, dont n'auroient pas esté capables les Dieux mesmes qui l'éprouvoient avec si peu de ménagement. Aussi l'en récompenserent-ils avec la plus grande magnificence. Les Dieux l'embrasserent l'un après l'autre ; il n'y eut pas jusqu'aux Déeses qui luy firent leurs compli-

Missionnaires de la C. de J. 47
mens. On luy rendit sa femme , & on ressuscita son fils.
Ainsi , *Vichouva-moutren* céda ,
suivant la convention , tous ses
mérites à *Vachichten* , qui en
fit présent au Roy *Arichandiren* ; & le Vaincu alla fort à re-
gret recommencer une longue
pénitence , pour faire , s'il y
avoit moyen , bonne provision
de nouveaux mérites.

La seconde histoire qui me
reste à vous raconter , Mon-
seigneur , a quelque chose de
plus funeste , & ressemble en-
core mieux à un trait de l'his-
toire de Samson , que la fable
d'*Arichandiren* ne ressemble à
l'histoire de Job.

Les Indiens assurent donc
que leur Dieu *Ramen* entre-
prit un jour de conquérir Cei-
lan. Et voicy le stratagème
dont ce Conquérant, tout Dieu

qu'il estoit, jugea à propos de se servir. Il leva une armée de Singes, & leur donna pour Général un Singe distingué, qu'ils nomment *Anouman*. Il luy fit envelopper la queuë de plusieurs pièces de toile, sur lesquelles on versa de grands vases d'huile. On y mit le feu, & ce Singe courant par les campagnes, au milieu des blés, des bois, des Bourgades, & des Villes, porta l'incendie par tout. Il brula tout ce qui se trouva sur sa route, & réduisit en cendres l'Isle presque toute entière. Après une telle expédition la conquête n'en devoit pas estre fort difficile, & il n'estoit pas nécessaire d'estre un Dieu bien puissant, pour en venir à bout.

Je me suis peut-estre trop arresté, Monseigneur, sur la
conformité

Missionnaires de la C. de J. 49
conformité de la doctrine des
Indiens avec celle du Peuple
de Dieu. J'en feray quitte pour
abreger un peu ce qui me res-
teroit à vous dire sur un se-
cond point, que j'estois résolu
de soumettre, comme le pre-
mier, à vos lumières, & à vo-
stre pénétration. Je me bor-
neray à quelques réflexions as-
sez courtes, qui me persua-
dent que les Indiens les plus
avancés dans les terres, ont eu
dés les premiers temps de l'E-
glise la connoissance de la Re-
ligion Chrestienne; & qu'eux
aussi-bien que les Habitans de
la Coste, ont reçu les instruc-
tions de S. Thomas, & des pre-
miers Disciples des Apostres.

Je commence par l'idée con-
fuse, que les Indiens conser-
vent encore de l'Adorable Tri-
nité, qui leur fut autrefois

50 *Lettres de quelques*
preschée. Je vous ay parlé,
Monseigneur, des trois prin-
cipaux Dieux des Indiens,
Bruma, Vichnou, & Routren.
La pluspart des Gentils disent
à la vérité que ce sont trois
Divinitez différentes, & effec-
tivement séparées. Mais plu-
sieurs *Nianigueuls*, ou hom-
mes spirituels, assurent que ces
trois Dieux séparés en appa-
rence, ne sont réellement qu'
un seul Dieu. Que ce Dieu
s'appelle *Bruma*, lorsqu'il crée,
& qu'il exerce sa Toute-puis-
sance; qu'il s'appelle *Vichnou*,
lorsqu'il conserve les Estres
créés, & qu'il donne des mar-
ques de sa bonté; & qu'enfin
il prend le nom de *Routren*,
lorsqu'il détruit les Villes, qu'
il chastie les coupables, & qu'
il fait sentir les effets de sa
juste colere.

Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquoit ainsi ce qu'il concevoit de la fabuleuse Trinité des Payens. Il faut, disoit-il, se représenter Dieu, & ses trois noms différens, qui répondent à ses trois principaux Attributs, à peu près sous l'idée de ces Pyramides triangulaires qu'on voit eslevées devant la porte de quelques Temples.

Vous jugez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens, réponde fort juste à la vérité que les Chrestiens reconnoissent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumières plus pures, & qu'elles se sont obscurcies par la difficulté, que renferme un mystère si fort au-dessus de la foi-

52 *Lettres de quelques*
ble raison des hommes.

Les Fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le Myſtère de l'Incarnation. Mais du reſte , tous les Indiens conviennent que Dieu s'eſt incarné pluſieurs fois. Preſque tous s'accordent à attribuer ces Incarnations à Vichnou le ſecond Dieu de leur Trinité. Et jamais ce Dieu ne s'eſt incarné, ſelon eux , qu'en qualité de Sauveur & de Libérateur des hommes.

J'abrège , comme vous le voyez , Monſieur , autant qu'il m'eſt poſſible , & je paſſe à ce qui regarde nos Sacrements. Les Indiens diſent , que le Bain pris dans certaines Rivières , efface entièrement les pechez , & que cette eau myſtérieuſe lave non ſeulement les corps , mais purifie auſſi les ames d'une manière admira-

ble. Ne seroit-ce point là un reste de l'idée, qu'on leur auroit donnée du saint Baptesme.

Je n'avois rien remarqué sur la Divine Eucharistie ; mais un Brame converty me fit faire attention , il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir icy sa place. Les restes des Sacrifices, & le Ris qu'on distribuë à manger dans les Temples, conserve chez les Indiens le nom de *Prajadam*. Ce mot Indien signifie en nostre Langue *Divine Grace*. Et c'est ce que nous exprimons par le terme Grec, *Eucharistie*.

Il y a quelque chose de plus marqué sur la Confession ; & je croy, Monseigneur, devoir y donner un peu plus d'étendue.

C'est une espèce de maxime

54 *Lettres de quelques*
parmy les Indiens, que celuy
qui confessera son péché, en
recevra le pardon. *Cheida pa-*
ram chounal Tiroum. Ils célé-
brent une Feste tous les ans,
pendant laquelle ils vont se
confesser sur le bord d'une ri-
vière, afin que leurs péchez
soient entièrement effacez.
Dans le fameux Sacrifice *E-*
kiam, la femme de celuy qui y
préside est obligée de se con-
fesser, de descendre dans le
détail des fautes les plus hu-
miliantes, & de déclarer jus-
qu'au nombre de ses péchez.

Une fable des Indiens, que
j'ay apprise sur ce sujet, ap-
puyera encore davantage mes
conjectures.

Lorsque *Chrichnen* estoit au
monde, la fameuse *Draupadi*
estoit mariée aux cinq frères
célèbres tous Roys de Madu-

ré. L'un de ces Princes tira un jour une flèche sur un arbre, & en fit tomber un fruit admirable. L'arbre appartenoit à un célèbre Pénitent, & avoit cette propriété que chaque mois il portoit un fruit; & ce fruit donnoit tant de force à celuy qui le mangeoit, que pendant tout le mois cette seule nourriture luy suffisoit. Mais parceque dans ces temps reculez on craignoit beaucoup plus la malédiction des Pénitens, que celle des Dieux, les cinq Frères appréhendoient que l'Hermite ne les maudist. Ils prièrent donc *Chrichnen* de les aider dans une affaire si délicate. Le Dieu *Vichnou* métamorphosé en *Chrichnen* leur dit, aussi-bien qu'à *Draupadi*, qui estoit présente, qu'il ne voyoit qu'un seul moyen de

réparer un si grand mal. Que ce moyen estoit la confession entière de tous les péchez de leur vie : que l'arbre dont le fruit estoit tombé , avoit six coudées de haut; qu'à mesure que chacun d'eux se confessoit , le fruit s'esléveroit en l'air de la hauteur d'une coudée , & qu'à la fin de la dernière confession , il s'attacheroit à l'arbre , comme il estoit auparavant.

Le remède estoit amer, mais il falloit se résoudre à en passer par là , ou bien s'exposer à la malédiction d'un Pénitent. Les cinq Frères prirent donc leur party , & consentirent à tout déclarer. La difficulté estoit de déterminer la femme à faire la mesme chose , & on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agissoit de parler de ses fautes , elle

ne se sentoit d'inclination que pour le secret & pour le silence. Cependant, à force de luy remettre devant les yeux les suites funestes de la malédiction du *Sanias* *, on luy fit promettre tout ce qu'on voulut.

Après cette assurance, l'aîné des Princes commença cette pénible cérémonie, & fit une confession très-exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parloit, le fruit montoit de luy-mesme, & se trouva seulement eslevé d'une coudée à la fin de cette première confession. Les quatre autres Princes continuerent à l'exemple de leur aîné, & l'on vit arriver le mesme prodige; c'est-à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquième, le fruit estoit précisément à la hauteur

* C'est ainsi que les Indiens appellent leurs Pénitens.

58 *Lettres de quelques*
de cinq coudées.

Il ne restoit plus qu'une coudée; mais c'estoit à *Draupadi*, que le dernier effort estoit réservé. Après bien des combats elle commença sa Confession, & le fruit s'esleva peu à peu. Elle avoit achevé, disoit-elle, & cependant il s'en falloit encore une demi-coudée, que le fruit n'eust rejoint l'arbre d'où il estoit tombé. Il estoit évident qu'elle avoit oublié, ou plustost caché quelque chose. Les cinq Frères la prièrent avec larmes, de ne se pas perdre par une mauvaise honte, & de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs prières n'eurent aucun effet. Mais *Chrichnen* estant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle parlé, que le fruit acheva sa cour-

se merueilleuse, & alla de luy-mesme s'attacher à la branche où il estoit auparavant.

Je finiray par ce trait, Monseigneur, la longue Lettre, que j'ay pris la liberté de vous escrire. Je vous y ay rendu compte des connoissances que j'ay acquises au milieu des Peuples de l'Inde, autrefois apparemment Chrestiens, & replongez depuis long-temps dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Les Missionnaires de nostre Compagnie, sur les traces de Saint François Xavier, travaillent depuis un siècle à les ramener à la connoissance du vray Dieu, & à la pureté du culte Evangelique.

Vous voyez, Monseigneur, qu'en mesme temps que nous faisons gouster à ces Peuples abandonnez la douceur du

joug de JESUS-CHRIST, nous
taschons de rendre quelque
service aux Sçavans d'Europe,
par les découvertes que nous
faisons dans les Païs qui ne leur
sont pas assez connus. Il n'ap-
partient qu'à vous, Monsei-
gneur, de suppléer par vostre
profonde pénétration, & par
vostre commerce assidu avec
les Sçavans de l'antiquité, à ce
qui pourroit manquer de nos-
tre part aux lumières que nous
acquérons parmy ces Peuples.
Si ces nouvelles connoissances
sont de quelque usage pour le
bien de la Religion, personne
ne sçaura mieux les faire valoir
que vous. Je suis avec un pro-
fond respect,

MONSEIGNEUR,

de V. G.

Le très-humble & très-obeissant
serviteur, BOUCHET, Missionnaire
de la Compagnie de JESUS.



LETTRE

DU

PERE BOUCHET,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS aux Indes.

*Au Pere Baltus de la mesme
Compagnie.*



MON REVEREND PERE,

P. C.

J'ay leu avec un plaisir incroyable vostre excellente ré-

ponse à l'Histoire des Oracles. On ne peut réfuter avec plus de solidité que vous le faites, les fausses raisons sur lesquelles estoit appuyé le système dangereux que vous avez entrepris de combattre.

Vous avez prouvé d'une manière invincible que les Démons rendoient autrefois des Oracles par la bouche des faux Prestres des Idoles, & que ces Oracles ont cessé à mesure que le Christianisme s'est estably dans le monde sur les ruines du Paganisme & de l'Idolâtrie. Quoyqu'il soit difficile de rien ajouster à tant de preuves convaincantes dont vostre Ouvrage est remply, & que vous avez puisées dans les Ouvrages des Peres de l'Eglise, & des Payens mesme; j'ose néanmoins vous assurer que je puis

Missionnaires de la C. de J. 63
encore vous fournir, en fa-
veur du sentiment que vous
soustenez, une nouvelle dé-
monstration, à laquelle on ne
peut rien opposer de raison-
nable. Elle n'est pas tirée
comme les vôtres, des monu-
mens de l'antiquité, mais de
ce qui se passe souvent à nos
yeux dans nos Missions de Ma-
duré, & de Carnate, & dont
j'ay moy-mesme esté témoin.

J'ay eu l'avantage de con-
sacrer la meilleure partie de
ma vie à prescher l'Evan-
gile aux Idolâtres des In-
des, & j'ay eu en mesme
temps la consolation de re-
connoistre que quelques-uns
des prodiges qui ont contri-
bué à la conversion des Payens
au temps de la primitive Egli-
se, se renouvellent tous les
jours dans les Chrestientez,

que nous avons le bonheur de fonder au milieu des Terres Infidelles.

Ouy, mon Révérend Pere, nous y trouvons encore maintenant des preuves sensibles des deux véritez que vous avez si bien établies dans la suite de vostre Ouvrage. Car il est certain en premier lieu, que les Démons rendent encore aujourd'huy des Oracles aux Indes, & qu'ils les rendent, non pas par le moyen des Idoles, ce qui seroit sujet à l'imposture & à l'illusion, mais par la bouche des Prestres de ces mesmes Idoles, ou quelquefois de ceux qui sont présens quand on invoque le Démon. En second lieu, il n'est pas moins vray que les Oracles cessent dans ce País, & que les Démons y devien-

Missionnaires de la C. de 7. 65
nent muets & impuissans à
mesure qu'il est éclairé de la
lumière de l'Evangile. Pour es-
tre convaincu de la vérité de
ces deux propositions, il suffit
d'avoir passé quelque temps
dans la Mission des Indes.

Si le Seigneur me fait la
grace de me rendre à cette
chère Mission que je n'ay quit-
tée qu'à regret, & à laquelle
je dois retourner incessam-
ment afin d'y consommer ce
qui me reste de santé & de
vie ; je vous enverray dans
un plus grand détail certaines
réponses particulières & cer-
tains Oracles qui ne peuvent
avoir été rendus que par le
Démon. Il me suffira aujour-
d'huy de vous apporter quel-
ques preuves générales qui ne
laisseront pas de vous faire
plaisir.

Et pour commencer, Monsieur Révérend Pere; C'est un fait dont personne ne doute aux Indes, & dont l'évidence ne permet pas de douter, que les Démons rendent des Oracles, & que ces malins Esprits se faussent des Prestres qui les invoquent, ou mesme indifféremment de quelqu'un de ceux qui assistent & qui participent à ces spectacles. Les Prestres des Idoles ont des Prières abominables qu'ils adressent au Démon, quand on le consulte sur quelque événement: Mais malheur à celuy que le Démon choisit pour en faire son organe. Il le met dans une agitation extraordinaire de tous ses membres, & luy fait tourner la teste d'une manière qui effraye. Quelquefois il luy fait verser des larmes en

abondance, & le remplit de cette espèce de fureur & d'enthousiasme, qui estoit autrefois chez les Payens, comme il l'est encore aujourd'huy chez les Indiens, le signe de la présence du Démon, & le prélude de ses réponses.

Dés qu'on apperçoit ou dans le Prestre, ou dans quelqu'un des assistans ces signes du succez de l'évocation, on s'approche du Possédé, & on l'interroge sur le sujet dont il est question. Le Démon s'explique alors par la bouche de celui dont il s'est emparé. Les réponses sont communément assez équivoques, quand les questions qu'on luy propose regardent l'avenir. Il ne laisse pas néanmoins de réussir assez souvent & de répondre avec une justesse, qui passe de beaucoup

les lumières des plus clairvoyans : mais on trouve également & dans l'ambiguité de certaines réponses, & dans la justesse des autres, dequoy se convaincre que le Démon en est l'auteur : car après tout, quelque éclairé qu'il soit, l'avenir, quand il dépend d'une cause libre, ne luy est point certainement connu; & d'ailleurs ses conjectures estant d'ordinaire fort justes, & ses connoissances beaucoup supérieures aux nostres, il n'est pas surprenant qu'il rencontre quelquefois assez bien dans des occasions, où l'homme le plus fin & le plus adroit auroit des pensées bien éloignées des siennes.

Je ne prétends pas, Mon Révérend Père, qu'à l'imitation des Oracles rendus vérita-

blement par les Démons, les Prestres des Idoles ne se fassent quelquefois un art de contrefaire les Possédez, & de répondre comme ils peuvent à ceux qui les consultent; mais après tout, cette dissimulation n'est, comme je vous l'ay dit, qu'une imitation de la vérité: encore le Démon est-il communément si fidèle à se rendre à leur évocation, que la fraude ne leur est guères nécessaire. Je ne me propose pas de vous rapporter grand nombre d'exemples; mais en voicy un qui se présente à mon esprit, & qui, ce me semble, doit convaincre tout homme sensé, que le Démon a véritablement part aux Oracles qui se rendent aux Indes.

Sur le chemin de *Varonga*.

70 *Lettres de quelques*
patti à Calpaleam on rencontre
un fameux Temple, que les
Indiens nomment *Chargandi*.
A l'est de ce Temple, & en-
viron à une demi-lieuë de
distance, on trouve une Bour-
gade assez peuplée, & célèbre
par l'événement que je vais
vous raconter. Un des Habi-
tans de cette Bourgade estoit
fort favorisé du Démon; c'es-
toit à cet homme qu'il se com-
municoit le plus volontiers,
jusques-là que toutes les se-
maines il se faisoit de luy à
certain jour marqué, & ren-
doit par sa bouche les Ora-
cles les plus surprénans. On
accouroit en foule à sa mai-
son pour le consulter. Cepen-
dant malgré l'honneur que luy
attiroit la distinction que le
Démon faisoit de sa personne,
il commençoit à se lasser de

son employ : le Démon qui luy procuroit tant de visites se rendoit fort incommode; il ne le faisoit jamais, qu'il ne le fist beaucoup souffrir en le quittant ; & ce malheureux pouvoit compter qu'il avoit toutes les semaines un jour réglé d'une violente maladie. Il luy arriva dans la suite quelque chose encore de plus fâcheux ; car le Démon, qui s'attiroit par son moyen la confiance & les adorations d'une multitude innombrable d'Indiens, s'avisa de demeurer plusieurs jours en possession de celuy où il se trouvoit si fort honoré. Il ne tarda point mesme guères à revenir, & il sembloit ne s'assujettir à une espèce d'alternative, que pour renouveler plus souvent la frayeur qu'il causoit à son

arrivée, & les tourmens qui accompagnoient sa sortie. Ses fréquentes & longues visites allèrent si loin, que ce misérable Indien se trouva absolument hors d'estat de prendre soin de sa famille, qui ne pouvoit pourtant se passer de luy. Ses Parens consternez allèrent à plusieurs Temples pour prier les faux-Dieux d'arrester, ou du moins d'adoucir les violences du malin esprit : Mais ces prétenduës Divinitez s'accordoient trop bien avec le Démon, contre lequel on imploroit leur secours, pour rien faire à son désavantage : On n'obtint donc rien de ce qu'on demandoit ; le Démon mesme en devint plus furieux, & continua comme auparavant de rendre ses Oracles par la bouche de son ancien hôte, avec
cette

Missionnaires de la C. de F. 73
cette différence qu'il le tourmentoit bien plus violemment, & qu'il fit enfin appréhender que le pauvre homme n'en mourust.

Les choses estant presque desespérées, on crut qu'il n'y avoit plus d'autre remède que de s'adresser à celuy-là mesme qui faisoit tout le mal. On s'imagina qu'il voudroit bien rendre un Oracle en faveur d'un malheureux par le moyen duquel il en rendoit tant d'autres. On l'interrogea donc un Samedi au soir, pour sçavoir s'il ne se retireroit point, & ce qu'il exigeoit pour diminuer le nombre de ses visites, & pour en adoucir la rigueur. L'Oracle répondit en peu de mots que, si le Lundy suivant on menoit le Malade à *Changandi*, il ne seroit plus

I.X. Rec.

D

74 *Lettres de quelques*
tourmenté, & ne recevroit plus
de ses visites.

On ne manqua pas d'exécuter ses ordres, dans l'espérance qu'on avoit de voir ce malheureux foulagé. On le porta à *Changandi* la veille du jour marqué par le Démon. Mais il y fut plus tourmenté que jamais : On l'entendoit pousser des cris affreux, comme un homme qui souffre les plus cruels tourmens : Cependant rien ne paroissoit à l'extérieur, & on se confoloit sur ce que le temps marqué par l'Oracle n'estoit pas encore arrivé. Enfin, le Lundy estant venu, l'Oracle s'accomplit à la lettre, mais d'une manière bien différente de celle à quoy l'on s'attendoit : Le malade expira dans les plus horribles convulsions,

après avoir jetté beaucoup de sang par le nez, par les oreilles, & par la bouche ; ce qui est aux Indes le signe ordinaire d'une maladie & d'une mort causée par la possession. C'est ainsi que le Démon justifia son Oracle, par lequel il assuroit que ce malheureux cesseroit d'estre malade & de recevoir de ses visites.

Il est aisé de s'imaginer combien les assistans furent effrayez d'un événement si tragique. Personne, je vous assure, ne s'avisa alors de soupçonner qu'il y eust de la fraude dans la possession de cet homme, & dans les Oracles qu'il avoit rendus si longtemps. Je ne croy pas mesme que nos Critiques les plus difficiles se persuadent qu'on puisse pousser la dissimulation jus-

ques-là. Du moins la femme de ce malheureux n'en jugea pas de la sorte. Elle fut si frappée de la mort subite & violente de son mary, qu'elle abjura l'Idolâtrie & le culte du Démon, dont son Epoux avoit esté la funeste victime, Elle se fit instruire au plustost, & reçut le saint Baptême à *Calpaleam*. C'est-là que je l'ay moy-mesme confessée plusieurs fois, & que je luy ay fait souvent raconter cet événement en présence des Idolâtres, & plus souvent encore en présence des Chrestiens qui se rendoient à nostre Eglise.

Je passe, Mon Reverend Pere, à d'autres choses sur lesquelles les Démons sont très-souvent consultez dans les Indes. Ceux de tous les diseurs d'Oracles en qui l'on a le plus

de confiance , sont sans contredit certains Devins qui se meslent de découvrir les Voleurs dont les vols sont secrets. Après avoir tenté toutes les voyes ordinaires & naturelles, on a recours à celle-cy; & par malheur pour ces pauvres Idolâtres ; le Démon ne les sert que trop bien à leur gré. Il s'est passé de mon temps des choses étonnantes sur ce sujet: En voicy une sur laquelle vous pouvez compter.

On avoit si subtilement & si secrètement volé des bijoux précieux au Général d'armée de Maduré, que celuy qui en estoit coupable sembloit estre hors d'atteinte de tout soupçon. Aussi quelque recherche qu'on fist du Voleur , on ne put jamais en avoir la moindre connoissance. On consulta

78 *Lettres de quelques*
à *Ticherapali* un jeune hom-
me, qui estoit un des plus fa-
meux Devins du País. Après
avoir évoqué le Démon, il dé-
peignit si bien l'Auteur du vol,
qu'on n'eust pas de peine à le
reconnoistre. Le Malheureux
qu'on n'avoit pas mesme soup-
çonné, tant on estoit esloigné
de jetter les yeux sur luy, ne
put tenir contre l'Oracle; Il
avoüa son crime, & protesta
qu'il n'y avoit rien de naturel
dans la manière dont son vol
avoit esté découvert.

Quand plusieurs Personnes
deviennent suspectes d'un vol,
& qu'on ne peut en convain-
cre aucune en particulier; voi-
cy le biais qu'on prend pour le
se déterminer. On écrit les
noms de tous ceux qu'on soup-
çonne sur des billets particu-
liers, & on les dispose en for-

Missionnaires de la C. de J. 79
me de cercle : On évoque
ensuite le Démon avec les cé-
rémonies accoustumées, & on
se retire après avoir fermé &
couvert le cercle de manière
que personne ne puisse y tou-
cher. On revient quelque
temps après, on découvre le
cercle, & celuy dont le nom
se trouve hors de rang est cen-
sé le seul coupable : Cette es-
pèce d'Oracle a si souvent &
si constamment servy aux In-
des à découvrir avec certitude
un Criminel entre plusieurs In-
nocens, que cette unique preu-
ve suffit pour faire le procès à
un homme.

Il y a encore une autre ma-
nière par laquelle les Démons
ont coustume de s'expliquer
aux Indes, & de rendre les ré-
ponses qu'on leur demande ;
c'est durant la nuit & par le

80 *Lettres de quelques*
moyen des songes. Il est vray
que cette manière m'a paru
plus sujette à la fourberie; mais
après tout, il s'y rencontre
quelquefois des choses si sur-
prenantes, & des circonstan-
ces si singulières, qu'on ne
peut douter que les Démons
n'y aient bonne part, & qu'ils
n'instruisent en effet par cette
voye les Prestres des Idoles
qui ont soin de les évoquer.

Je vous rapporte peu d'ex-
emples de tout ce que j'a-
vance, non pas qu'ils soient
rares aux Indes, & qu'il ne
s'y en trouve fort souvent d'in-
contestables; mais la chose est
si fort hors de doute dans le
Païs, qu'on ne pense pas mes-
me à les recueillir. Si néan-
moins vous souhaitez un plus
grand détail, je ne manqueray
pas de vous satisfaire, dès que

Dieu m'aura fait la grace de me rendre à ma Chrestienté de Maduré, après laquelle je soupire avec une ardeur que je ne puis vous exprimer.

Mais après tout, Mon Reverend Pere, quelle raison auroit-on de douter que les Démons rendent des oracles aux Indes, tandis que nous avons des preuves si convaincantes qu'ils y font une infinité de choses qui sont fort au dessus du pouvoir des hommes? On voit par exemple, ceux qui évoquent les Démons, soutenir seuls & sans appuy un berceau de branches d'arbres coupées, & qui ne sont attachées ensemble par aucun endroit: D'autres élèvent en l'air une espèce de grand linceul, qui se tient étendu dans toute sa largeur; ils prouvent par-là que le Dé-

mon s'est véritablement communiqué à eux. Quelques-uns boivent à la veüe de tout le monde, de grands vases remplis de sang, qui contiennent plusieurs pintes de Paris, sans en recevoir la moindre incommodité.

Je sçay de plus, par le témoignage d'un homme digne de foy, & sur lequel on peut s'appuyer solidement, qu'il s'est trouvé par hazard dans une assemblée, où il fut témoin du fait que je vais vous raconter. On avoit attaché dans un endroit d'une petite chambre un corps solide de la hauteur d'un homme, & on l'avoit tellement joint à la muraille qu'on ne pouvoit l'en séparer qu'avec de grands efforts : cependant sans qu'on y touchast, & mesme sans qu'on s'en ap-

prochast, on le vit se détacher de luy-mesme, & s'avancer assez loin hors de l'endroit où il avoit esté placé. Ajoutez à cela que le Démon semblable à luy-mesme dans tous les lieux & dans tous les temps, exige souvent de ceux qui l'évoquent les Sacrifices les plus abominables, & les plus capables d'inspirer de l'horreur aux hommes, mais en mesme temps les plus propres à satisfaire sa malignité.

Que diroient enfin nos prétendus Esprits forts d'Europe, c'est-à-dire, ces Gens qu'une Critique outrée rend incrédules sur les choses les plus avérées, quand ils ont intérêt de ne les pas croire; que diroient-ils, dis-je, s'ils estoient comme nous les témoins de la cruelle tyrannie que les Dé-

mons exercent sur les Idolâtres des Indes ? Ces malins Esprits leur mettent quelquefois la teste si bas , & leur font plier les bras & les jambes par derrière de telle sorte , que leur corps ressemble à une boule ; ce qui leur cause les plus cuisantes douleurs. En vain les porte-t-on aux Temples des Idoles pour y recevoir quelque soulagement ; ce n'est pas là qu'ils doivent s'attendre à le trouver ; Nos Eglises & nos Chrestiens sont le seul secours qu'ils puissent opposer à une tyrannie si cruelle ; & ce remède , comme vous le verrez dans la suite , prouve d'une manière invincible quels sont les véritables Autheurs des douleurs inconcevables que ces malheureux ont à souffrir.

Vous voyez , Mon Reverend

Pere , que je me suis un peu écarté de la matière des Oracles qui fait le principal sujet de ma Lettre : Je ne croy pas cependant que cette digression vous paroisse tout - à - fait inutile. Quand on sera bien convaincu que les Démons ont sur les Idolâtres un pouvoir qu'on ne peut leur contester , on en sera plus disposé à croire ce que j'ay déjà eu l'honneur de vous dire sur les Oracles que les mesmes Démons rendent parmy les Indiens ; & je suis persuadé qu'un homme dont la foy est bien saine sur l'existence des Démons, ne doit guéres avoir de peine sur le dernier article.

Au reste il ne s'agit pas icy de cavernes & de lieux souter- rains, ny de fournir aux Pres- tres des Idoles les trompettes

du Chevalier Morland pour grossir leur voix, ou pour en multiplier le son. Ce n'est pas que les Prestres Indiens ne soient assez trompeurs pour avoir imaginé tous les moyens capables de surprendre les Peuples, & pour supposer de faux Oracles au défaut de ceux que les Démons leur auroient refusés : Mais ils ne se trouvent pas à cette peine, & je vous ay déjà fait remarquer que les Démons ne leur sont que trop fideles. Autant qu'il est vray que ces malins esprits rendent des Oracles aux Indes, autant seroit-il ridicule de supposer en ce païs-cy, comme on l'a fait par rapport aux siècles passés, que ces Oracles se rendissent par la bouche des Statuës. Vous avez démontré le peu de fondement de cette

conjecture par les témoignages de l'antiquité, & par le ridicule mesme qui en est inséparable; mais par rapport aux Indes, on a autant de témoins du contraire qu'il y a d'Idolâtres & mesme de Chrétiens dans tout le País. Il est certain que depuis tant d'années que je demeure parmy ces Peuples, je n'ay jamais entendu dire qu'aucune Idole ait parlé: cependant je n'ay rien épargné pour m'instruire à fonds de tout ce qui regarde les Idoles & ceux qui les adorent.

Ce qu'il y a de plus convaincant, c'est que rien n'auroit esté si aisé que d'imaginer cet expédient, si les Démons n'eussent point eux-mesmes rendu les Oracles par la bouche des hommes. On voit dans les Indes des Statuës énormes

par leur grosseur & par leur hauteur qui sont toutes creuses en dedans: ce sont celles qui sont à l'entrée des Temples des Payens. Il semble qu'elles soient faites exprés pour favoriser l'imposture des Prestres des Idoles, s'ils avoient eu besoin d'y avoir recours. Mais en vérité cet appas seroit bien grossier, & j'ay peine à croire qu'aucun Indien s'y laissast tromper. Voicy quelques exemples qui vous apprendront dequoy sont capables les Prestres des Indiens en matière d'imposture, mais qui vous convaincront en mesme temps, qu'ils ont affaire à des Gens qui ne sont pas aisément les dupes de leur supercherie. Vous jugerez par-là que puisque c'est une opinion si constante & si universelle

Missionnaires de la C. de J. 89
aux Indes, que les Démons y
rendent des Oracles, elle n'est
certainement point établie sur
la fourberie de quelques Par-
ticuliers, ny sur la trop gran-
de crédulité du commun du
Peuple.

Il y a quelques années qu'un
Roy de *Tanjaour* fort affec-
tionné aux Idoles, sentit peu
à peu refroidir son ancienne
dévotion. Il estoit avant ce
temps-là très-régulier à visiter
tous les mois un Temple fa-
meux qu'on nomme *Manar-
covil*. Il y faisoit de grosses au-
mosnes aux Prestres de ce
Temple, & vous pouvez juger
qu'une dévotion si libérale ne
pouvoit manquer d'estre fort
de leur goust. Mais quelle dé-
solation pour eux, quand ils
s'apperçurent que le Prince
abandonnoit leur Temple ! Je

m'imagine qu'ils se feroient consolez plus aisément de sa désertion, si du moins il avoit envoyé les sommes qu'il avoit coustume de leur distribuer : Le mal fut qu'ils se virent privez tout à la fois, & de l'honneur de voir le Prince, & du profit qu'ils tiroient de ses visites. Sur cela les Brames s'assemblèrent, & comme la chose estoit de la dernière importance pour eux, ils délibérèrent long-temps ensemble sur le party qu'ils avoient à prendre. La question estoit d'engager le Prince à visiter selon son ancienne coustume le Temple de *Manarcovil* : S'ils estoient assez heureux que d'y réüssir, ils ne doutoient point que les libéralitez ne se fissent à l'ordinaire.

Voicy donc le stratagème

qu'ils imaginèrent, & dont ils convinrent de se servir : Ils firent courir le bruit par tout le Royaume, que *Manar*, (c'est le nom de l'Idole,) estoit extrêmement affligé, qu'on luy voyoit répandre de grosses larmes, & qu'il estoit important que le Roy en fust instruit. L'affliction de leur Dieu venoit, disoient-ils, du mépris que le Prince sembloit faire de luy : que *Manar* l'avoit toujours aimé & protégé ; qu'il se trouvoit cependant réduit à la triste nécessité de le punir de l'outrage qu'il en recevoit ; & qu'un reste de tendresse luy arrachoit ces larmes, qu'on luy voyoit répandre en abondance.

Le Roy de *Tanjaour*, bon Payen & superstitieux à l'excès, fut effrayé de cette nou-

velle. Il se crut perdu sans ressource, s'il n'essayoit de calmer au plustost la colere du Dieu *Manar*. Il alla donc au Temple suivy d'une grande foule de ses Courtisans ; il se prosterna devant l'Idole, & voyant qu'effectivement elle versoit des pleurs, il conjura le Dieu de luy pardonner son oubly, & luy promit de réparer avec usure le tort que sa négligence pouvoit avoir fait à son culte dans l'esprit de ses sujets. Pour accomplir sa parole, il s'y prit de la manière du monde la plus capable de satisfaire les Bramez ; car il leur fit distribuer sur le champ mille écus qu'il avoit apportez à cette intention. Le pauvre Prince ne s'avisoit pas mesme de soupçonner la moindre fourberie de la part des Bra-

mes ; la Statuë estoit entièrement séparée de la muraille , & placée sur un pié-d'estal : c'estoit pour le Prince une démonstration de la vérité de ce prodige , & selon luy les Bra- mes estoient les plus honnestes Gens du monde.

Les Officiers qui estoient à la suite du Prince , ne furent pas tout-à-fait si crédules. Un entr'autres s'approcha du Roy comme il sortoit du Temple , & luy dit qu'il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cét événement , qu'il y soupçonnoit de la supercherie. Le Prince s'emporta d'abord contre l'Officier , & regarda un pareil doute comme une impiété détestable, Cependant à force de luy répéter la mesme chose , l'Officier obtint la permission qu'il demandoit avec

instance, d'examiner de près la Statuë. Il rentre sur le champ dans le Temple, il place des Gardes à la porte, & prend avec luy quelques Soldats de confiance. Il fait donc enlever la Statuë d'une espèce d'Autel sur lequel elle estoit placée, il l'examine avec soin de tous costez, mais il fut étrangement surpris de ne trouver rien qui appuyast ses conjectures: Il s'estoit imaginé qu'il y avoit un petit canal de plomb qui passoit de dessus l'Autel dans le corps de la Statuë, & que par ce moyen on y seringuoit de l'eau, qui couloit ensuite par les yeux. Il ne trouva rien dé semblable; mais comme il s'estoit si fort avancé, il fit de nouvelles recherches, & découvrit enfin par une petite ligne presque im-

perceptible l'union de la partie supérieure de la teste avec la partie inférieure: Il sépara avec violence ces deux morceaux, & trouva dans la capacité du crane un peu de coton trempé dans de l'eau, qui tomboit goutte à goutte dans les yeux de l'Idole.

Quelle joye pour l'Officier d'avoir enfin rencontré ce qu'il cherchoit! Mais quelle surprise pour le Prince, quand on luy fit voir de ses propres yeux l'imposture des Brames qui l'avoient ainsi trompé: Il entra dans la plus furieuse colere, & chastia à l'instant ces Fourbes. Il commença par se faire rendre la somme qu'il avoit donnée, & condamna les Brames à mille écus d'amende. Il faudroit connoistre combien ces sortes de Gens sont attachez à

l'argent, pour bien juger de la grandeur de cette peine. Une si grosse amende leur fut sans comparaison plus insupportable que les plus rigoureux supplices.

S'imaginera-t-on aisément que des Gens capables d'une fourberie de cette nature, n'eussent point inventé le secret de parler par la bouche de leurs Idoles, la chose estant aussi facile que je vous l'ay montré, s'ils avoient cru pouvoir prendre à ce piège les Gentils qui consultent les Oracles; ou si ces Oracles ne se rendoient pas constamment aux Indes, non par l'organe des Statuës, mais par la bouche des Prestres, que le Démon fait entrer dans une espèce de fureur & d'enthousiasme, ou mesme par la bouche de quelqu'un de ceux
qui

qui assistent au Sacrifice, & qui se trouvent quelquefois, malgré qu'ils en ayent, beaucoup plus habiles dans l'art de deviner, qu'ils ne souhaitteroient de l'estre.

Ce que je vous dis sur la manière dont les Oracles se rendent aux Indes, est si constant dans le País, que dès qu'un Oracle est prononcé par quelqu'autre voye que ce puisse estre, deslors on y soupçonne de la fraude & de la supercherie.

Deux Marchands, racontent nos Indiens, avoient enterré de concert dans un endroit fort caché un thrésor qui leur estoit commun; le thrésor fut cependant enlevé: celui des deux qui avoit fait le coup, estoit le plus hardi à se déclarer innocent, & à trait-

ter son associé d'infidelle & de voleur. Il alla mesme jusqu'à protester qu'il prouveroit son innocence par l'Oracle d'un Dieu célèbre, que les Indiens adorent sous un certain arbre. Au jour dont on estoit convenu, on fit les évocations accoustumées, & l'on s'attendoit que quelqu'un de l'assemblée seroit saisi du Dieu ou du Démon auquel on s'adressoit. Mais on fut bien surpris, lors qu'on entendit sortir de l'arbre une voix, qui déclaroit innocent du vol celuy qui en estoit l'auteur, & qui en chargeoit au contraire l'infortuné Marchand qui n'en avoit pas mesme eu la pensée. Mais parce que c'est une chose inouïe aux Indes, que les Oracles se rendent de cette manière, ceux qui estoient dé-

putez de la Cour pour assister à cette cérémonie, ordonnèrent qu'avant que de procéder contre l'accusé, on examineroit avec soin s'il n'y avoit point lieu de se défier de ce nouvel Oracle. L'arbre estoit pourri en dedans; & sur cela sans autre recherche on jetta de la paille dans un trou de l'arbre, ensuite on y mit le feu, afin que la fumée, ou l'ardeur de la flamme obligassent l'Oracle à parler un autre langage; supposé, comme on s'en doutoit, qu'il y eust quelqu'un de caché dans le tronc de l'arbre. L'expédient réussit: Le malheureux qui ne s'estoit pas attendu à cette épreuve, ne jugea pas à propos de se laisser brusler; il cria de toute sa force qu'il alloit tout déclarer, & qu'on

100 *Lettres de quelques*
retirast le feu qui commen-
çoit déjà à se faire vivement
sentir : on eut pitié de luy , &
la fourberie fut ainsi décou-
verte.

Encore une fois, Mon Re-
verend Pere , c'est une chose
incontestable parmy les In-
diens , que les arbres & les
Statuës ne sçavent ny pleurer
ny parler. Ce qui peut bien
arriver quelquefois, c'est que
les Démons fassent mouvoir de
petites Idoles , quand les Ido-
lâtres le souhaitent avec em-
pressément , & que , pour l'ob-
tenir, ils employent les moyens
nécessaires. Voicy ce que les
Chrestiens , qui ont eu autre-
fois de grandes habitudes avec
les Idolâtres , m'ont raconté
sur cette espèce de prodige
opéré par le Démon.

Certains Pénitens font des

Sacrifices sur le bord de l'eau avec beaucoup d'appareil : ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diamètre : autour de ce cercle ils placent leurs Idoles, en sorte que leur situation répond aux huit rumbs de vent. Les Payens croient que huit Divinitez inférieures président à ces huit endroits du monde également éloignez les uns des autres. Ils invoquent ces fausses Divinitez, & il arrive de temps en temps que quelque'une de ces Statuës se remuë à la vûë de tous les assistans ; & tourne dans l'endroit mesme où elle est placée, sans que personne s'en approche. Cela se fait certainement de manière qu'on ne peut attribuer ce mouvement, qu'à l'operation invisible du malin esprit.

Les Indiens qui font ces fortes de Sacrifices , placent aussi quelquefois au centre du cercle dont je vous parle , la Statuë de l'Idole à laquelle ils veulent sacrifier. Ils se croient favorisez de leurs Dieux d'une façon toute singulière , si cette petite Statuë vient à se mouvoir d'elle - mesme. Souvent après qu'ils ont employé toutes les oraisons sacrileges destinées à cette opération superstitieuse , les Statuës demeurent immobiles ; & c'est alors un tres - mauvais augure. Ce qui est certain , c'est qu'elles s'agitent quelquefois , & se mettent dans un assez grand mouvement. Je sçais encore ce fait de Personnes , qu'on ne peut accuser d'estre trop crédules en cette matiere , & qui par-là n'en sont que plus dignes de foy.

Voilà au reste jusqu'où s'étend le pouvoir des Démons sur cet article. Il est inouï que jamais l'Esprit malin ait parlé par la bouche d'une Idole, ny qu'un Prestre des Indiens ait mis en œuvre un pareil artifice. On n'en trouve aucune trace dans leurs Livres; du moins puis-je assurer que je n'y ay jamais rien lû de semblable, quelque application que j'aye apportée à m'instruire de tout ce qui regarde le culte des Idoles.

Je finis cette Lettre, Mon Reverend Pere, par ce qu'il y a, dans la matière que je traite, de plus intéressant & de plus glorieux à notre sainte Religion. Je parle du silence miraculeux des Oracles dans les Indès, à mesure que JESUS-CHRIST y est reconnu &

adoré. Je dis plus encore, & puisque nous parlons du pouvoir des Démons, & de la victoire qu'à remportée sur eux la Croix de JESUS-CHRIST, j'ajoutéray que cette adorable Croix non-seulement ferme la bouche à ces Oracles trompeurs, mais qu'elle est encore dans ces Pais infidelles le seul rempart qu'on puisse opposer avec succez, à la cruelle tyrannie que ces Maistres impérieux exercent sur leurs Esclaves.

Je ne prétends pas dire, que du moment que l'Etendart de la Croix fut levé dans les Indes par les premiers Missionnaires qui y ont planté la foy, on ait vû tout-à-coup cesser tous les Oracles dans toutes les parties de l'Inde Idolâtre; & que les Démons depuis ce

moment n'ayent plus conservé aucun pouvoir sur les Infidelles qui demeuroient dans leur infidélité : c'est en réfutant une supposition pareille de Monsieur Van - Dale , que vous avez justifié à Monsieur de Fontenelle l'opinion des anciens Peres de l'Eglise sur la cessation des Oracles. Vous luy avez fait voir que les Oracles du Paganisme n'ont cessé qu'à mesure que la doctrine salutaire de l'Evangile s'est répandue dans le monde ; que cet événement miraculeux pour n'estre pas arrivé tout-à-coup & en un instant, n'en doit pas estre moins attribué à la force toute - puissante de J E S U S - C H R I S T , & que le silence des Démons, aussi-bien que la destruction de leur tyrannie, n'en est pas moins un effet de

l'autorité qu'il a donnée aux Chrestiens de les chasser en son nom. C'est de ce pouvoir absolu de JESUS-CHRIST crucifié, & de ceux qui font profession de l'adorer, que je prétends vous donner une preuve subsistante, par la simple exposition des merveilles dont nous avons le bonheur d'estre témoins.

En effet, quand il arrive que quelques Chrestiens se trouvent par hazard dans ces assemblées tumultueuses, où le Démon parle par la bouche de ceux dont il se saisit, il garde alors un profond silence, sans que les Prieres, les Evocations, les Sacrifices réitérez soient capables de le luy faire rompre. Ce qui est si commun dans les endroits de la Mission de Maduré où nous

avons des habitations , que les Idolâtres , avant que de commencer leurs cérémonies sacrilèges , ont grand soin d'examiner si quelque Chrestien ne se seroit point meslé parmy eux : tant ils sont persuadez qu'un seul Chrestien confondu dans la foule , rendroit leur Démon muet & impuissant. En voicy quelques exemples.

Il ya peu d'années que dans une Procession solempnelle où l'on portoit en triomphe une des Idoles de Maduré, le Démon s'empara d'un des spectateurs. Dès qu'on eut apperçû dans luy les signes qui marquoient la présence du Démon , on s'approcha de luy en foule , pour estre à portée d'entendre les oracles qu'il prononceroit. Un Chrestien passa par hazard dans cet endroit :

Il n'en fallut pas davantage pour imposer silence au Démon: Il cessa sur le champ de répondre à ceux qui l'interrogeoient sur le succès des choses à venir. Comme on vit que le Démon s'obstinoit à ne plus parler, quelqu'un de la troupe dit qu'infailiblement il y avoit un Chrestien dans l'assemblée; on se mit en devoir de le chercher, mais celuy-cy s'échappa, & vint en haste se retirer à nostre Eglise.

Un de nos Missionnaires allant dans une Bourgade, s'arresta dans une de ces salles qui sont sur les chemins pour la commodité des Passans. Le Pere s'estoit retiré dans un coin de la salle: mais un des Chrestiens qui l'accompagnoient, s'apperçut que dans la ruë voisine les Habitans en-

vironnoient un homme obsédé par le Démon, & que chacun interrogeoit l'Oracle, pour sçavoir de luy plusieurs choses secretes. Le Chrestien se mesla dans la foule, & le fit si adroitement, qu'il ne fut point aperçu de ceux mesme dont il s'approcha le plus près. Il estoit absolument impossible qu'il eust esté reconnu de celui dont le Démon s'estoit saisi: mais le Démon luy-mesme ressentit bien-tost le pouvoir de ce nouveau venu: Il cessa dès le moment mesme de parler; on eut beau luy promettre des Sacrifices, on n'en put tirer une seule parole. Cependant le Chrestien se retira à peu près aussi secrètement qu'il estoit venu. Le Démon alors délivré de la présence d'un plus puissant que luy, se mit

aussi-tost à parler comme auparavant , & commença par déclarer à l'Assemblée , que son silence avoit esté causé par la présence d'un Chretien , dont on ne s'estoit point apperçu , & qui pourtant s'estoit trouvé meslé parmy eux.

Je ne finirois point , Mon Reverend Pere , si je voulois vous raconter tout ce que je sçay d'événemens semblables: Ils confirment tous d'une manière invincible que le pouvoir des Esprits de ténèbres ne peut tenir contre la puissance victorieuse que J E S U S-CHRIST communique aux Enfans de lumière , qui se font les Disciples & les Adorateurs de sa Croix. Je puis dire seulement en général , conformément à une de vos remar-

ques, que quelques-uns de nos Chrestiens des Indes semblables en ce point comme en bien d'autres à ceux de la primitive Eglise, pourroient appeller en deffi sur cet article, & mettre à cette épreuve les Indiens les plus entestez de leurs Oracles, & de toutes les superstitions du Paganisme.

Mais ce n'est pas seulement en imposant silence aux Oracles, que se manifeste le pouvoir de la Croix sur l'empire des Démons; c'est encore du moins avec autant d'éclat, par la vertu miraculeuse qu'elle a de forcer ces Tyrans d'abandonner les malheureux dont ils s'emparent, & qu'ils tourmentent de la manière la plus cruelle. C'est là un second article dont les Idolâtres & les Chrestiens conviennent sans

difficulté ; & le bruit est généralement répandu dans tout le País, que le moyen seur de chasser les Démons & d'en estre délivré, c'est d'embrasser la Loy de JESUS-CHRIST.

L'expérience nous confirme tous les jours cette vérité d'une manière bien consolante pour nous, & bien glorieuse à nostre sainte Religion. En effet, ces hommes si maltraitez par le Démon, n'ont pas plustost commencé à se faire instruire de nos saints Mystères, qu'ils se sentent soulagez ; & enfin au bout de quinze jours, ou d'un mois tout au plus, ils se trouvent entièrement délivrez, & jouïssent d'une parfaite santé.

Au reste, jugez combien il faut que cette opinion universelle soit bien fondée : car rien

autre chose qu'une certitude infailible de leur guérison , n'engageroit ces malheureux à avoir recours à un tel remède. Ce ne sont point icy de ces événemens qu'on puisse expliquer à son gré, en supposant de la mauvaise foy dans ceux qui se disent tourmentez , & guéris ensuite par la vertu toute - puissante de nostre sainte Religion. Quand on est foy - mesme de bonne foy , & qu'on connoist le génie des Indiens, on n'est guères tenté de recourir à de pareilles suppositions. Les Idolâtres , & sur tout ceux qui sont les plus dévots envers leurs Idoles , & qui par la mesme raison sont plus sujets aux insultes du Démon, ont d'étranges préjuges contre la Religion Chrestienne. Ils n'ont aucun avantage

à espérer d'une fourberie de cette nature ; ils n'ont rien à craindre des Chrestiens, & ils ont tout à redouter des Infidelles ; ils s'exposent à perdre leurs biens, à estre méprisez dans leurs Castes ou Tribus, à estre mis en prison, à estre maltraitez de leurs Compatriotes. Mais ces obstacles sont encore plus terribles à l'égard de ceux qui sont de Castes où il y a peu de Chrestiens, & où par conséquent il leur seroit difficile & presque impossible après cette démarche, de trouver des Personnes qui voulussent s'allier à eux.

Cette dernière reflexion me paroist la plus considérable ; mais il n'y a que ceux qui vivent parmy ces Peuples, qui puissent en comprendre toute la force. Pour la concevoir

en quelque manière , il faut supposer, ce qui est tres-certain, qu'il n'y a point de nation où les Parens ayent un attachement si violent pour leurs Enfans : la tendresse des Peres & des Meres passe à cet égard tout ce que nous en pouvons imaginer. Elle consiste sur-tout à les établir, & à les marier avec avantage; mais il n'est point permis de contracter aucune alliance hors de sa Caste particulière. Ainsi embrasser le Christianisme quand on est d'une Caste où il y a peu de Chrestiens, c'est renoncer en quelque sorte à l'établissement de sa famille, & combattre par conséquent les sentimens les plus vifs & les plus naturels. Cependant les tourmens que le Démon fait souffrir à ces malheureux sont

si violens, qu'ils se trouvent forcez de passer par dessus ces considérations: ils viennent à nos Eglises, comme je vous l'ay dit, & ils y trouvent leur foulagement & leur guérison. Ce motif de crédibilité joint aux autres qu'on a grand soin de leur expliquer, & plus que tout cela la grace victorieuse de JESUS-CHRIST les détache peu à peu de leurs anciennes superstitions, & leur fait embrasser cette Loy sainte, qui leur procure de si grands avantages dès cette vie, & qui leur en promet d'infiniment plus grands pour l'Eternité.

Ce ne sont point-là encore une fois, de ces événemens rares & dont on ne voye que peu d'exemples; c'est un miracle presque continuel, & qui

se renouvelle tous les jours. J'ay baptisé une fois dans l'espace d'un mois quatre cens Idolâtres, dont deux cens au moins avoient esté tourmentez par le Démon, & avoient esté délivrez de sa persécution, en se faisant instruire de la doctrine Chrestienne. Nous serions étonnez s'il ne venoit incessamment quelqu'un de ces malheureux chercher du secours dans nos Eglises ; & je puis assurer en mon particulier avec toute sorte de sincérité, qu'il y en a presque toujours quelqu'un à *Aour*, qui est une de nos principales Eglises, & où j'ay demeuré plusieurs années. C'est - là, & j'en ay esté souvent le témoin, que les Chrestiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition chassent les

Démons, & délivrent les Possédez par la seule invocation du nom de J E S U S - C H R I S T, par le signe de la Croix, par l'Eau - benite, & par les autres saintes pratiques qu'autorise la Religion Chrestienne, & dont nos bons Indiens font certainement un meilleur usage, que ne font communément nos Chrestiens d'Europe; jusques - là mesme qu'ils contraignent souvent les Démons de rendre malgré eux témoignage à la force toute - puissante de J E S U S - C H R I S T; & qu'on voit tous les jours ces malheureux Esprits avouer qu'ils sont cruellement tourmentez dans les Enfers, que le mesme sort attend tous ceux qui les consultent, qu'enfin la seule voye d'éviter de si grands tourmens, est d'em-

brasser & de suivre la Loy que preschent les *Gouroux* * des Chrestiens.

Aussi nos Néophites ont-ils un souverain mépris pour les Démons, sur lesquels la qualité seule de Chrestien leur donne une si grande autorité. Ils leur insultent en présence des Payens, & les défient avec une généreuse confiance de rien attenter sur leur personne, quand une fois ils se sont armez du signe de nostre Rédemption. Néanmoins ce sont souvent ces mesmes Indiens qui ont esté le plus cruellement maltraitez par les malins Esprits, & qui les redoutoient le plus tandis qu'ils vivoient dans les ténébres du Paganisme.

* C'est ainsi que les Indiens appellent leur Docteur ou leur Pere spirituel.

J'ay souvent interrogé les plus fervens de nos Chrétiens, qui avoient esté dans leur jeunesse les victimes de la fureur du Démon, & qui luy avoient servi d'instrument pour rendre ses Oracles. Ils m'ont avoué que le Démon les maltraitoit avec tant de furie, qu'ils s'étonnoient de ce qu'ils n'en estoient pas morts. Ils n'ont jamais pû me rendre compte des réponses que le Démon a rendu par leur bouche, ni de la manière dont les choses se passoient lorsqu'il estoit en possession de leur corps. Alors ils estoient tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils n'avoient aucun usage libre de leur raison ni de leurs sens, & ils n'avoient aucune part à ce que le Démon prononçoit & opéreroit par eux. Peut-

Peut-estre que des Esprits prévenus ou incrédules, ne jugeront pas à propos d'ajouter grande foy au témoignage de ces bons Indiens : Mais moy qui connois à fond leur innocence & leur sincérité, moy qui suis le témoin & le dépositaire de leurs vertus, & qui ne puis les connoître sans les comparer aux Fidelles des premiers siècles, je me ferois un grand scrupule de douter un seul moment de la validité des témoignages qu'ils me rendent: Ils croiroient faire un grand péché s'ils trompoient leur *Gourou* ou leur Pere spirituel, & certainement ceux que j'ay interrogez sont d'une conscience si délicate, que la seule apparence du péché les jette dans des inquiétudes que

nous avons quelquefois bien de la peine à calmer.

N'est-il pas bien consolant pour nous, Mon Reverend Pere, de voir renouveler sous nos yeux non-seulement la ferveur, mais encore les miracles de la primitive Eglise? Quel sujet de joye pour les Personnes zélées, qui s'intéressent à l'entretien des Missionnaires & des fervens Chrétiens qui nous aident dans nos travaux Apostoliques, d'apprendre que la gloire de la Religion à laquelle ils contribuent par leurs libéralitez, se répand avec tant d'éclat dans les pais infidelles? Je suis seur que personne n'y prend plus d'intérest que vous, Mon Reverend Pere, & que vous me sçaurez gré de vous avoir fait

le récit des victoires que nostre sainte Religion remporte dans les Indes sur les puissances de l'Enfer. Vous avez trop heureusement travaillé à assurer ce triomphe à la Croix de JESUS-CHRIST, pour n'estre pas sensible à ce que j'ay l'honneur de vous en mander. Ce n'est-là cependant qu'un essay que je perfectionneray si vous le souhaitez, quand je seray de retour aux Indes. Je suis avec beaucoup de respect,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obcissant
serviteur en N. S.

J. V. BOUCHET Missionnaire de la
Compagnie de JESUS.

F ij



P R E M I E R E
 L E T T R E
 D U

P E R E M A R T I N,
 Missionnaire de la Compa-
 gnie de J E S U S aux Indes:

*Au Pere de Villette de la mesme
 Compagnie.*



M O N R E V E R E N D P E R E,

P. C.

L'intérest que vous prenez
 aux bénédictions que Dieu ré-

pand sur nos travaux, mérite bien que de nostre costé nous prenions le soin de vous en instruire, & je me fais un devoir de seconder là-dessus vostre inclination. Il me semble que je vous parlay dans ma dernière Lettre du voyage que j'avois fait à la Coste de Coromandel, & c'est-là, si je ne me trompe, que finit ma Relation. Il faut vous rendre compte maintenant de ce qui s'est passé de plus singulier depuis ce temps-là.

Ce fut la veille du Mercredy des Cendres que je partis de Coromandel pour retourner dans la Mission qu'on m'a destinée. Il estoit environ minuit quand je me trouvay avec mes Disciples sur le bord d'une rivière qu'il fallut traverser. L'obscurité nous engagea dans

un passage si profond , que l'eau nous venoit jusqu'au col; nous ne nous en ferions jamais tirer sans une protection particulière de Dieu.

C'est une nécessité de prendre le temps de la nuit pour s'éloigner des costes habitées par les Européens; car si nous estions apperçûs des Gentils , ils ne manqueroient pas de nous reprocher que nous sommes *Pranguis*, * & cette idée qu'ils auroient, nous rendroit méprisables à leurs yeux , & leur inspireroit pour la Religion une horreur qu'on ne pourroit jamais vaincre.

Après avoir marché quelque temps, je passay le reste de la nuit dans une mazure

* C'est ainsi qu'ils appellent les Européens.

qui se trouvoit à l'entrée d'un Village. Le froid qui m'avoit faisi au passage de la Rivière me causa la fièvre, ce qui alarma fort les Chrestiens qui m'accompagnoient. J'aurois eu besoin d'un peu de feu, mais nous n'osâmes en allumer, de crainte d'attirer les Gentils à nostre Cabane, car ils auroient bien-tost conjecturé d'où je venois. Ainsi je me remis en chemin deux heures avant le jour, & je fis encore une longue traite, dont je fus extrêmement fatigué.

Le Seigneur avoit ses vûës en m'inspirant de marcher à si grandes journées. Sur le soir nous vismes paroistre à nostre droite quatre ou cinq personnes, qui avançoient vers nous à grands pas dans le dessein de nous joindre. Nous crûmes

d'abord que c'étoit des Vo-
leurs, car toutes ces Campa-
gnes en sont infestées ; mais
nostre crainte se dissipa bien-
toft : ces bonnes Gens estoient
des Chrestiens, qui ne se pres-
soient si fort de m'atteindre,
que pour me prier de venir
préparer à la mort une fem-
me Chrestienne qui estoit à
l'extrémité. Je me détournay
donc de mon chemin afin de
les suivre, & j'arrivay vers la
fin du jour sur le bord d'un
estang fort écarté ; c'est-là
qu'ils avoient transporté la ma-
lade, parce qu'il y auroit eu
du danger à entrer dans le
Village, dont les Habitans
sont presque tous Idolâtres, &
ennemis du nom Chrestien. Je
fus extrêmement édifié des
saintes dispositions de cette
mourante. Après l'avoir con-

Missionnaires de la C. de J. 129
fessée & disposée à bien mourir, je continuay ma route vers *Couttour*.

Il estoit environ midi quand j'y arrivay. J'y trouvay un Jesuite Portugais nommé le Pere Bertholde, qui travaille dans cette Mission avec un zèle qui est bien au-dessus de ses forces. Il m'apprit de quel danger la Providence venoit de le délivrer : il estoit allé de grand matin à son Confessionnal ; (c'est une Cabane couverte de paille-où il y a un petit treillis qui répond à la cour de l'Eglise, & où les Chrestiens se rendent un à un pour se confesser.) En secoüant la peau de cerf sur laquelle nous avons coustume de nous asseoir, il en sortit un gros serpent, de ceux qu'on appelle en Portugais *Cobra.Capel*. Le venin en

est fort présent, & le Pere n'eust pas manqué d'en estre mordu, s'il se fust assis sur cette peau sans l'avoir remuée auparavant. Les murailles de terre dont nos pauvres maisons sont construites, nous attirent souvent de semblables hostes, & nous exposent à tout moment à leurs morsures. J'en rapportay dans ma dernière Lettre quelques exemples assez singuliers : ils suffisent pour vous faire connoître que c'est-là un danger assez ordinaire que nous courons dans la Mission de Maduré.

L'espèce de Serpent dont je parle, est encore plus commune dans ces terres que dans les autres endroits de l'Inde, parce que les Gentils s'imaginant que ces serpens sont consacrez à un de leurs Dieux, leur

rendent un certain culte, & ont si grand soin de les conserver, qu'ils en nourrissent à la porte des Temples & jusques dans leurs propres maisons. Ils donnent à cette espèce de Serpent le nom de *Nalla-Pambou*, qui signifie bon serpent; car, disent-ils, il fait le bonheur des lieux qu'il habite. Cependant tout bon qu'il est, il ne laisse pas de porter la mort dans le sein mesme de ses adorateurs.

Le remède spécifique contre la morsure de ces serpens & de quantité d'autres bestes venimeuses qu'on trouve aux Indes, se nomme *Veia-Maron-dou*, c'est-à-dire le remède au venin. Il est plus en usage parmi les Chrestiens que parmi les Gentils, parce que ceux-cy recourent aussi-tost aux invo-

132 *Lettres de quelques*
cations du Démon, & à une
infinité d'autres superstitions,
dont ils sont fort entestez ; au
lieu que les Chrestiens n'ont
recours qu'aux remèdes natu-
rels, entre lesquels celuy - cy
tient le premier rang. On dit
que c'est un *Foghi*, * qui com-
munique ce secret à un de nos
premiers Missionnaires, en re-
connoissance d'un service im-
portant qu'il en avoit reçu.

Ce n'est pas seulement con-
tre la morsure des serpens,
que les Idolâtres employent les
pâtes superstitieux, c'est pres-
que dans toutes leurs ma-
ladies. Une des choses qui fait
le plus de peine aux nouveaux
Fidelles, qui sont si fort mes-
lez parmy les Gentils, c'est
d'empescher, quand ils sont
malades, que leurs Parens

* Pénitent Gentil.

Idolâtres n'employent de semblables moyens. Il arrive quelquefois que , quand ils dorment , ou qu'ils tombent en défaillance , on leur attache au bras , au col , ou aux pieds des figures , & des écrits , qui font autant de signes de quelque pacte fait avec le Démon. Dès que le malade revient à luy , ou qu'il s'éveille , il ne manque pas d'arracher ces caractères infames , & il aime mieux mourir que de recouvrer sa santé par des voyes si criminelles. On en voit qui ne veulent pas mesme recevoir les remèdes naturels de la main des Gentils , parce qu'ils y meslent souvent des cérémonies superstitieuses.

Je ne m'arrestay qu'un demi jour à *Couttour* , & j'en partis dès le lendemain. Je repassay

par la Peuplade où deux mois auparavant, dans mon voyage de *Pondichery*, j'avois baptisé deux Enfans, & un Adulte qui estoit sur le point d'expirer. J'espérois y recueillir des fruits abondans de la Semence Evangelique que j'avois jetée à mon passage ; car j'avois appris que la sainte mort de cet homme nouvellement baptisé avoit touché plusieurs Gentils, & qu'ils n'attendoient qu'un Catéchiste pour se faire instruire & embrasser le Christianisme. Mais j'eus la douleur de me voir frustré d'une partie de mes espérances. L'Ennemy du Pere de Famille avoit semé la zizanie dans ce petit champ ; la plupart de leurs Parens s'estoient soulevés contre eux, & en avoient séduit plusieurs ; de trente-

trois Personnes qui s'estoient déclarées pour JESUS-CHRIST, je n'en trouvay que dix-sept qui eussent résisté à la persécution de leurs Proches. A la vérité presque tous s'assemblèrent autour de moy ; mais à leur air & à leur contenance, je demeslay sans peine ceux qui estoient demeurez constans, d'avec ceux qui avoient esté infidelles à la grace ; je reprochay aux uns leur lascheté, & j'encourageay les autres. Quatre ou cinq des plus fervens m'accompagnèrent jusqu'à une Peuplade voisine appellée *Kokeri*.

J'y trouvay le Pere Antoine Dias fort occupé à entendre les Confessions des Fidelles qui s'estoient rendus en foule à son Eglise. J'eus la consolation d'aider ce zélé Missionnaire, & nous ne fumes libres l'un &

l'autre que bien avant dans la nuit.

La première Personne que je confessay fut une Veuve âgée d'environ soixante ans. Sa Confession finie, elle me tira un peu à l'écart, & développant un linge, elle y prit vingt Fanons * qu'elle mit à mes pieds : (car c'est la manière respectueuse dont les Chrestiens de cette nouvelle Eglise font leurs offrandes.)

» Comme je n'ay plus guère de
 » temps à vivre, me dit-elle, je
 » vous prie de recevoir cette
 » somme, afin de faire prier
 » Dieu pour moy après ma mort.

Je luy répondis que nous adressions continuellement à Dieu des prieres pour la sanctification des Fidelles, & que

* C'est environ deux écus de nostre monnoye.

quand quelqu'un venoit à mourir nous avions soin de redoubler nos vœux, & d'offrir le S. Sacrifice de l'Autel pour son salut ; mais que nous ne pouvions recevoir d'argent à cette intention. Je ne seray pas contente, reprit cette sainte Veuve, que vous n'acceptiez ce que je vous offre, ou du moins que vous ne déterminiez à quelle bonne œuvre je dois l'appliquer. Comme elle me pressoit fort, je luy fis faire attention à la pauvreté extrême de l'Eglise où nous estions. Ah ! me dit-elle, toute transportée de joye, que vous me faites plaisir ! non-seulement je consacre les vingt Fanons à l'embellissement de l'Eglise, mais j'y destine encore tout ce que désormais je pourray recueillir de mon travail. Une

libéralité si extraordinaire nous surprit, & elle doit surprendre tous ceux qui sont instruits comme nous de l'indigence de ces Peuples, des impôts dont ils sont accablez, & de l'attachement naturel qu'ils ont à l'argent.

Cette action me rappelle le souvenir d'une autre qui n'est pas moins édifiante. Dans un temps où l'on estoit menacé d'une famine générale, un bon Néophyte vint trouver le Pere Bouchet, & mit à ses pieds cinq Fanons *. Le Pere refusa d'abord son offrande, apportant pour raison que, durant la cherté où l'on se trouvoit, il estoit difficile qu'il ne
» fust dans le besoin. Il est vray,
» mon Pere, répondit ce fervent

* C'est environ trente sols de nostre monnoye.

Néophyte, avec une foy di-
gne des premiers siècles: il est
vray que ces cinq Fanons sont
toutes mes richesses; & que la
disette qui augmente chaque
jour me réduit à la dernière
extrémité; mais c'est pour cela
mesme que je fais présent à l'E-
glise du peu que je possède:
Dieu devient mon débiteur;
ne me payera-t-il pas au cen-
tuple? Le Missionnaire ne put
retenir ses larmes à la vûë
d'une si vive confiance en Dieu:
Il reçut son aumosne de peur
d'affoiblir sa foy; mais ce ne
fut qu'à condition qu'il vien-
droit le trouver, dès qu'il man-
queroit des choses nécessaires
à sa subsistance.

Comme le temps me pres-
soit de me rendre à *Counam-
paty*, qui estoit le lieu de ma
nouvelle Mission, je me sépa-

ray du Pere Dias bien plustost que je n'eusse voulu : je fis tant de diligence que j'arrivay le lendemain d'assez bonne heure sur les bords du Coloran. C'est en certains temps de l'année un des plus gros fleuves & des plus rapides que l'on voye : mais en d'autres, à peine mérite-t-il le nom de ruisseau. Lorsque je le passay, on ne parloit que de la célèbre victoire que le *Talavai* * venoit de remporter sur les troupes du Roy de *Tanjaour*, & qui pensa causer la disgrâce du premier Ministre de ce Prince, un des plus cruels persécuteurs de nostre sainte Religion. Voicy comme on me raconta la chose. La manière dont ce Ministre se tira du

* Prince ou Gouverneur Général de *Tichrapaly*.

Missionnaires de la C. de J. 141
danger où il estoit vous fera
connoistre son caractère, & ce
que nous devons craindre d'un
ennemy si adroit.

Le *Talavai* s'étoit campé sur
la rive sept entrionale du fleu-
ve, pour mettre son Royaume à
couvert de l'armée de *Tanjaour*,
qui faisoit de grands ravages
dans tout le país; mais quel-
que effort qu'il fit, il ne put
arrester les incursions d'un En-
nemi, dont la Cavalerie estoit
beaucoup plus nombreuse que
la sienne. Il crut que le plus
seur pour luy estoit de faire
diversion; sur le champ il prit
le dessein de repasser le fleuve
qui avoit fort baissé, afin d'al-
ler ensuite porter la conster-
nation jusques dans le Royau-
me de *Tanjaour*. Il exécuta ce
projet si secretement, que les
Ennemis ne s'apperçurent de

son passage, que lorsqu'ils virent ses Troupes dépliées sur l'autre bord de la rivière, & prestes à pénétrer dans le cœur du Royaume qui estoit resté sans défense. Ce passage imprévu les déconcerta. Il ne leur restoit d'autre ressource que de passer aussi la rivière pour venir au secours de leur pais. Ce fut en effet le parti auquel ils se déterminèrent; mais ils choisirent mal le gué; & d'ailleurs les pluyes qui récemment estoient tombées sur les montagnes de Malabar où ce fleuve prend sa source, le grossirent de telle sorte au temps que ceux de *Tanjaour* tentoient le passage, que plusieurs Fantassins & quelques Cavaliers furent emportez par le courant. Le *Talavai* qui s'apperçut de leur désordre,

vint fondre sur eux, & n'eut pas de peine à les rompre. Ce fut moins un combat qu'une fuite, & la déroute fut générale. Enfin une victoire si complète fut suivie du ravage de la plus grande partie du Royaume de *Tanjaour*.

Le Roy outré de se voir vaincu par un Peuple accoustumé à recevoir ses loix, entra dans de grands soupçons de l'infidélité ou de la négligence de son premier Ministre *Balogi*, ou comme d'autres l'appellent, *Vazogi - Pandiden*. Les Grands qui le haïssoient, & qui avoient conjuré sa perte, appuyèrent fortement ce soupçon, & firent retomber sur luy le succès infortuné de cette guerre. Mais *Balogi* sans s'effrayer des complots qui se tramoiérent contre luy, alla se-

crétement trouver le Roy.
» Prince , luy dit-il d'un ton
» assuré, je porteray moy-mef-
» me ma teste sur un échafaut,
» si dans huit jours je ne con-
» clus la paix avec vos Enne-
» mis. Le terme qu'il assignoit
estoit court, & le Roy le luy
accorda.

Cet adroit Ministre envoya
aussi-tost ses Secrétaires chez
les principaux Marchands de
la Ville & des environs. Il or-
donna à chacun d'eux de luy
prester une somme considéra-
ble sous peine de confiscation
de tous leurs biens. Il tira
tout ce qu'il put d'argent de
ses Parens & de ses Amis; il
détourna mesme une grosse
somme du thrésor Royal; en-
fin en moins de quatre jours,
il amassa près de cinq cent
mille écus, qu'à l'instant il em-
ploya

à se concilier la Reine de *Ticherapaly*, à corrompre la plupart de ceux qui composoient son Conseil, & sur tout à mettre dans son parti le pere du *Talavai*, homme avide d'argent au-de-là de tout ce qu'on peut imaginer. Il fit si bien, qu'avant les huit jours expirez, sans que le *Talavai* mesme en eust connoissance, la paix fut concluë dans *Ticherapaly* avec le Roy de *Tanjaour*. C'est ainsi que le Vaincu donna la loy au Victorieux, & que le Ministre rentra dans les premières faveurs de son Prince. Son pouvoir devint plus absolu que jamais. Il n'en usa dans la suite que pour renverser la fortune de presque tous les Grands du Royaume, & pour faire souffrir aux Chrestiens une cruelle persécution dont

146 *Lettres de quelques*
je vous feray une autre fois le
récit.

Après bien des fatigues j'ar-
rivay enfin à *Counampaty*; c'es-
toit autrefois une des plus flo-
rissantes Eglises de la Mission:
mais elle a esté presque tout-à-
fait ruinée par les guerres con-
tinuelles, & par les différens
troubles survenus entre les di-
vers Seigneurs qui habitent ces
bois. Il y a trois ans que le
Pere Simon Carvalho prend
soin de cette Eglise, & malgré
la foiblesse de sa santé, il y a
fait des fruits extraordinaires.

La première année il bap-
tisa plus de sept cens soixante
personnes: la seconde, il en
baptisa mille; & la troisième,
il en baptisa douze cent qua-
rante.

Les incommoditez presque
continuelles de ce fervent Mis-

missionnaire obligèrent enfin les Supérieurs à luy procurer du soulagement. Ils l'envoyèrent à *Aour* pour y aider le Pere Bouchet, que de longues fatigues avoient épuisé. Un travail ainsi partagé ne suffisoit pas à leur zèle. Le Pere Carvalho, après de fortes instances, obtint la permission d'aller fonder de nouvelles Eglises dans la partie Occidentale du Royaume de *Maduré*, le long des montagnes qui séparent ce Royaume d'avec celui de *Maïssour*. L'air y est empesté, & l'on y manque presque de toutes les choses nécessaires à la vie, quelque dure que soit celle des Missionnaires. Cependant ce Pere y a déjà fondé deux Eglises; l'une dans la grande Peuplade nommée *Totiam*; l'autre dans la Ville de

148 *Lettres de quelques*
Tourcour capitale des Estats d'un
Prince nommé *Leretti*.

Ce fut vers la mi-carefme que je pris possession de l'Eglise de *Counampaty*. Quoyque cette Peuplade soit fort petite, les Seigneurs y sont néanmoins tres-puiffans, & se sont rendus de tout temps redoutables aux Princes d'alentour. Comme ils sont voleurs de profession, ils font des excursions nocturnes, & pillent tous les pais circonvoisins. Cependant quelque éloignez qu'ils soient du Royaume de Dieu par des engagements si criminels, ils ne laissent pas d'affectionner les Missionnaires. C'est d'eux que nous tenons ce terrain où l'Eglise est bastie. La Peuplade ne peut gueres estre insultée, parce qu'elle est environnée d'un bois

très-épais : il n'y a qu'une avenue fort étroite, fermée par quatre ou cinq portes en forme de clayes, qu'il seroit difficile de forcer, si elles estoient défenduës par des Soldats. Celui qui en est aujourd'huy Seigneur, a perdu par son peu de conduite & par ses débauches, la plus grande partie des biens que ses Ancestres luy ont laissez ; mais il a chèrement conservé le respect & l'affection qu'ils luy ont inspiré pour les Missionnaires.

Comme il faut traverser quatre ou cinq lieuës de bois pour venir à *Counampaty*, ce dangereux trajet sert quelquefois aux Néophytes moins fervens de raison ou de prétexte pour se dispenser de se rendre à l'Eglise aux jours marquez. Et quoyque pour se mettre à

couvert de toute insulte, ils n'ont qu'à déclarer qu'ils vont faire leurs prières à l'Eglise du vray Dieu, & rendre visite aux *Souamis* *; le moindre accident qui arrive à quelqu'un d'eux, suffit pour jeter l'épouvante parmy les autres.

C'est ce qui a déterminé le Pere Simon Carvalho à bastir une Eglise dans un lieu plus proche de *Tanjaour*, ou du moins d'un costé qu'on pust y venir par un país découvert, qui ne fust ni des dépendances de ce Prince, ni exposé aux irruptions des Voleurs. L'endroit qui luy a paru le plus propre à élever cette Eglise, est au-de-là du fleuve, assez prés d'une Peuplade nommée *Elacourrichi*, & à l'entrée

* C'est ainsi qu'ils appellent les Missionnaires.

Missionnaires de la C. de J. 151
d'un bois qui appartient au
Prince d'*Ariélour*, autrement
dit *Naynar*.

Le Pere avoit déjà obtenu
du Prince la permission d'y fai-
re défricher un certain espace
de bois; je fis continuer l'ou-
vrage dès le lendemain de mon
arrivée, dans le dessein de m'y
rendre après les Fêtes de Pas-
ques, & d'y rester jusqu'à la
mi-Juin, qui est le temps où
la rivière commence à se for-
mer, & à grossir par les pluyes
qui tombent alors sur les mon-
tagnes de *Malabar*. Ainsi mon
district est composé des terres
de trois différens Princes; sça-
voir, du *Maduré*, de *Tanjaour*,
& du *Naynar*. L'on n'y comp-
te guères moins de trente mil-
le Chrestiens. Comme l'éten-
duë en est fort vaste, il est ra-
re qu'il ne s'y élève souvent

des persécutions : aussi quand je pris possession de cette Eglise, elle en avoit à souffrir en deux endroits différens , & estoit fort menacée dans un troisiéme.

Le premier de ces deux endroits estoit la Province de *Chondanarou* : les principaux du païs animez contre les Fidelles, dont ils voyoient croistre le nombre chaque jour, conjurèrent leur perte : ils en prirent plusieurs, ils en bastonnèrent quelques-uns, & s'engagèrent tous par un écrit qu'ils signèrent, à ne plus souffrir qu'aucun de la Contrée embrassast le Christianisme. De plus, ils réglèrent que ceux qui l'avoient déjà embrassé, renonceroient à la foy, ou seroient chassés des Peuplades. Ils songeoient mesme à dé-

molir l'Eglise. Mais le Chef de la Peuplade qui est Chrestien, s'opposâ fortement à une entreprise qui tendoit à l'entière destruction de cette Chrestienté naissante. Il employa si à propos le crédit de ses Proches & de ses amis, de ceux mesme qui estoient Idolâtres, qu'il ramena peu à peu les esprits à des conseils modérez.

Le Catéchiste du lieu qui avoit la réputation d'habile Médecin, & qui par-là s'estoit rendu nécessaire à toute la Contrée, eut le courage d'aller luy-mesme trouver nos Ennemis, & de leur représenter vivement qu'il estoit injuste de persécuter une Loy dont les maximes estoient si saintes & si conformes à la droite raison : qu'elle enseignoit à ne faire tort à personne, à faire du

bien à tout le monde, mesme à ceux qui nous font du mal; à reconnoistre & à servir le véritable Dieu, à obéir aux Princes, aux Parens, aux Maistres, & à tous ceux qui sont revestus de quelque autorité.

Ces hommes incitez par la haine qu'ils portoient à notre sainte foy, luy firent une réponse qui n'étoit peut-estre jamais sortie de la bouche des Gentils les plus brutaux & les
» plus barbares. C'est, dirent-
» ils, parce que cette Loy est
» Sainte, que nous la haïssons
» & que nous voulons la dé-
» truire. Si elle nous permettoit
» de voler impunément; si elle
» nous dispensoit de payer le tri-
» but que le Roy exige; si elle
» nous apprenoit à tirer ven-
» geance de nos Ennemis, & à

satisfaire nos passions, sans estre
exposez aux suites de la dé-
bauche, nous l'embrasserions
avec joye : mais puisqu'elle
met un frein si rigoureux à
nos desirs, c'est pour cela mes-
me que nous la rejettons, &
que nous vous ordonnons, à
vous Catéchiste, de sortir au
plustost de la Province. J'en
fors, dit le Catéchiste, puisque
vous m'y forcez, mais cher-
chez un Médecin qui prenne
soin de vous, & qui vous gué-
rissé de vos maladies, comme
je l'ay fait si souvent.

Cette persécution s'étant
élevée à l'insçu du Gouver-
neur de la Province, je l'en-
voyay aussi-tost visiter par un
de mes Catéchistes; cette hon-
nesteté fut soustenuë de quel-
ques présens selon la coustu-
me du país. Le Catéchiste

ſçut ſi bien ſ'inſinuer dans l'eſprit du Gouverneur, qu'il fut ordonné ſur le champ qu'on laiſſeroit à tous les Peuples la liberté d'embraffer une Loy, qui ne commandoit que des choſes juſtes & ſaintes. Quelque précis que fuſſent ces ordres, il n'y eut jamais moyen de faire caſſer l'Acte que nos Ennemis avoient paſſé entr'eux. On en demeura là de peur de les aigrir, & nous nous contentâmes d'avoir mis le Gouverneur dans nos intérêts.

Cette épreuve, au reſte, n'a ſervi qu'à faire éclater davantage la fermeté de nos Néophytes; un d'eux s'eſt ſigné par une conſtance & une généroſité vraiment Chreſtienne. On l'a foüetté à diverſes reprises d'une manière cruelle; on luy a ferré étroitement les

doigts avec des cordes, & bruslé les bras en y appliquant des torches ardentes, sans que ces divers supplices ayent pû le faire chanceler le moindre instant dans sa foy. J'ay vû moy-mesme les cicatrices de tant de playes, que cet illustre Néophyte a eu l'honneur de recevoir pour JESUS-CHRIST.

Ce fut principalement sur un des plus anciens Chrestiens que les Gentils déployèrent toute leur rage. Il estoit habile Sculpteur. Les Gentils l'avoient souvent pressé de travailler aux chars de triomphe destinez à porter leurs Idoles; mais ils ne purent vaincre sa résistance. Ils dissimulèrent quelque temps, parce qu'ils avoient besoin de luy pour d'autres ouvrages. Enfin, la fureur l'emportant

sur toute autre considération, ils le faifirent, le maltraitèrent, pillèrent fa maison, ravagèrent ses terres, & le chafèrent honteufement de fa Peuplade. Il en fortit plein de joye, trop heureux, difoit-il, de tout perdre & de tout fouffrir pour JESUS-CHRIST. Il fe retira dans une Province voisine, où un homme riche, qui connoiffoit fon habileté, le recueillit dans fa maison, & l'occupa à divers ouvrages.

Dans la fuitte, ceux mefme dont il avoit esté fi indignement traité, le firent prier d'oublier les insultes paffées, & de retourner parmi ses Concitoyens dont il feroit reçu avec honneur. Je l'envoyay chercher moy-mefme, & l'exhortay à rentrer au pluftoft en poffeffion de ses biens; mais

je fus extraordinairement surpris & encore plus édifié de sa réponse. Nos Ennemis, me dit-il, m'ont rendu service en voulant me nuire. Si je fusse demeuré dans mon pais, peut-estre n'aurois-je pu me défendre de travailler à leurs Idoles & à leurs chars de triomphe. Hélas ! il ne faut qu'un instant où l'espérance du gain & la crainte des mauvais traitemens me feroient céder à leurs instances. Maintenant je n'ay plus rien à perdre, puisque je ne possède rien. Je gagneray ma vie à la sueur de mon front : si le Maître que je fers veut m'employer à des ouvrages défendus, je puis me retirer ailleurs; au lieu que si je rentre dans les biens dont on m'a dépoüillé, puis-je compter sur

» moy - mesme ? Que sçay - je si
» j'auray toujours le mesme
» courage que je me sens à pré-
» sent ? La paix dont je jouïs,
» m'est plus précieuse que tout
» ce que j'ay perdu.

Un désintéressement si parfait détermina un lasche Chretien qui en fut témoin , à se déclarer plus ouvertement pour la Religion qu'il n'avoit fait jusqu'alors. C'étoit le chef d'un petit Village. Tous ceux qui y possèdent quelque fonds de terre , luy payent tous les ans un certain droit. Ces redevances l'obligent de son costé à donner chaque année un festin à ses Compatriotes. On accompagne ce festin de cérémonies qui tiennent fort de la superstition Payenne. Il y en a une entr'autres aussi infame qu'elle est risible. Celuy

Missionnaires de la C. de J. 161
qui donne le festin est obligé sur la fin du repas de se barbouïller tout le corps d'une manière bizarre , de prendre en main la peau du mouton qui a esté servi , de courir après les Conviez , & de les frapper de cette peau en poussant des cris aigus , comme feroit un homme en fureur & agité d'un esprit étranger. Il doit ensuite parcourir toutes les maisons de la Peuplade , y faire mille gestes ridicules , & y affecter une infinité de postures lascives & indécentes. Les femmes qui se tiennent à leur porte pour estre témoins de ce spectacle , souffrent sans nulle pudeur ces bouffonneries infames ; elles le saluent même comme une Divinité , s'imaginant qu'un de leurs Dieux s'empare de luy , & le force à

faire toutes ces grimaces, & à prendre toutes ces postures extravagantes. Telles sont les cérémonies de ce repas solennel.

Le Chrestien dont je parle n'eut jamais part à des actions si esloignées de la retenue & de la modestie Chrestienne. Il se contentoit de donner le festin où il ne se glissoit rien de superstitieux, après-quoy il se retiroit pour ne pas participer aux criminelles folies des Idolâtres. Un autre estoit substitué à sa place par l'Assemblée, qui se chargeoit de la conclusion du festin, en faisant les cérémonies insensées que je viens de décrire. Mais quelques Ennemis des Chrestiens s'avisèrent de lui intenter procès, prétendant qu'il estoit déchû de ses droits,

puisqu'il n'accomplissoit pas les cérémonies inséparables du festin. Il estoit à craindre qu'il ne succombast à une tentation si délicate. En effet, il s'efforça de me persuader qu'il n'y avoit point de mal à se barbouïller, à courir çà & là armé de la peau de mouton, à parcourir les maisons du Village, à se mettre dans quelque posture grotesque pourvû qu'il n'y meflast rien d'indécet. Où est le crime, pour-
suivoit-il, si je déclare d'a-
bord que je fais toutes ces
choses par pur divertissement,
que je ne suis point animé de
l'esprit de leur Dieu, & que je
renonce à toutes les révéren-
ces & à tout le culte qu'on me
rendra.

C'est ainsi que ce pauvre homme cherchoit à s'abuser

luy-mefme ; mais je le détrompay : je luy fis sentir qu'il deviendroit véritablement l'auteur de tous les actes d'Idolâtrie que les Gentils commettroient à fon égard ; qu'il fe rendroit coupable de toutes les superstitions aufquelles il donneroit lieu par fes boufonneries affectées ; enfin que s'il n'y avoit point d'autre moyen de maintenir fes droits & fes prééminences dans le Village, il devoit absolument y renoncer ; qu'autrement je ne le reconnoiffois plus pour enfant de Dieu, ni pour mon Difciple.

Je m'apperçus à fon air que mes raifons & mes menaces n'auroient fait qu'une légère impreflion fur fon efprit, fi elles n'avoient esté fouftenuës de l'exemple du fervent Chre-

Missionnaires de la C. de J. 165
stien dont j'ay parlé plus haut.
Il rougit enfin de sa lascheté.
Après avoir combattu les divers mouvemens qui s'élevoient au fond de son cœur, il se jetta à mes pieds, il les embrassa avec larmes, il protesta à haute voix que quand mesme les Gentils voudroient le dispenser de ces cérémonies si contraires à la foy & aux bonnes mœurs, il renonçoit dès maintenant à tous les droits & à tous les avantages qu'il avoit possédez jusqu'alors. Il faut connoistre quel est l'attachement de ces Peuples pour ces sortes de droits, afin de bien juger de la violence que ce Chrestien a dû se faire en cette rencontre.

20 Ce fut le Gouverneur d'une Peuplade qu'on nomme *Chitrakuri*, qui excita la se-

conde persécution que souffroit cette autre partie du district qu'on m'a confié. Il y avoit peu d'années que le Christianisme s'y estoit établi d'une façon assez extraordinaire. La femme d'un Orfèvre nommée *Mouttai* *, qui s'estoit convertie à la foy, avoit aussi converti son mari. Ils s'animoient l'un l'autre à augmenter le nombre des Fideles, luy parmi les hommes, & elle parmi les femmes: leur exemple & leurs discours en avoient déjà gagné à JESUS-CHRIST plus de quarante en moins de deux ans. La femme sur tout donnoit des marques d'un zèle qui égaloit celuy de nos Catéchistes. Elle avoit engagé son mari à transcrire les prières qui se récitent tous les

* Ce mot signifie, *Marguerite.*

Missionnaires de la C. de J. 167

Dimanches dans nos Eglises :
cette petite Chrestienté s'as-
sembloit dans la maison de
l'Orfèvre, où l'on avoit dressé
une Chapelle : ils y faisoient
leurs prières, & écoutoient at-
tentivement les instructions de
ce fervent Chrestien.

Mouttai avoit trouvé en-
trée dans presque toutes les
maisons de la Peuplade par le
moyen de certains remèdes
qu'elle distribuoit aux mala-
des avec un succès, qui cer-
tainement ne venoit ni de son
habileté ni de son expérience.
Elle s'attachoit par-là tous les
cœurs, & faisoit gouster à des
familles entières les véritéz
saintes de nostre Religion. Un
jour ayant engagé plusieurs de
ces familles à se convertir à
JESUS-CHRIST, & leur ayant
enseigné elle-mesme les prié-

G *

Y68 *Lettres de quelques*
res des Chrestiens, elle fit ve-
nir un Catéchiste nommé
Raiapen * pour les instruire
parfaitement de nos mystères.
Ce Catéchiste s'acquitta d'a-
bord de ses fonctions avec plus
de zèle que de prudence. Le
Gouverneur informé de ce qui
se passoit, envoya chercher
Raiapen, & luy demanda tout
en colere, pourquoy il venoit
séduire les Peuples, & leur en-
seigner sans sa permission une
Religion étrangère. Je ne me
souviens point quelle fut sa ré-
ponse, mais elle déplut au
Gouverneur, & il fit signe à
ses Gens de maltraiter le Ca-
techiste.

On luy donna d'abord quel-
ques coups qu'il souffrit avec
une patience invincible : mais
comme on vouloit luy oster le

* C'est à dire, *Pierre*.

Toupeti, (c'est une pièce de toile dont les Indiens s'entourent le milieu du corps.) Il poussa si rudement celui qui lui vouloit faire cet outrage, qu'il le mit par terre. A l'instant les Soldats se jettèrent sur lui avec fureur, le dépouillèrent de ses habits, le chargèrent de coups, le traînèrent par les cheveux hors de la Peuplade, & l'y laissèrent tout meurtri & nageant dans son sang, avec défense sous peine de la vie de paroître jamais dans la Peuplade.

Ce mauvais traitement fait au Catéchiste estoit, ce semble, le prélude des maux qui estoient prests de fondre sur le reste des Chrestiens. Néanmoins on vit bien-tost renaître le calme, & le Gouverneur ne poussa pas plus loin

ses violences. Je crus pourtant devoir prévenir les suites que pouvoit avoir cette insulte : je m'adressay pour cela au Gouverneur général de la Province, homme modéré & affectionné aux Chrestiens. La visite que je luy fis rendre, & les petits présens que je lui envoyay, eurent tout le succès que j'en pouvois attendre. Le Gouverneur de la Peuplade reçut ordre de ne plus inquiéter ni le Catéchiste, ni les Neophytes.

Un temps considérable s'estoit écoulé depuis l'exil de *Raiapen* jusqu'à son rappel, & je craignois fort que cette Chrestienté encore naissante, n'estant plus cultivée par ses soins, ne vinst à chanceler dans la foy. Mais la vertueuse *Mouttai* avoit pris le soin de forti-

fier ces Néophytes par son zèle & par son assiduité à les instruire. Elle m'amena treize Catéchumènes au commencement du Carefme ; je les joignis à plusieurs autres, & après les avoir disposez à la grace du Baptesme par de fréquentes instructions, le jour de Pasques, je leur conféray à tous ce Sacrement de nostre régénération en JESUS-CHRIST.

Parmi le grand nombre de Baptesmes que j'administray en ce saint temps, il y en a deux ou trois qui ont quelque chose de singulier. Le premier fut celui d'une Dame de la Cour nommée *Minakchiamal*. Elevée dans le Palais dès son bas âge, elle estoit entrée fort avant dans la confiance de la Reine-mere, qui l'avoit establie comme la Pres-

treffe de ses Idoles : son ministère estoit de les laver , de les parfumer , de les ranger proprement chacune selon son rang & sa qualité au temps du Sacrifice. C'estoit à elle d'offrir les fleurs , les fruits , le ris , le beure à chacune des Idoles ; elle devoit estre alors fort attentive à n'en oublier aucune , de peur que celle qu'on auroit negligée ne fust mécontente , & ne fist tomber sa malédiction sur la famille Royale. On lui avoit fait épouser un Grand du Royaume qui avoit l'intendance générale de la maison du Prince. Ce mariage donnoit la liberté à *Minakchiamal* de sortir de temps en temps , & de s'instruire de ce qui se passoit hors du Palais. Elle entendit parler de la loy des Chrestiens , & elle eut

la curiosité de les connoistre. Une femme Chrestienne, avec qui elle avoit des liaisons étroites, luy procura peu à peu la connoissance d'un Catechiste pieux & habile. Ce zélé serviteur de J E S U S - C H R I S T l'entretint souvent de la grandeur du Dieu que nous adorons, & luy inspira par ses discours une haute idée de nostre sainte Religion. Il arriva mesme que dans les divers entretiens qu'ils eurent ensemble, ils reconnurent qu'ils estoient parens assez proches. La proximité du sang redoubla l'estime & la confiance. Cependant bien qu'elle conust la sainteté de la loy Chrestienne, elle ne parloit pas encore de l'embrasser. Une disgrâce inopinée fraya le chemin à la lumière qui vint

l'éclairer. Son mari accusé de malversation dans l'administration de sa charge, fut condamné à une grosse amande. *Minakchiamal* ressentit vivement un malheur qui deshonorait sa maison. Elle se vit réduite à vendre quantité de ses bijoux & de ses perles, pour tirer son mari d'un si mauvais pas ; & le chagrin qu'elle en conçut, mina peu à peu sa santé, & luy causa une maladie violente. D'ailleurs le Démon la tourmentoit souvent en reconnoissance des Sacrifices qu'elle luy offroit chaque jour ; & ce n'estoit que parmi les Chrestiens qu'elle trouvoit de l'adoucissement à ses maux, & une force extraordinaire contre les attaques du malin Esprit.

Mais cela ne suffisoit pas

Missionnaires de la C. de J. 175
pour briser tout - à - fait les
chaines qui la retenoient en-
core captive. Une seconde dis-
grace acheva ce que la pre-
mière n'avoit fait qu'ébau-
cher. Son mari qui lui avoit
obligation de sa délivrance &
de son rétablissement, ne
paya ce bienfait que d'ingra-
titude. Comme il n'avoit point
d'enfans & qu'il desespéroit
d'en avoir, il passa à de se-
condes nôces, sans cependant
dépoüiller *Minakchiamal* du
titre & des prérogatives de
première femme. Ce coup im-
prévu luy fut plus sensible que
tous les autres ; Dieu en mes-
me temps répandit dans son
ame les plus vives lumières ;
elle fut parfaitement convain-
cuë de la vérité de nostre Re-
ligion, & prit enfin la résolu-
tion de l'embrasser.

Il ne restoit plus qu'un lien assez difficile à rompre; l'office de *Poujari*, ou de Prestresse de la Reine. mere, estoit incompatible avec le titre de servante du Seigneur. Il y avoit du risque à déclarer qu'elle vouloit quitter cet employ pour se faire Chrestienne; car quoy - que dans l'occasion elle entretinst la Reine de ce qu'elle avoit appris de nostre Religion, elle ne luy faisoit pas appercevoir quel estoit là-dessus son dessein. Le parti qu'elle prit, fut de représenter à cette Princesse, que ses infirmités ne lui permettant plus d'avoir soin des Idoles, ni de se rendre aux Sacrifices, elle la prioit instamment de confier cet employ à une autre. La Reine écouta ses raisons, en luy ordonnant néanmoins de

Missionnaires de la C. de J. 177
venir au Palais de deux en deux jours comme à l'ordinaire. Ainsi *Minakchiamal* continuoit d'estre à la fuite de la Reine, mais elle ne participoit plus aux œuvres des Payens, & n'avoit plus l'intendance des Sacrifices.

Dés qu'elle se vit libre, son unique passion fut d'estre admise au rang des Fidèles. Dans l'impatience qu'elle avoit de porter le caractère des enfans de Dieu, elle demanda permission à la Reine de s'absenter du Palais pour quatre ou cinq jours ; & l'ayant obtenüe, elle se mit aussi-tost en chemin pour venir me trouver à *Counampaty*. Son mari vouloit qu'elle prist un *Palanquin*, voiture ordinaire des Gens de qualité, & qu'elle se fist suivre par un grand nombre de

domestiques. Mais elle s'ob-
stina toujours à faire le voya-
» ge à pied. La grace après la-
» quelle je souûpire, disoit-elle,
» mérite bien que j'aye un peu
» de peine à l'obtenir. Elle vint
donc à pied suivie d'une seule
femme Payenne qu'elle avoit
à demi gagnée à JESUS-
CHRIST, & accompagnée de
trois Catéchistes qui lui ser-
voient de guide.

Comme cette manière de
voyager lui estoit nouvelle, ses
pieds s'enflèrent extraordinairement ; mais l'insigne faveur
qu'elle estoit sur le point de
recevoir, occupoit toute son at-
tention ; à peine mesme s'ap-
perçut-elle qu'elle souffroit. Je
lui conféray le Baptesme avec
le plus de solemnité qu'il me
fut possible, & elle le reçut
avec des sentimens de joye qui

ne se peuvent exprimer. Je lui fis présent d'un Chapelet de jais dont ces Peuples font grand cas, de quelques Médailles, & d'un *Agnus Dei*. Ces marques de nostre sainte Religion, me dit-elle en les recevant, me sont infiniment plus précieuses que l'or, les perles, les rubis, & le coral, dont les personnes de mon rang ont coustume de se parer.

La piété la portoit à faire quelque présent à l'Eglise: elle désiroit sur tout d'orner la statuë de la sainte Vierge d'un *Padacam* de perles & de rubis. (C'est une espèce d'ornement que les Dames Indiennes suspendent à leur cou, & qu'elles laissent tomber sur leur poitrine.) Nostre coustume est de ne recevoir que rarement les

dons mesmes que les nouveaux Fidèles veulent faire à l'Eglise, afin de les bien convaincre de nostre désintéressement. Je fis donc difficulté d'accepter ce qu'elle m'offroit. Je luy représentay qu'un si riche ornement réveilleroit l'avidité des Gentils, & deviendroit la source de quelque persécution nouvelle. Mais m'appercevant que ma résistance l'affligeoit, je crus devoir me relâcher un peu de ma sévérité. Je pris une partie des bijoux qu'elle me présentoit, & je fis venir un Orfèvre pour les mettre en œuvre selon ses intentions. Ma prédiction ne fut que trop vraie; peu après il s'éleva une persécution, la maison de l'Orfèvre fut pillée, & les libéralitez de *Minakchiamal* devinrent la proye du Soldat Gen-

Missionnaires de la C. de J. 181
til. Nous espérons que cette
généreuse Chrestienne conser-
vera sa foy pure dans le séjour
de l'impieté ; & qu'au milieu
d'une Cour Idolâtre, elle sera
le soustien de la Religion, &
l'appuy des Chrestiens persé-
cutez.

Ce fut elle qui m'apprit les
raisons qu'on avoit de crain-
dre une troisiéme persécution
à *Tanjaour*. Elle me raconta
que plusieurs Poètes ayant ré-
cité des vers en l'honneur des
faux Dieux devant le Roy qui
se pique d'entendre la poésie,
un Poète inconnu se leva au
milieu de l'assemblée, & pre-
nant la parole. Vous prodi-
guez, leur dit-il, vostre en-
cens & vos éloges à des Divi-
nitez chimériques; elles ne mé-
ritent point les louanges dont
vous les comblez. Le seul Estre

» souverain doit estre reconnu
» pour vray Dieu, lui seul mé-
» rite vos hommages & vos ado-
» rations.

Ce discours révolta l'orgueil des autres Poëtes, & ils demandèrent justice au Prince de l'insulte qu'on faisoit à leurs Dieux. Le Roy leur répondit, que quand la feste seroit passée, il feroit venir le Poëte inconnu, & qu'il examineroit les raisons qu'il avoit eües d'avancer une proposition si hardie. Quand les Chrestiens apprirent ce qui venoit de se passer au Palais, la consternation fut générale : on ne doutoit point que dans la persuasion où l'on estoit, que ce Poëte avoit esté aposté par les Fidèles pour décrier les Dieux du païs, la persécution ne dust estre des plus sanglantes. Il falloit donc cher-

cher quelque moyen d'écartier l'orage qui se formoit. Le Pere Simon Carvalho qui gouvernoit alors cette Eglise, songeoit à se ménager un entretien avec le Poëte, afin de sonder ses véritables sentimens. Il espéroit, ou le gagner à JESUS-CHRIST, ou découvrir du moins le motif qui l'avoit porté à se déclarer si hautement pour le vray Dieu dans une Cour Payenne. Mais il n'y eut jamais moyen de l'attirer auprès du Missionnaire. Tout ce que purent sçavoir les Catéchistes, c'est qu'il estoit Brame; & du nombre de ceux qu'on appelle *Nianigueuls*, c'est-à-dire, Spirituels, qui ont appris dans leurs anciens livres à ne reconnoistre qu'un Estre souverain, & à mépriser cette fou-

le de Dieux que révèrent les Gentils.

Ce fut un nouveau sujet d'inquiétude pour le Missionnaire. Il avoit raison de craindre que, si le Poëte venoit à estre cité en présence du Roy, il ne pust soudre les difficultez que lui opposeroient les Docteurs Idolâtres; il prit donc le dessein de fournir des armes à ce nouvel athlète, & pour cela il lui fit proposer de lire la première partie de l'Introduction à la foy, composée par le Pere de Nobilibus, cet illustre Fondateur de la Mission de Maduré. Ce Livre est écrit dans toute la pureté de la Langue; car ce Pere en connoissoit toutes les délicatesses. L'unité de Dieu y est démontrée par des raisons si

claires, si sensibles, & en mesme temps si convaincantes, qu'il n'est point d'esprit raisonnable qui puisse y résister. Mais le Brame enflé d'orgueil & plein de mépris pour la loy Chrestienne, regarda comme un outrage le secours qu'on lui offroit.

On peut juger de l'embaras où se trouva le Pere Carvalho. Il lui vint à l'esprit d'aller trouver le Roy, & de lui représenter qu'il seroit injuste de condamner nostre loy sur les preuves insuffisantes qu'apporterait un homme peu éclairé, que le Brame estoit plus entesté qu'habile, qu'il n'avoit pas la première idée des raisons fondamentales sur lesquelles est appuyée la vérité d'un seul Estre souverain: qu'il s'offroit lui-mesme de souste-

nir cette vérité contre tous les Docteurs Gentils, & qu'il se condamnoit par avance au chastiment le plus sévère, s'il ne la mettoit dans une évidence à laquelle il n'y auroit point de réponse.

Ce Missionnaire avoit tout le zèle & toute la capacité nécessaire pour exécuter ce projet avec succès : il est habile Théologien, & sçait parfaitement la langue du país. Cependant après quelques réflexions, il jugea que cette démarche seroit plus préjudiciable qu'utile à la Religion, que sa présence fortifieroit l'opinion dont on estoit prévenu, que le Poëte n'avoit déclamé contre les Dieux qu'à l'instigation des Chrestiens; qu'enfin l'indignation du Prince en deviendroit plus grande, & la

Missionnaires de la C. de J. 187
persécution qu'on craignoit
plus certaine.

Un autre incident confirma
le Pere dans sa pensée. L'es-
prit du Roy estoit fort aigri
par d'autres vers injurieux aux
Divinitez Payennes, dont un
de nos Chrestiens estoit l'Au-
teur. Ce Néophyte excelloit
dans la Poësie Indienne : il
avoit fait un ouvrage en ce
genre, lorsqu'il estoit Gentil,
qui mérita les applaudissemens
mesme du Prince. Depuis sa
conversion il n'employoit son
talent qu'aux éloges de la
Religion sainte qu'il professe.
Un des jeunes Gens de la Vil-
le, à qui il avoit autrefois en-
seigné la Poësie, s'avisa un jour
de luy demander des vers qu'il
pût reciter à la feste d'un des
Dieux du pais. Le Chrestien
y consentit de bonne grace ; il

composa sur le champ une pièce assez longue qu'il écrivit sur des feuilles de palmier sauvage. Il racontoit entre autres choses, les infames & ridicules aventures qu'on attribuoit à ce Dieu, & il concluoit cette espèce d'Ode par ces paroles. *Quiconque a commis toutes ces abominations, peut-il estre un Dieu?*

Le jeune homme lut d'abord ces vers avec complaisance; mais la fin de l'ouvrage luy fit bien-tost sentir le ridicule dont on le couvroit lui & son Dieu prétendu. De colère il va trouver un Poëte Idolâtre, qui d'intime ami de nostre Néophyte estoit devenu son ennemi irréconciliable, jusqu'à se vanter de le faire périr par l'épée d'un boureau. Une haine si outrée venoit de

ce que dans une dispute publique sur la Religion, le nouveau Chrestien avoit confondu le Poëte Gentil, & l'avoit réduit à un honteux silence. Il conservoit toujours dans le cœur le souvenir de cet affront; & ravi d'avoir en main dequoy perdre le Néophyte, il se donna tant de mouvemens, qu'enfin il fit tomber les vers entre les mains du Prince, qu'il sçavoit estre fort jaloux de l'honneur de ses Dieux.

Telle estoit la situation de la Chrestienté de *Tanjaour*, quand je succéday au Pere Carvalho. Il se répandoit tous les jours de nouveaux bruits qui me jettoient dans de nouvelles allarmes. Selon ces bruits l'esprit du Prince s'aigrissoit de plus en plus, & le feu de la persécution alloit s'allumer

de toutes parts. Je voulus sçavoir ce qu'il y avoit de réel dans tout ce qui se publioit. Je m'adressay pour cela à un des principaux Officiers de la Cour nommé *Chitabara*, qui est fort avant dans la confiance du Roy, & qui protège les Chrestiens. Je fis partir quatre de mes Catéchistes avec des présens qu'ils devoient lui donner ; (car ces sortes de visites ne se rendent jamais les mains vuides) & je le suppliay de m'informer des sentimens du Prince à nostre égard , sans me déguiser ce que nous avions à craindre ou à espérer.

Un autre que *Chitabara*, témoin de nos allarmes, nous eut fait acheter chèrement sa réponse. Mais ce Seigneur est d'une droiture & d'un désintéressement qu'on ne trouve

point parmi ceux de sa Nation. Il nous rassura de nos craintes, & nous fit dire que le Roy ne pensoit plus ni à l'insulte publique que le Brame avoit faite aux Dieux, ni à la satire adroite du Néophyte; que des affaires importantes occupoient toute son attention; que mesme des Courtisans s'estant échapez jusqu'à dire qu'un Prince ne doit tolérer aucune des Religions étrangères, le Roy faisant peu de cas de cet avis, avoit répondu qu'il ne vouloit contraindre personne; & que cette réponse avoit fermé la bouche aux mal intentionnez. Les Catéchistes vinrent tout triomphans m'apporter cette agréable nouvelle, qui rendit le calme & la tranquillité à tous les cœurs.

Cependant la foule des Chrétiens augmentoit de plus en plus , & il ne se passoit guères de jours , que je ne baptisasse quelque Catéchumène. Parmi le grand nombre de personnes qui reçurent la grace du Baptême , il y en a une que je ne puis omettre. C'est la femme d'un Poëte du *Choren-mandalan*. Elle estoit depuis long - temps fort tourmentée du Démon : quelquefois il lui prenoit des accès d'une folie qui n'avoit rien de naturel ; quelquefois cette folie se changeoit dans les transports de la plus violente fureur : d'autres fois elle perdoit tout à coup l'usage de la parole , ou bien elle devenoit paralytique de la moitié du corps.

Son mari qui l'aimoit tendrement , n'avoit rien épargné

Missionnaires de la C. de J. 193
gné pour sa délivrance ; il l'a-
voit promenée dans tous les
Temples les plus célèbres, il
avoit fait une infinité de vers
en l'honneur de ses Dieux, il
avoit chargé leurs autels d'of-
frandes & de présens, il avoit
mesme distribué de grosses som-
mes aux Gouroux * Gentils qui
passoient pour avoir de l'em-
pire sur les Démons : tant de
dépenses l'avoient presque ré-
duit à la mendicité ; cependant
la malade loin d'estre soulagée,
empiroit tous les jours. Six ans
se passerent ainsi en vœux, en
pèlerinages, & en offrandes
inutiles. Les Chrestiens luy con-
seillerent d'avoir recours au
Dieu qu'ils adorent, & l'assù-
rerent que sa femme devoit en
attendre une guérison parfaite,

* C'est ainsi que les Indiens appellent leurs
Docteurs.

J. X. Rec.

I

si elle promettoit d'un cœur sincere d'embrasser sa loy. Le Poëte qui avoit le Christianisme en horreur, rejeta d'abord un conseil si salutaire : mais comme une disgrâce continuée ouvre peu-à-peu les yeux des plus opiniâtres ; l'inutilité des remedes qu'il avoit employez luy fit faire des attentions sérieuses, son entestement cessa, & il se détermina enfin à mener sa femme à l'Eglise de *Tanjaour* gouvernée alors par le Pere *Carvalho*.

Mais on fut bien surpris de trouver dans la femme encore plus de résistance, que n'en avoit fait paroistre le mari. Ce qui parut extraordinaire, c'est que ses jambes se roidirent tout à coup, & se collerent si fortement contre les cuisses, qu'on fit de vains efforts pour

les en détacher. Le Poëte ne se rebuta point, il crût au contraire que l'esprit malin ne faisoit naistre cet obstacle, que parce qu'il sentoit déjà la force du Dieu qu'on se mettoit en devoir d'implorer. Il fit mettre sa femme dans un *Douli*, (c'est une voiture moins honorable que le palanquin,) & il la fit transporter à l'Eglise.

Dés que le pere Carvalho la vit approcher, il se disposa à réciter sur elle quelques prieres : il n'avoit pas encore commencé, qu'elle se leva tout à coup de dessus le *Douli*, & marchant droit au Pere qui estoit assez loin, elle se jetta à ses pieds, sans pourtant prononcer aucune parole. Le mari qui la vit marcher d'un pas si ferme & si assuré, ne put retenir ses larmes : il se jetta comme elle

aux pieds du Pere , & publia hautement la puissance du Dieu que nous invoquons. C'estoit un spectacle bien consolant pour le Missionnaire , de voir le témoignage authentique que le Démon estoit forcé de rendre à la vérité de nostre sainte foy. Il fit sur elle les exorcismes de l'Eglise , & le Démon ne donna plus aucun signe d'obsession. Dés lors elle se sentit comme déchargée d'un pesant fardeau , elle avoüa même qu'elle n'avoit jamais éprouvé une joye aussi pure que celle qu'elle goûtoit.

Ne pouvant résister à une conviction si forte de la vérité de nostre Religion , elle pressa extrêmement le Pere de l'admettre au rang des fideles. Mais le Missionnaire ne croyant pas devoir se rendre si tost à ses empressements , luy répon-

dit qu'il ne falloit rien précipiter dans une affaire de cette conséquence ; qu'elle devoit auparavant se faire instruire , & que si dans deux ou trois mois elle persévéroit dans sa résolution , il luy accorderoit la grace qu'elle demandoit avec tant d'instance. En mesme temps il luy donna quelques Médailles , en l'assurant qu'elle n'avoit rien à craindre des attaques du Démon , pourvû qu'elle persistast dans les bons sentimens où il la laissoit. Cette réponse la désola ; elle obéit pourtant , & s'en retourna dans sa Peuplade le cœur serré de la plus vive douleur.

Quelques mois après , son mari jugeant à ses manieres que le Démon ne l'avoit pas tout à fait abandonnée , me l'amena à *Counampaty* où j'estois. Je l'exa-

minay de nouveau , & je la trouvoy inébranlable dans ses premiers ſentimens. Cependant à ſon air interdit & effaré, je reconnus qu'elle eſtoit encore agitée de troubles intérieurs. Auſſi m'avoüa-t-elle, qu'à la vérité depuis la première fois qu'elle eſtoit venuë à l'Egliſe , elle n'eſtoit plus inquiétée de ces horribles phantômes, qui auparavant la tourmentoient preſque à toute heure ; mais qu'elle ſe ſentoit de temps en temps faiſie de certaines frayeurs ſubites dont elle ignoroit la cauſe : qu'outre cela des ſonges affreux troubloient ſon ſommeil preſque toutes les nuits , & qu'elle en demeuroit étonnée le jour ſuivant ; mais qu'enfin elle eſperoit eſtre entièrement délivrée par le Bapteſme de tous ces reſtes de l'Eſclavage

Missionnaires de la C. de J. 199
du Démon.

Comme elle estoit parfaitement instruite de nos mysteres, je ne differay pas davantage à luy accorder la grace après laquelle elle soupiroit depuis tant de mois. Il arriva une chose assez extraordinaire, tandis que je faisois sur elle les exorcismes & les autres cérémonies du Baptesme. Il luy prit tout à coup un balancement de teste à peu près semblable à celuy de la Pendule d'une horloge qui est en mouvement. Je lui jettay aussitost de l'Eau benite, & tout à coup ces balancemens cessèrent, & elle revint à sa premiere situation. J'achevay en repos le reste des cérémonies, & la Néophyte donna des marques durables d'une grande tranquillité d'esprit.

La multitude des Confessions

& des autres affaires inséparables d'une grande Mission, ne me permirent pas de donner à son mari tout le temps que j'aurois souhaité, pour luy bien inculquer nos vérités saintes. Je le mis entre les mains des Catéchistes, qui s'appliquèrent avec beaucoup de zèle à l'instruire durant les quatre jours qu'il demeura à *Counampaty*. Dans les divers entretiens qu'il eut avec eux, il leur avoua, qu'outre la force qu'il reconnoissoit évidemment dans nostre sainte Religion par l'entière délivrance de sa femme, deux choses le convainquoient mieux encore de sa vérité. La première estoit la vie austere & désintéressée des Missionnaires. Je
» m'imaginois, disoit-il, que vos
» Docteurs estoient semblables
» aux nostres; qu'ils fauvoient les

dehors, mais qu'au fond ils s'abandonnoient à toutes sortes de vices. J'ay voulu satisfaire ma curiosité ; & après une recherche exacte de leurs mœurs, j'ay esté extrêmement frappé de la vie innocente & laborieuse qu'ils mènent. La seconde chose qui le convainquoit de la vérité de la loy Chrestienne, estoit qu'elle eût la force de changer les cœurs. Sur tout il ne pouvoit comprendre comment ceux de la Caste des Voleurs, qui se faisoient Chrestiens, renonçoient absolument à leurs larcins & à leurs brigandages.

Ainsi cette seule marque de la Religion, que le Prophete donna autrefois pour une des plus incontestables preuves de sa sainteté, *Lex Domini convertens animas*, fit une telle impression sur ce Gentil, qu'il ne son-

gea plus qu'à s'instruire de nos saintes veritez. Il fit transcrire avec soin l'Abregé de la Doctrine que nous enseignons, sur tout les six preuves que nous donnons de la Divinité, & l'explication des dix Commandemens de Dieu. Il prit ensuite congé de moy avec sa femme, & ils me promirent tous deux de venir me trouver de temps en temps; ce qu'ils ont fait, & ce qu'ils font encore avec une exactitude qui me charme.

Ce fut environ ce temps là qu'un autre Gentil vint à mon Eglise, & y trouva tout à la fois la santé de l'ame & du corps. Depuis quatre ans il se croyoit tourmenté du Démon; le mauvais Esprit, à ce qu'il disoit, luy sucçoit tout le sang, à dessein d'arracher ensuite son ame qui ne tenoit presque plus à son

corps. A le voir on l'eût pris pour un squelette, tant il estoit décharné. Je jugeay que le prétendu Démon estoit une vraye Phtisie qui le minoit peu à peu. Cependant dans un corps si desséché il conservoit un esprit vif & plein de bon sens. L'idée qu'il avoit de son Démon buveur de sang, n'estoit pas en luy l'effet d'un cerveau troublé, mais de l'opinion commune à ces Peuples, qui attribuent toutes leurs maladies aux Démons ennemis du repos & du bonheur des hommes. Je le mis au rang des Catéchumenes, & je luy donnay quelques remèdes qui pouvoient le soulager. Le Seigneur bénit mes petits soins, de sorte mesme qu'au bout d'une semaine, il fut en estat de venir me voir, & de me réciter ce qu'il avoit rete-

nu des instructions qu'on luy avoit faites. La surprise fut si grande dans son Village, qu'un de ceux qui l'avoient apporté à l'Eglise, persuadé que les remedes humains n'avoient pû opérer une guérison si prompte, ouvrit les yeux à la verité, & demanda le Baptesme. La femme du Catéchumene fut plus opiniâtre dans son attachement aux Idoles : Ni l'exemple de son mari, ni ses pressantes sollicitations ne pûrent amollir la dureté de son cœur.

C'est ainsi que dans cette Mission nous voyons s'accomplir à tout moment la Parole du Fils de Dieu : tantost le mari se convertit, & la femme demeure dans l'infidélité : tantost la femme ouvre les yeux à la lumiere, & l'homme vit & meurt dans l'aveuglement.

Unus assumetur, alter relinquetur.

Nostre Catéchumène reçut enfin la grace de la régénération, à laquelle il s'estoit disposé avec tant de ferveur, & il s'en retourna d'un pas ferme dans sa Peuplade, pour y publier la force & la sainteté de la Religion. Son incommodité l'ayant repris au bout de six mois, il mourut entre les bras d'un Catéchiste avec toutes les marques d'un Prédestiné. La candeur de son ame & la piété de ses sentimens me font croire qu'il a conservé jusqu'à ce dernier instant l'innocence & la sainteté de son Baptême.

Outre le grand nombre d'adultes que je baptisay les dernières semaines du Carefme, j'eus la consolation d'ouvrir la porte du Ciel au fils mesme du Seigneur de la Peuplade,

qui mourut peu de jours après luy avoir administré le Baptesme. Le frere du mesme Seigneur eut dans ce mesme temps deux enfans jumeaux , dont l'un fut baptisé par le Catéchiste dans la maison mesme où il venoit de naistre , & où il mourut le mesme jour. L'autre fut porté à l'Eglise , où il reçut la mesme grace. Il ne vécut que quinze jours. Ces trois enfans sont maintenant dans le Ciel les protecteurs de cette Eglise naissante.

Les jours me couloient bien doucement, Mon Reverend Pere , parmi de si saintes occupations. Tout le temps se passoit ou à instruire les Peuples , ou à leur administrer les Sacremens. Mais au milieu de tant de fatigues , qu'on est consolé de voir la vie innocente

que mene la plus grande partie de ces nouveaux Fideles ! J'avouë que ce ne sont pas des gens d'une spiritualité bien délicate ; mais ils craignent Dieu, ils l'aiment de tout leur cœur, ils vivent hors d'une infinité d'occasion, où les Chrestiens d'Europe perdent la grace ; ils la conservent au milieu de la Gentilité avec plus de soin, que ne font bien des Fideles dans le centre mesme des Royaumes les plus catholiques. J'ay trouvé un grand nombre de Filles, qui malgré l'extrême éloignement que ces Peuples ont du celibat, imitent la généreuse résolution de tant de saintes Religieuses d'Europe. Quelques-unes avoient eu à soutenir de rudes combats du côté de leurs Parens, sans que les prieres, les menaces, les mau-

vais traitemens eussent jamais pû leur faire changer la résolution qu'elles avoient prise de passer leur vie dans l'état parfait des Vierges.

Une entre-autres m'édifia fort par sa constance & par sa modestie. Sa mere au désespoir de ce qu'elle ne vouloit pas se marier, me l'amena tout en colere, & me dit que sa fille ne refusoit de s'engager dans le mariage, qu'afin de mener une vie plus licentieuse & plus déréglée. La fille pénétrée de douleur de ce que sa propre mere luy attribuoit des intentions si criminelles, se tenoit dans un humble silence : il luy échapa seulement de dire qu'elle estoit contente de ce que Dieu seul connoissoit son innocence. C'estoit en effet une calomnie des plus noires : tous

ses parens rendoient témoignage à sa vertu, & louoient sur tout l'attrait particulier qu'elle avoit pour la solitude. La mere mesme ne fut pas long-temps sans se repentir de l'outrage qu'elle avoit fait à une fille si vertueuse : elle vint peu après les larmes aux yeux retracter ce qu'elle avoit avancé si faussement, & elle me promit de ne plus inquiéter sa fille sur le parti qu'elle avoit eu le courage de prendre. Si la foy trouvoit autant d'accez chez les Grands que chez les Petits, & si quelque Prince couverti entreprenoit de fonder des Monasteres de Religieuses, il est à croire qu'ils se peupleroient bientôt d'une infinité d'ames choisies, qui embrasseroient dans toute leur étenduë la pratique des conseils Evangeliques.

Le peu de pluye qui estoit tombée l'année précédente, les chaleurs excessives qui se font sentir dès le mois de Mars, & la multitude prodigieuse des Fideles qui venoient à *Counampaty*, avoient tari une partie de l'étang qui est le seul endroit où ces Peuples trouvent de l'eau. C'est ce qui me fit naistre la pensée d'aller à *Elacourrichy*; mais une persecution qui venoit de s'élever contre les Chrétiens de *Couttour*, rompit toutes mes mesures. Jusques-là cette Eglise fondée autrefois par le vénérable Martyr le Pere Jean de Britto, avoit esté regardée comme le lieu le plus paisible de la Mission. Les Missionnaires n'y avoient jamais éprouvé les contradictions & les traverses, auxquelles ils sont continuellement exposez ailleurs. Voici

ce qui donna lieu à la persécution.

Le frere du Prince dont relève *Couttour*, feignit de vouloir embrasser le Christianisme, & pressa plusieurs fois le Pere Bertholde de le baptiser. Le Missionnaire qui se défioit de sa sincerité, crut ne devoir luy accorder la grace qu'il demandoit, qu'après une longue épreuve: c'est pourquoy il luy répondit, qu'il falloit attendre encore quelque temps, & obtenir l'agrément du Prince son frere. En effet on publioit que ce jeune Seigneur n'avoit point la volonté de renoncer au Paganisme, mais que l'amour dont il estoit épris pour une femme Chrestienne, le portoit à faire cette démarche, dans l'espérance que son assiduité auprès du Missionnaire

212 *Lettres de quelques*
faciliteroit l'accomplissement
de ses désirs.

Quoy-qu'il en soit le *Pradani*, ou premier Ministre du *Pandaratar*, c'est ainsi que s'appelle le Prince qui a sur ses terres les Eglises de *Couttour* & de *Coraly*; le *Pradani*, dis-je, ancien ennemi de la Religion Chrestienne, prit delà occasion d'animer le Prince contre les Fideles. Il luy représenta qu'il estoit honteux à sa famille, que son propre frere abandonnast la Religion de ses Ancestres, pour se livrer à de nouveaux Docteurs, qu'il sçavoit certainement estre *Pranguis**, c'est-à-dire, gens vils & infâmes selon l'idée de la Nation; que dans le besoin où il estoit d'argent, il luy feroit aisé de s'enrichir par le pillage de leur Eglise;

* Ils appellent ainsi les Européens.

Missionnaires de la C. de F. 213
que les Etrangers avoient crû y
cacher feurement toutes leurs
richesses , parce que depuis son
établissement elle n'avoit esté
sujette à aucune révolution.

Le Prince flatté de l'espoir
d'un gain considerable, donna
tout pouvoir à son Ministre.
Le *Pradani* envoya ordre sur
le champ au *Maniagaren** de
la Peuplade, d'arrester le Mis-
sionnaire, & de fouïller dans
tous les recoins de sa Maison,
jusqu'à ce qu'il eut déterré les
Thrésors qui y estoient cachez.
Jamais ordre ne fut mieux exé-
cuté. Le *Maniagaren* choisit le
Dimanche, jour auquel les
Chrestiens viennent en foule à
l'Eglise, & prit le temps que le
Pere se dispoisoit à célébrer la
sainte Messe. Il commençoit
déjà à se revétir des ornemens

* Gouverneur Particulier:

214 *Lettres de quelques*
sacerdotaux , lorsque tout-à-
coup le *Maniagaren* & ses Sol-
dats vinrent fondre dans l'E-
glise : les uns se saisirent du
Pere , le trainerent vers sa mai-
son , déchirerent ses habits : les
autres en plus grand nombre ,
se postant aux diverses avenueës
par où les Chrestiens pouvoient
échaper , les dépouïllerent , les
chargerent de coups , leur ar-
racherent les ornemens d'or
qu'ils portent au col & aux
oreilles : tous se mirent à piller
les maisons qu'ils avoient dans
la Peuplade. Celle du Pere fut
toute renversée : ils creuserent
par tout , ils démolirent les
murailles ; & après bien des re-
cherches , ils trouverent envi-
ron soixante ecus qui estoit
tout le fonds destiné à l'entre-
tien des Missionnaires & des
Catéchistes. Le *Maniagaren* re-

cuëillit avec soin cette somme & tous les meubles de l'Eglise qu'il envoya aussi-tost au Palais. Mais le Prince qui s'attendoit à un grand butin , surpris de ce que le *Pradani* l'avoit engagé dans une entreprise si peu fortable à son rang & à sa dignité , ne put retenir son indignation.

Le bruit des violences qu'on exerçoit à *Couttour* , se répandit bientôt jusqu'à *Coraly*. Le Pere Joseph Carvalho qui y fait sa résidence , se dispoisoit à recevoir les mesmes outrages : il prit seulement la précaution de faire transporter tout ce qu'il avoit dans sa maison au-delà du *Coloran* , & hors des dépendances du *Pandaratar*. Il ne se réserva que son Crucifix & son Breviaire , attendant en paix le bien-heureux moment

auquel il devoit estre emprisonné pour JESUS-CHRIST. Trois jours se passerent sans qu'on pensast à troubler sa solitude : il jugea delà que la Cour n'estoit pas si irritée qu'on se le figuroit : plein d'une sainte confiance il prit le dessein de s'aller presenter au Prince, pour luy demander la délivrance du Pere Bertholde, qu'on détenoit dans une rude prison. Il crut pourtant devoir en avertir le frere cadet du Prince, ennemi secret du *Pradani*, & protecteur déclaré des Missionnaires. Ce Seigneur de concert avec sa sœur qui a beaucoup de crédit à la Cour, engagea le Prince à faire un bon accueil au Docteur étranger, & à réparer par quelques marques d'honneur, la démarche qu'il avoit faite par le conseil de son Ministre,

nistre, & qui avoit flétri la gloire que luy & ses Ancestres ont toujourns eue de servir d'asile aux Etrangers.

Le Prince gagné par de si puissantes intercessions, promit de faire justice à l'innocence de ces Etrangers ; & ayant appelé le *Pradani*, il faut, luy dit-il en colere, ou que vous soyez bien imprudent d'avoir cru si légèrement les rapports qui vous ont été faits de l'opulence des *Sanias*, ou que vous ayez un grand fonds de malignité, de leur avoir suscitè une persécution si cruelle & si préjudiciable à ma réputation. Le *Pradani*, pour se justifier, eut recours aux accusations ordinaires : ce sont, dit-il, des *Pran-* *guis*, qui sous prétexte d'enseigner leur Religion, taschent de répandre l'esprit de révolte

» parmi vos sujets pour livrer le
 » païs aux Européans qui habi-
 » tent les côtes.

Ces calomnies ne firent nulle impression sur l'esprit du Prince : il sçait que depuis près de cent ans que la Religion Chrestienne s'est introduite dans ces divers Etats de l'Inde Méridionale, les Missionnaires ont toujours inspiré aux Peuples toute la soumission & la fidélité qu'ils doivent à leurs Souverains.

» Voila, répondit le Prince, voi-
 » la les chimères dont vous au-
 » tres Ministres vous nous repais-
 » sez sans cesse, pour nous animer
 » contre cette nouvelle loy ; ce
 » n'est pas là dequoy il s'agit
 » maintenant : je prétens que
 » quand le *Sanias* viendra à l'Au-
 » dience, non seulement vous
 » vous absteniez de tout repro-
 » che, mais que vous luy donniez

encore les plus grandes marques de vostre respect. C'estoit un coup de foudre pour le *Pradani*, homme fier & hautain, comme le sont tous les Noirs dès qu'ils ont quelque autorité.

Quelques jours après le Prince permit au Pere Joseph Carvalho de paroistre en sa présence, & il le fit asseoir sur un siège couvert d'un tapis, honneur qu'il n'accorde à aucun de ses Sujets. Voici à-peu-près le discours que tint le Missionnaire. L'accueil favorable dont vous m'honorez, dit-il au Prince, prouve assez que vous n'avez aucune part aux traitemens indignes qu'on a faits au Docteur de *Couttour* mon frere; j'en connois les auteurs, je ne les accuse point de l'avoir char-

» gé d'opprobres, d'avoir déchiré ses vétemens, ravagé sa pauvre cabane, profané son Eglise, maltraité ses Disciples. Je ne me plains pas mesme de ce qu'on le tient encore resserré dans une étroite prison, comme si c'estoit un Rebelle, ou un Voleur public ; mais je me plains de ce qu'on ne m'a pas fait le mesme honneur. J'enseigne comme luy la loy du vray Dieu, & je m'estimerois heureux de souffrir pour une si juste cause. Nous sommes venus de plus de six mille lieuës pour instruire les Peuples des grands infinies du souverain maistre du Ciel & de la Terre : nous avons préveu les diverses contradictions que nous souffrons maintenant, & ce sont ces contradictions là mesme, qui

nous ont attiré dans des Ré-
gions si éloignées de nostre Pa-
trie. Nous nous croyons bien
payez de nos peines, quand
nous avons le bonheur de souf-
frir pour la gloire du Dieu
que nous servons. Je prie donc
vos Ministres, de me donner
quelque part aux opprobres &
aux souffrances du Docteur de
Couttour. Néanmoins comme
il y a de l'injustice à punir des
innocens, je vous supplie d'e-
xaminer à fond nostre condui-
te : si vous nous trouvez cou-
pables des crimes qu'on nous
impute, nous nous soumettons
à toute la peine que vous vou-
drez nous imposer : si au con-
traire vous nous jugez inno-
cens, ne permettez pas que l'in-
nocence soit plus long-temps
opprimée dans vos Etats.

Ces paroles du Missionnaire prononcées avec beaucoup de modestie & de gravité, touchèrent le Prince : & comme le *Pradani* vouloit répliquer, il luy imposa silence ; il luy donna ordre de rendre au plustost tout ce qui avoit esté pris au Docteur de *Couttour* & à ses Disciples, de le remettre en liberté, & de chastier sévèrement le *Maniagaren* qui avoit commis de si grands excez. Se tournant ensuite vers le Missionnaire : oublions le passé, luy dit-il d'un air gracieux ; ce qu'a fait mon Ministre, est comme un nuage qui a obscurci pour quelques instans la lumiere que vous répandez dans mes Etats ; mais ce nuage mesme n'a servi qu'à me faire mieux connoistre la sainteté de vostre loy, & la

pureté de vos mœurs. Désor-
mais je donneray de si bons
ordres, qu'aucun de mes Of-
ficiers n'aura l'audace de vous
manquer de respect. “

Là-dessus il se fit apporter
une belle pièce de toile peinte
qu'il donna au Missionnaire
comme un gage de son amitié:
il luy fit présent d'une autre à-
peu-près semblable pour le
Pere qui estoit prisonnier à
Conttour: il n'y eut pas jusqu'aux
Catéchistes qui eurent part aux
libéralitez du Prince: non seu-
lement il leur donna de beaux
Toupetis *, il voulut encore
qu'on les fist monter sur des
Éléphans richement enharna-
chez, & qu'on les promenast
en triomphe par toute la Ville,
afin que personne n'ignorast,

* Pièce de toile dont les Indiens se couvrent.

qu'il les prenoit eux & le reste des Chrestiens sous la protection. Tout cela fut exécuté le jour-mesme ; on restitua au Missionnaire tout ce qui avoit esté pillé à *Couttour*. Les ornemens d'or & de corail qui appartenoient aux Fideles , eurent un peu plus de peine à sortir des mains du *Pradani* ; mais enfin après quelques sommations , tout ou presque tout fut rendu.

C'est ainsi , Mon Reverend Pere , qu'à la gloire de nostre sainte foy , & à la consolation des fideles , la persécution de *Couttour* cessa bien plustost , que nous n'avions osé l'esperer. Trouvez bon que je mette fin aussi à cette Lettre qui n'est déjà que trop longue. Je continueray dans la suite de vous

Missionnaires de la C. de J. 225
faire un récit fidèle de tout ce
qui pourra contribuer à vostre
édification. Je suis avec beau-
coup de respect,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obeissant
serviteur en N. S.

P. MARTIN Missionnaire de la
Compagnie de J E S U S.



K ▼



SECONDE
LETTRE
DU

PERE MARTIN,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS aux Indes:

*Au Pere de Villette de la mesme
Compagnie.*



ON REVEREND PERE,

P. C.

La persécution suscitée contre les Chrestiens de *Couttour*

me retenoit à *Counampaty*, ainsi que je vous l'ay mandé dans ma Lettre précédente. L'affluence des Peuples qui s'y rendirent pour célébrer la Feste de Pasques, fut si grande, que je désespérois d'y pouvoir suffire : & certainement il y auroit eu dequoy occuper plusieurs Missionnaires. Dieu me donna la force de résister à cette fatigue.

Je tirois des Catéchistes tout le secours que je pouvois ; les uns estoient chargez de disposer les Catéchumènes au Baptesme, les autres de faire en divers endroits de la cour des instructions aux nouveaux Fideles ; car si on ne leur fait souvent des explications de nos mysteres, ils en perdent bien-tost le souvenir. Je faisois lire chaque jour l'histoire de la Passion de JESUS-CHRIST :

j'y ajoûtois diverses méditations fort touchantes, qu'un ancien Missionnaire composa autrefois sur ce myſtere. Ces méditations ſont à la portée de nos Indiens, & il les écoute avec toute l'attention & toutes les marques d'un cœur attendri.

Au lever de l'aurore, vers le ſoir, & à cinq différentes heures du jour, nous faiſions des eſpèces de ſtations, où nous chantions à genoux ſur des airs lugubres, les tourmens particuliers que le Sauveur a ſoufferts à chacune de ces heures. A la fin de chaque ſtation nous avions ſoin de prier pour les différentes néceſſitez de la Miſſion; ſur tout nous recommandions à Dieu les Eglises de *Cora'y* & de *Couttour*, déſolées dans un temps ſi ſaint; & je

ne doute point que les vœux ardens de tant de Néophytes, n'ayent beaucoup contribué à faire cesser la persécution. Il y en avoit qui affligeoient leur corps par toute sorte d'austé-ritez : les ceintures de fer, les disciplines, & les autres instrumens propres à macérer la chair, ne sont point inconnus à ces nouveaux Fideles. Quoy-que les souverains Pontifes les dispensent de beaucoup de jeûnes à cause des ardeurs du climat, & de la légèreté de leurs alimens, on en voit pourtant qui passent tout le temps du Carême, en ne mangeant qu'une fois le jour du Ris & des herbes mal assaisonnées : j'en sçay qui durant la Semaine sainte demeuroient jusqu'à deux jours entiers sans prendre de nourriture. J'ay soin de leur

défendre une abstinence si rigoureuse, parce qu'elle les fait tomber dans des défaillances, dont ils ont bien de la peine à se remettre : mais je ne suis pas toujours le maître de modérer leur ferveur.

Ceux qui sont à leur aise font l'aumosne chaque jour du Carême à un certain nombre de Pauvres : les uns à cinq, en l'honneur des cinq playes de Nostre Seigneur : les autres à trente-trois, en l'honneur des années qu'à duré la vie mortelle de J E S U S - C H R I S T : d'autres à quarante, en mémoire des quarante jours qu'il passa dans le désert. Ces aumosnes consistent en du Ris & des herbes cuites, dont ils remplissent de grands bassins, & qu'ils distribuent eux-mêmes avec beaucoup de piété.

C'est par de si saints exercices que les Chrestiens se preparoient à célébrer la Feste de Pasques. Mais comme il s'agit principalement de les mettre en estat de faire une bonne confession, & d'approcher saintement de la Table Eucharistique, on n'omet rien de tout ce qui peut les y bien disposer.

Il est incroyable jusqu'où va la sensibilité de ces Peuples, quand on est obligé de leur différer l'Absolution. Il faut estre bien sur ses gardes, pour ne pas se laisser fléchir à leurs prières & à leurs importunitéz. S'ils ne peuvent rien gagner sur nous, ils ne rougissent point de s'adresser au Catéchiste, & de luy découvrir les fautes secrettes pour lesquelles ils ont été differez. En vain avertissons-nous les Catéchistes, de renvoyer les Néo-

phytes qui viennent ainsi s'ouvrir à eux ; il s'en trouve toujours quelqu'un qui se fait honneur d'intercéder pour ces sortes de Pénitens. Rien ne fait plus de peine aux Missionnaires, sur tout quand ces ouvertures se font à des Catéchistes peu discrets, & qui ne sentent pas assez l'obligation étroite que le sceau de la Confession impose.

La simplicité des Indiens va quelquefois plus loin : ce qu'on m'en a raconté est assés singulier. Une Chrestienne à qui le Missionnaire avoit différé l'Absolution pour de bonnes raisons, usa d'abord de toute sorte d'artifices pour émouvoir sa pitié, & extorquer de luy ce qu'il refusoit avec fermeté, mais cependant avec douceur. Voyant qu'elle ne pouvoit rien gagner, elle se leva brusque-

ment du Confessionnal, & se tournant du costé des autres Pénitens, n'est-ce pas une chose plaisante, dit-elle, ce *Souamy* * me renvoye sans m'absoudre, parce que j'offense Dieu depuis tant de mois ; si je n'offensois pas le Seigneur, aurois-je besoin de me présenter au saint Tribunal ? Ne nous enseigne-t-on pas que c'est pour les Coupables que ce Sacrement est institué ? Le Pere rougissoit pour elle, & eut bien voulu mettre son honneur à couvert ; mais la crainte de trahir en quelque sorte un secret aussi inviolable que celui de la Confession, l'obligea à se tenir dans le silence. Ce seul exemple fait voir, quelle doit estre la patience & la discre-

* C'est ainsi que ces Peuples appellent les Missionnaires.

tion de ceux qui ont à traiter avec les Indiens ; si on trouve parmi eux des gens pleins d'esprit & de bon sens, on en trouve une infinité d'autres, dont l'ignorance & la stupidité fournissent souvent aux Missionnaires dequoy exercer leur vertu.

Quelque désir qu'eussent les Chrestiens de participer aux sacremens, il me fut impossible malgré tous mes efforts de contenter la piété de plusieurs. Outre le temps qu'emportent les Confessions, il faut encore baptiser les Catéchumenes, appaiser les différens qui naissent entre les Fideles, prescher les mysteres de la Passion & de la Résurrection, faire les cérémonies de la Semaine sainte, autant qu'elles peuvent se pratiquer dans un pais Idolastre ;

car par exemple, on n'ose garder le saint Sacrement du Jeudi au Vendredy saint, comme c'est la coûtume en Europe : le Pere Bouchet est le premier qui l'ait fait cette année à *Aour*, parce que c'est l'endroit le plus seur de la Mission, mais je doute que d'autres osent imiter en cela son zèle.

La nuit du Samedy au Dimanche, je fis préparer un petit char de triomphe, que nous ornâmes de pièces de soye, de fleurs, & de fruits. on y plaça l'Image du Sauveur ressuscité, & le char fut conduit en triomphe par trois fois autour de l'Église au son de plusieurs instrumens. Les illuminations, les fusées volantes, les lances à feu, les girandoles, & divers autres feux d'artifice où les Indiens excellent, ren-

doient la feste magnifique. Ce spectacle ne cessoit que pour laisser entendre des vers qui estoient chantez ou déclamez par les Chrestiens, en l'honneur de J E S U S triomphant de la Mort & des Enfers.

La cour qui regne autour de l'Eglise, pouvoit à-peine contenir la multitude non-seulement des Chrestiens, mais encore des Gentils qui y estoient accourus en foule. On les voyoit à la faveur des illuminations, monter sur les branches des arbres dont la cour est environnée. C'estoit comme autant de Zachées que la curiosité élevoit au-dessus de la foule, pour voir en figure, celui que cet heureux Publicain mérita de recevoir en personne dans sa maison. Le Sei-

gneur de la Peuplade avec toute sa famille , & le reste des Gentils qui assisterent à la Procession , se prosternerent par trois fois devant l'Image de JESUS ressuscité , & l'adorerent d'une maniere qui les confondoit heureusement avec les Chrestiens. les plus fervens.

Je ne parle point d'un grand nombre de Baptesmes que j'administray aux Catéchumenes. Parmi tant de conversions qu'il plût à Dieu d'operer , une sur tout me fit gouster une joye bien pure. L'Oncle du Seigneur de la Peuplade vint avec sa femme. me prier de les admettre au rang des Fideles. Ils me dirent les yeux baignez de larmes , qu'il y avoit longtemps qu'ils reconnoissoient la vérité de nostre sainte Religion , mais que le respect hu-

main les avoit toujours retenus dans l'Idolâtrie: enfin qu'à cette Feste ils avoient ouvert les yeux à la lumiere, & qu'ils ne pouvoient plus résister à la voix intérieure qui les pressoit de se rendre.

Ce bon Vieillard m'ajouta une chose qui marquoit son bon sens, & la forte résolution où il estoit de vivre en parfait
» Chrestien. Je croy, dit-il, que
» ce qui a porté le Seigneur à
» jeter sur moy des regards de
» misericorde, c'est qu'il y a plus
» de quinze ans qu'ayant ouï dire
» aux Missionnaires & aux Caté-
» chistes que le larcin déplaisoit
» au vray Dieu, j'en ay demeu-
» ré si convaincu, que depuis
» ce temps-là je n'ay commis au-
» cun vol ni par moy ni par mes
» Esclaves, comme font les per-
» sonnes puissantes de nostre Cas-

te. Je n'ay pas mesme voulu «
participer aux larcins qu'ont «
fait mes enfans, ou mes autres «
parens, quoy-que la coûtume «
parmi nous soit de partager en «
commun ce que chacun a bu- «
tiné en particulier. On s'est «
souvent mocqué de ma simpli- «
cité, mais j'ay toujours tenu «
ferme; & je croy encore une «
fois, que c'est pour n'avoir pas «
voulu déplaire en cela au vray «
Dieu, quoyque je ne l'adorasse «
pas encore, que sa divine bonté «
m'ouvre aujourd'huy son sein, «
pour m'y recevoir tout indigne «
que j'en suis. L'air de sincérité, «
dont il accompagna ces paro-
les, me charma; je l'embrassay
tendrement, & je le mis au
rang des Catéchumènes.

Ce ne fut pas là le seul fruit
que nous recueillîmes dans ces
jours saints: tous les jours de

l'Octave nous furent précieux, par le nombre des Gentils qui prenoient la place des Catéchumènes que nous baptifions. Pour comble de joye nous apprismes la paix & la tranquillité que le Seigneur venoit de rendre à l'Eglise de *Couttour*. Ce fut comme une seconde Pâque pour les Chrestiens: ils se rassemblèrent dans l'Eglise, & rendirent à Dieu de solempnelles actions de graces pour un bienfait si signalé.

Cependant l'Etang de *Counampaty* estant entièrement à sec, je ne songeay plus qu'à me rendre à *Elacourrichy*. Je voulus auparavant aller à *Aour*, pour y conférer avec les Missionnaires sur quelques points qui me faisoient de la peine dans ces commenceimens. J'y trouvay les Peres Bouchet, &
Simon

Simon Carvalho épuisé du travail dont ils estoient accablés depuis un mois. Jamais Feste de Pasques ne s'estoit célébrée avec tant de magnificence, ni avec un si grand concours de peuples. Comme les Indiens sont fort amateurs de la Poësie, le Pere Bouchet avoit fait représenter en vers le triomphe de David sur Goliath; c'estoit une allégorie continuée de la victoire que JESUS-CHRIST a remportée dans sa Resurrection sur les puissances de l'Enfer. Tout y estoit instructif & touchant.

Parmi la foule des Peuples qui étoient accourus de toutes parts, il s'en trouva plusieurs d'une Province voisine ennemis déclarés du Prince dont relève la Peuplade d'*Aour*: ils estoient venus armés & avec grand cortége

Ce contre-temps & les efforts inutiles que ce Seigneur avoit faits pour tirer de l'argent des Missionnaires, aigriront son esprit déjà mal disposé à l'égard des Chrestiens.

Quelques Seigneurs des environs saisirent cette conjoncture pour l'animer encore davantage contre les Fideles. Ils luy écrivirent mesme avec menaces, & n'omirent aucun des motifs les plus capables de l'ébranler. N'est-il pas honteux, luy disoient-ils, que vous retenez sur vos terres un étranger qui n'a d'autre but que d'anéantir le culte de nos Dieux : Il n'épargne ni soins, ni dépenses, ni festes pour élever sa Religion sur les débris de la nostre. Il semble vous faire la loy jusque chez vous par la multitude de des Disciples qu'il y attire ;

les Gentils mesme luy sont dé-
voïez : à la derniere feste qu'il
a célébrée, il luy est venu plus
de monde qu'il n'en faut pour
subjuguier tout un Royaume.
Au reste le Docteur étranger a
fait un outrage manifeste à nos
Dieux : quoy de plus insultant
que d'exposer aux yeux d'une
multitude innombrable de Peu-
ples, un jeune enfant qui tran-
che la teste à nostre Dieu *P'rou-*
mal ? Ceux mesme de nostre
Religion sont si infatuez de
cet étranger, qu'ils luy applau-
dissent, & battent des mains
à la veuë de leurs propres
Dieux deshonorez. Si vous
avez la lâcheté de le soustenir
plus long-temps sur vos terres,
nous avons résolu de l'en chas-
ser nous-mesmes à force ou-
verte.

Ce qu'on proposoit à ce Prin-

ce estoit fort conforme à ses inclinations , mais il trouvoit de la difficulté dans l'exécution. Il risquoit tout en usant de violence. Car d'un costé il avoit à craindre le ressentiment du *Talavai* , qui protégeoit les Missionnaires : d'un autre costé il estoit retenu par ses propres intérêts. S'il chassoit le Missionnaire de sa Peuplade , elle redevenoit un simple hameau ; tous les Chrestiens qui estoient venus habiter ce lieu désert , ne manqueroient pas de suivre leur Pasteur , & par là il se frustreroit luy-même de la meilleure partie de ses revenus. Ces raisons estoient pressantes pour un homme timide & intéressé. Cependant l'intérêt céda pour cette fois à la haine extrême qu'il portoit à la Religion. Il envoya dire au

Missionnaire, qu'il ne pouvoit plus tenir contre les instances & les menaces des Seigneurs ses voisins, & qu'afin de leur complaire, il luy ordonnoit de sortir dans trois jours de ses terres.

Une sommation si brusque nous déconcerta. Nous fûmes quelque temps incertains du parti qu'il y avoit à prendre, & déjà nous panchions du costé de la retraite. Mais il nous parut bien triste, qu'un Prince de si petite considération ruinaist en un instant la plus belle & la plus florissante Eglise de la Mission. Le seul nom du *Talavai*, estoit capable de faire impression sur l'esprit de nostre persécuteur. Le Pere Bouchet faisoit dresser une machine pour monter une horloge d'eau qu'il devoit présenter au *Tala-*

vai. Il fit donc réponse au Prince, qu'il estoit inutile de luy donner trois jours pour sortir de ses terres, qu'un quart d'heure suffisoit; mais qu'ayant promis au *Talavai* quelques machines qu'il souhaittoit, il attendoit qu'elles fussent finies; qu'aussi-tost après il iroit les luy présenter, & luy dire, qu'estant tombé dans la disgrâce du Prince de *Catalour*, qui le chassoit de toute l'étenduë de ses Etats, il luy demandoit un petit coin dans le Royaume pour s'y retirer, y bastir une Eglise, & former une Peuplade de ses Disciples, qui ne resteroient pas un instant dans *Aour*, après qu'il en seroit sorti.

C'estoit en effet la résolution des Chrestiens. Il y en eut mesme cinq ou six des principaux qui furent trouver le Prin-

Missionnaires de la C. de J. 247
ce, pour luy déclarer, que n'estant venus peupler *Aour*, qui d'ailleurs est une terre fort ingrate, que pour avoir la consolation d'estre auprès de leur Pasteur; s'il le forçoit à se retirer, ils se retireroient avec luy, & que par leur retraite, ils réduiroient la Peuplade d'*Aour* à son premier estat de hameau.

Cette déclaration des Chrétiens, jointe à celle que le Missionnaire luy envoya faire par ses Catéchistes, fit rentrer le Prince en luy-mesme; il craignit également & la perte de ses rentes, & la colere du *Talavai*. S'estant donc radouci, il fit réponse qu'il ne prétendoit pas que le Missionnaire se retirast, mais qu'il le prioit de ne plus faire désormais de ces Fêtes solennelles qui attiroient tant de Peuples, & qui donnoient

248 *Lttres de quelques*
ombrage aux Seigneurs ses voi-
sins. La condition parut dure,
cependant on jugea qu'on n'au-
roit pas de peine à luy faire ré-
voquer dans la fuitte sa défen-
se : ainsi sans luy faire dire qu'on
acceptoit cette condition, le
Pere Bouchet continua d'exer-
cer ses fonctions dans *Aour*
comme auparavant.

Il arriva alors un accident
à un des Catéchistes que le
Pere avoit envoyez vers le Prin-
ce, dont nous fûmes allarmez.
Il avoit marché durant la plus
grande chaleur du jour, & se
trouvant fort altéré, il eut l'in-
discretion de boire sans pren-
dre les précautions ordinaires.
Dés le moment il se trouva at-
taqué de cette grande indiges-
tion qu'on appelle aux Indes
Mordechin, & que quelques-uns
de nos François ont appelée

Mort de chien, s'imaginant qu'elle se nomme ainsi, parce qu'elle cause une mort violente & cruelle. En effet elle se fait sentir par les douleurs les plus aiguës, & qui forcent la nature avec tant de violence, qu'il est rare qu'on n'y succombe pas, si l'on n'use d'un remède qui est fort en usage sur la coste, mais qui est moins connu dans les terres. Le remède est si efficace que de cent personnes attaquées de cette espèce de *Miserere*, il n'y en aura pas deux qu'il n'arrache des portes de la mort. Ce mal est bien plus fréquent aux Indes qu'en Europe; la continuelle dissipation des esprits causée par les ardeurs d'un climat brûlant, affoiblit si fort la chaleur naturelle, que l'estomach est souvent hors d'état

250 *Lettres de quelques*
de faire la coction des alimens.
Le Catéchiste donc réduit à ne
pouvoir plus se traifner, s'arresta
dans une Peuplade d'environ
une lieuë d'*Aour*, & nous
envoya avertir du triste estat
où il se trouvoit.

Cette nouvelle ne vint qu'à
neuf heures du soir : je volay
sur le champ au secours du
malade : je le trouvay étendu
à terre presque sans connoif-
fance, & agité des plus violentes
convulsions. Tout le villa-
ge estoit assemblé autour de
luy, & chacun s'empressoit de
luy donner différentes drogues
plus propres à irriter son mal,
qu'à le soulager. Je fis allumer
un grand feu : j'avois besoin
pour mon remède d'une verge
de fer, mais n'en trouvant
point, je pris une faucille qui
sert à couper le Ris & les her-

bes. Je la fis bien rougir au feu ; j'ordonnay qu'on luy appliquast le dos de la faucille toute rouge sous la plante du pied , à trois travers de doigt de l'extrémité du talon ; & afin qu'ils ne se trompassent point dans une opération qu'ils n'avoient jamais vû faire , je traçay avec du charbon une raye noire à l'endroit sur lequel il falloit poser le fer ardent. Ils l'appliquerent fortement contre le pied , jusqu'à ce que le fer pénétrant ces peaux moites qui sont dans les Noirs extrêmement dures , parvint jusqu'au vif , & se fit sentir au malade. Ce qu'on venoit de faire à ce pied là , on le fit à l'autre avec la mesme précaution , & avec le mesme succez. S'il arrive que le malade se laisse brûler , sans donner aucun signe de sen-

timent, c'est une marque que le mal est presque sans remède.

L'opération ainsi faite, je me fis apporter un peu de sel pulvérisé, au défaut duquel on peut prendre des cendres chaudes, & le répandant sur le filon formé par le fer, je luy fis battre quelque temps ces deux endroits avec le dessous de ses souliers. Ceux qui estoient présents ne pouvoient comprendre quelle pouvoit estre la vertu de ce remède : mais ils furent bien surpris, quand en moins d'un demi-quart d'heure, ils virent le malade revenir parfaitement à luy, & n'avoir plus de ces convulsions, ni de ces autres symptomes mortels qu'il avoit auparavant : il luy restoit seulement une grande lassitude & une soif pressante. Je fis bouillir de l'eau avec un peu de poi-

vre & d'oignon que j'y fis jeter, & je luy en fis prendre. Ensuite après l'avoir reconcilié, car il n'y avoit que peu de jours qu'il s'estoit confessé, je le laissay dans une situation fort tranquille, & je pris le chemin d'*Aour*. Il fut en estat dès le lendemain de venir m'y trouver, & de rendre grace à Dieu de sa guérison.

Peut-estre ne serez-vous pas fasché d'apprendre un autre remède dont je n'ay pas fait l'expérience, mais qui m'a esté enseigné par un Médecin * habile venu d'Europe, qui s'est fait une grande réputation à la Cour du grand Mogol, où il a demeuré quarante ans. Il m'a assuré que son remède est infailible contre toute sorte de colique : il faut dit-il, avoir un

* Monsieur Manouchi Venitica.

anneau de fer d'un pouce & demi ou environ de diamètre, & gros à proportion ; le faire bien rougir au feu, & faisant étendre le malade sur le dos, luy appliquer l'anneau sur le nombril, enforte que le nombril serve comme de centre à l'anneau : le malade ne tardera pas à en ressentir l'ardeur, il faut alors le retirer promptement : la révolution subite qui se fera dans le bas ventre dissipera en peu de temps toutes les douleurs. Il se fait garant du prompt effet de ce remède, & m'assure qu'il s'en est toujours servi aux Indes avec succès.

Le trouble que le Démon prétendoit exciter dans l'Eglise d'*aujourd'hui*, ayant esté appaisé dans sa naissance, j'en partis pour me rendre à *Elacourrichy*.

Nandavanapaty fut la première Peuplade que je trouvay sur ma route ; il y avoit autrefois une fort belle Eglise , & une Chrestienté florissante : les Guerres ont ruiné l'Eglise , mais la Chrestienté subsiste encore du moins en partie. J'y trouvay un grand nombre de Fideles qui y avoient basti une petite Eglise , dans laquelle il n'y a que les *Parias* * qui s'assemblent pour y faire leurs prieres. Ils me prierent de rétablir l'ancienne Eglise , mais mes petits fonds ne me permettent pas d'en élever en tant d'endroits à la fois. Plusieurs Gentils se joignirent aux Fideles pour m'accompagner assez loin hors de la Peuplade.

L'*Ambalakaren* * bon vieil-

* Gens de la dernière Caste.

* C'est-à-dire , Capitaine.

lard qui se souvient encore des Missionnaires qu'il y a veus, me combla d'honnestetez & m'offrit de travailler de concert avec les Chrestiens à rebastir l'ancienne Eglise. Il m'ajousta que si l'emplacement ne m'agréoit pas, il me donneroit celui que je trouverois le plus commode : qu'il s'engageoit mesme à me fournir une partie du bois & de la paille nécessaires pour la couvrir ; qu'enfin je n'avois qu'à donner mon consentement & qu'il se chargeoit de tout. A moins que de connoistre le génie de ces Peuples, on se laisseroit aisément surprendre par de si belles apparences. Je devois, ce semble, acquiescer à une proposition si avantageuse ; c'est pourtant ce que je ne fis pas. Autant que les Indiens sont libéraux quand

il ne s'agit que de promettre, autant font-ils ingenieux à trouver des prétextes de retirer leur parole, dès qu'ils ont scû nous engager dans quelque dépense. Je le remerciay donc de sa bonne volonté, en l'assurant néanmoins que j'en profiterois dans la suite, que je reviendrois dans peu de mois, & qu'alors je prendrois avec luy les mesures nécessaires pour la construction d'une Eglise encore plus belle que l'ancienne: que cependant je le priois de protéger toujourns les Chrestiens de sa dépendance, & de penser luy-mesme, qu'estant si près du tombeau, il devoit embrasser la Religion qu'il reconnoissoit estre la seule véritable, & que plusieurs de ses parens avoient déjà embrassée.

Après avoir marché quel-

que temps dans les bois, j'ar-
rivay sur les bords du *Coloran*
que je traversay sans beaucoup
de peine : je cotoyai ensuite
ce fleuve, & je me trouvay
dans un petit bois, dont les
arbres sont fort agréables à la
veuë. Ils estoient chargez de
fleurs d'un blanc qui tire un
peu sur le jaune, de la grandeur
à peu près des fleurs d'orange.
On me dît que ces fleurs es-
toient d'un goust exquis : j'en
cueillis quelques unes, & je
leur trouvay en effet le goust
sucré ; mais peu après je fus at-
teint d'un tournoyement de
teste qui dura quelque temps :
c'est ce qui arrive, me dit-on,
à tous ceux qui n'y sont pas
accoustumez. Cette fleur est
le fruit principal de l'arbre, &
on en fait de l'huile qui est ex-
cellente pour les ragousts.

Je continuay mon chemin en costoyant toujourns le *Colovan*, & j'arrivay sur le midi à *Elacourrichi*. Le Catéchiste y estoit fort occupé à achever l'Eglise, qui consiste, comme presque toutes les autres, en une grande Cabane assez élevée, couverte de joncs, à l'extrémité de laquelle il y a une séparation pour servir de retraite au Missionnaire.

Le soir mesme de mon arrivée j'appris par un Exprés envoyé de *Couttour*, que le Pere Bertholde y estoit fort mal d'une fluxion violente, qui luy estoit tombée sur les yeux & sur les oreilles : c'estoit le fruit des mauvais traitemens qu'il avoit soufferts durant un mois de prison. Je partis sur le champ pour aller le secourir. Il faisoit un beau clair de Lune,

mais il falloit toujours marcher dans les bois , & mes guides s'égarerent si souvent que je ne pus arriver que le lendemain matin à *Couttour*. Je trouvay le Pere dans un état de souffrance qui me fit compassion. Le plus court remède eût esté la saignée : mais ni le nom , ni l'usage de la lancette n'est connu dans ce País. Leur maniere de tirer le sang est assez plaisante : ils ne s'en servent que dans les maladies qui se produisent au dehors. lorsque quelque partie est affligée , ils la scarifient avec la pointe d'un couteau : ensuite ils y appliquent une espèce de ventouse de cuivre , avec laquelle ils pompent l'air , & ils attirent ainsi le sang hors de la partie blessée , par les ouvertures que la scarification a faites.

Nos Indiens sont si ignorans, qu'ils ne mettent aucune différence entre l'artere & la veine. La plupart ne sçavent pas mesme si c'est une artère ou un nerf qui bat, ni quel est le ressort & le principe de ce battement. Cependant comme ils se piquent d'avoir plus d'habileté qu'aucune autre Nation, ils avoient déjà donné plusieurs remèdes au Missionnaire : mais ces remèdes n'avoient fait qu'aggraver son mal. J'arrivay fort à propos pour son soulagement : Dieu benit mes soins, & le Pere au bout de trois jours se trouva tout-à-fait délivré de ses douleurs. Comme il n'avoit plus besoin de mon secours, je ne songeay plus qu'à me rendre à *Elacourrichy*, où ma présence devenoit nécessaire. Les Chrestiens que j'y avois laissez,

& ceux qui y estoient venus depuis mon départ, auroient murmuré d'une plus longue absence.

Je passay par plusieurs Villages, car ces bois en sont semez : j'eus la douleur de voir que dans tous ces endroits le nom du Seigneur est ignoré faute de Catéchistes. Faut-il que nostre pauvreté ne nous permette pas d'en entretenir un aussi grand nombre, que le demanderoit une si vaste étendue de païs : j'en compte quatorze dans mon district, & il en faudroit cinquante ; encore ne sçay-je s'ils pourroient suffire.

Il n'y avoit presque aucun Chrestien choutre, ou de famille honorable dans *Elacourrichy*, ni dans les autres Peuplades des environs. Tous estoient *Parias* ; leurs ames n'en sont

pas moins cheres à J E S U S-
C H R I S T , mais parce qu'
aux yeux charnels de ces Ido-
lastres , les *Parias* sont gens
vils & dans le dernier mépris
parmi eux ; le grand nombre
de Chrestiens de cette caste,
loin d'estre un motif d'embras-
ser la foy , est peut-estre le plus
grand obstacle qui arreste ceux
des Castes distinguées. Le re-
proche ordinaire qu'ils font aux
nouveaux Fideles , c'est qu'ils
sont devenus *Parias* , & que par
là ils sont déchus de l'honneur
de leur Caste. Rien ne rend
nostre zele plus inefficace au-
prés de ceux des hautes Castes
que cette idée du Parianisme
qu'ils ont attachée à nostre
sainte Religion.

La moisson fut abondante
dans une autre Peuplade située
à l'Oüest d'*Elacourrichy* envi-

ron à une lieuë de distance. La curiosité avoit attiré beaucoup de ces Peuples à mon Eglise : ils me demanderent avec empressement un Catéchiste pour les instruire ; mais hélas ! où en pouvois-je prendre un seul , qui ne fist ailleurs beaucoup plus de bien , qu'il n'en auroit fait dans cette Peuplade ? J'en voulus tirer un de son district pour peu de temps ; les Chrestiens vinrent aussi-tost me trouver , & m'exposèrent leurs besoins en termes si pressans , qu'il me fut impossible de leur résister. Je n'ay point de paroles, Mon Reverend Pere, qui puissent mesme vous exprimer une partie de la douleur que je ressentois de manquer d'une somme fort légère , qui eût suffi pour l'entretien d'un Catéchiste : je laisse

à ceux qui ont véritablement du zèle pour l'agrandissement de l'Empire de JESUS-CHRIST, à s'en former une juste idée. Je vous avouë encore que parmi plusieurs autres qui me demandent le saint Baptesme, j'aurois fort souhaitté qu'il s'en fust trouvé un plus grand nombre des Castes distinguées : rien ne serviroit davantage à accrédi-ter la Religion. Cependant si tous les *Parias* vivoient aussi saintement que celuy dont je vais vous parler, loin que la Religion en fust avilie, elle en recevroit certainement beaucoup de lustre.

C'estoit autrefois un homme d'un libertinage outré. Son humeur brusque & impérieuse l'avoit rendu redoutable dans le País : mais Dieu changea tout-à-coup son cœur : on le

vit remplacer les défordres d'une vie dissoluë, par les rigueurs de la plus sévère pénitence. Après avoir obtenu le consentement de sa femme pour vivre séparé d'elle, il se bastit une petite hutte dans un champ écarté, il distribua tous ses biens à ses enfans, & ne se reservant d'autre fonds que celui de la Providence, il alloit de temps en temps ramasser des aumosnes dans les Villages d'alentour. Il n'en prenoit que la moindre partie pour sa subsistance; le reste, il le partageoit entre les premiers Pauvres qu'il trouvoit. Il passoit les jours entiers dans un lieu retiré vis-à-vis de l'Eglise: ses prieres n'estoient interrompuës que par l'abondance de ses larmes: il se confessoit souvent, & tous les huit jours il approchoit de

la sainte Table avec une piété qui touchoit les plus insensibles. Souvent il venoit me trouver, & me demandoit tout en pleurs: croyez-vous, mon Pere, que Dieu daigne me faire misericorde ? croyez-vous qu'il oublie mes iniquitez passées ? quelle autre pénitence pourrois-je faire pour le fléchir ? Je ne luy demande pas qu'il me traite comme son enfant, j'en suis indigne : je souhaite seulement qu'un Dieu si bon & si misericordieux ne soit plus en colere contre moy. Que cette pensée est accablante ! J'ay offensé un Dieu qui est la bonté mesme.

C'estoit là le sujet ordinaire de ses méditations. Son air & ses discours faisoient juger qu'il ne perdoit jamais de veüe la présence de Dieu. La haine

qu'il se portoit à luy-mefme le conduifoit toutes les nuits dans le fond du bois, où il maltraitoit fon corps par de longues & de fanglantes disciplines. A l'exemple de Saint Hierôme dont il ne connoiffoit ni le nom ni la pénitence, mais instruit par le mefme maiftre, il fe frappoit rudement la poitrine d'un gros caillou ; à la longue il s'y forma un calus qui ne le rendoit pas pourtant infenfible à la douleur. Les rigueurs qu'il exerçoit fans cefse fur fon corps, épuiferent enfin fes forces, & luy cauferent de fréquentes défaillances. J'eus beau luy défendre ces excez, il obéiffoit pendant quelque temps, mais bientôt après il fe laiffoit emporter à fa ferveur. Enfin fe fentant attaqué d'hydropifie, il vint me trouver à *Tanjaour* où il fcût

que j'estois ; il s'y confessa , & reçut Nostre Seigneur comme pour la dernière fois : car bien que son mal ne l'eust pas réduit à l'extrémité , il avoit un secret pressentiment que sa mort approchoit. O si cette Eglise avoit un grand nombre de Chrestiens semblables , que la Religion en seroit honorée !

Un autre Chrestien des premières Castes ne me donna pas moins de consolation. Sa vie estoit un modele de toutes les vertus. La priere & le soin qu'il prenoit d'enseigner la Doctrine Chrestienne aux Catéchumènes faisoient sa principale occupation : il ne vivoit que des aumosnes que luy donnoient les Fideles ; souvent il distribuoit aux pauvres tout ce qu'il avoit pû recueillir , & s'adressant ensuite ou au Caté-

chifte , ou à quelqu'un des
 » Chrestiens ; Mon frere , luy
 » disoit-il , j'ay recours à vostre
 » charité , J E S U S - C H R I S T a
 » pris aujourd'huy & sa part &
 » la mienne , donnez-moy de-
 » quoy subsister. Il estoit presque
 toujours ceint d'une méchante
 pièce de toille , afin d'engager
 ceux qui le voyoient à luy en
 fournir une meilleure : quand
 il en avoit receu par aumosne ,
 à-peine la portoit-il un ou deux
 jours ; il en revestoit aussi tost
 le premier Pauvre qui se pré-
 sentoit à luy , & alors il disoit
 en riant : J E S U S - C H R I S T
m'a dépoüillé.

Son humeur toujours égale
 l'avoit rendu comme inacces-
 sible à toutes les passions. Il re-
 prenoit avec une sainte hardies-
 se les fautes qu'il remarquoit ,
 mais c'estoit d'une maniere si

aimable, qu'on se plaisoit mesme à souffrir ses réprimandes. Enfin sa vertu luy avoit attiré la vénération & l'amour de tous ceux qui le connoissoient. Si dans cette Mission il y avoit plus d'ouvriers, qui partageassent entre eux le travail qui accable un si petit nombre de Missionnaires, ils employeroient plus de temps à cultiver chaque Fidele, & je suis persuadé que plusieurs de ces Néophytes feroient les mesmes progres dans la vertu.

Je célébray la Feste de l'Ascension à *Elacourrichy* avec grand appareil, & avec une foule de peuples la plus grande que j'aye encore veüe : le bois estoit aussi fréquenté que les plus grandes Villes. Je baptisay près de trois cens Catéchumènes, les Confessions fu-

rent en si grand nombre, que je ne pouvois moy seul écouter tous ceux qui se présentoient.

Plusieurs qui depuis longtemps n'avoient pû participer aux Sacremens faute d'une Eglise située dans un endroit commode, vinrent en foule s'acquitter des devoirs de vrais Fideles, & commencerent une vie plus fervente. Quelques autres que la crainte & le commerce des Idolastres avoient engagé dans des actions contraires à la pureté de nostre sainte loy, vinrent se prosterner aux pieds des Autels, pleurer leurs égaremens, & jurer au Seigneur une fidelité inviolable. J'aurois infailliblement succombé sous le poids du travail qu'il me fallut soutenir jour & nuit, si une nouvelle allarme ne m'eust procuré deux

Missionnaires de la C. de J. 273
ou trois jours de repos.

Le *Nababe** du *Carnate* conquis par le grand Mogol songeoit à se faire payer par la force, le tribut que refusoit le *Chilianékan* : le bruit se répandit tout à coup que les troupes Mogoles estoient déjà entrées dans les terres du Prince d'*Ariélour*, frere du Prince dont releve *Elacourrichy* : la peur fit nos Chrestiens & les dispersa à l'instant. Les Catéchistes eurent pourtant la précaution de cacher cette nouvelle aux Catéchumènes que je baptisois. La cérémonie achevée, je sortis hors de l'Eglise, & je fus fort étonné de la solitude où je me voyois ; j'en demanday la cause au peu de Fideles qui ne m'avoient pas encore abandonné :

* Général d'armée & Gouverneur dans une Province.

ils me conjurerent pour toute réponse de fuir au plus viste. Quelques-uns mesme, sans me rien dire, retiroient les ornemens de l'Eglise, & les transportoient dans le fond du bois. Ceux qui venoient de recevoir le Baptesme n'eurent pas le temps de m'importuner, selon leur coutume, pour avoir des Médailles & des Chapelets : chacun fuyoit en haste dans la Peuplade.

Pour-moy je jugeay que c'estoit là de ces terreurs paniques auxquelles nos Indiens se laissent aisément surprendre. Cependant j'ordonnay à quatre ou cinq des moins timides de s'avancer du costé de l'Oüest d'où partoit l'allarme, afin de s'instruire par eux-mesmes de la vérité de ces bruits. Ils partirent sur le champ ; mais à

leur contenance , on eût dit qu'à chaque pas ils estoient sur le point de tomber parmi les lances & les sabres des Maures. Ils entrerent dans plusieurs Villages qu'ils croyoient réduits en cendre , & tout y estoit calme & tranquille : ils demanderent des nouvelles de l'ennemi , & on leur demandoit à eux-mêmes de quel ennemi ils vouloient parler. Revenus de leur frayeur , ils ne jugerent pas à propos d'aller plus avant , ils retournerent sur leurs pas bien confus d'avoir pris l'alarme si légèrement. J'envoyai dès le lendemain rassurer tous les Chrestiens qui s'estoient réfugiés au delà du *Coloran* , & ils se rendirent en foule à mon Eglise.

Les Fêtes de la Pentecoste , de la très - sainte Trinité , &

du Saint-Sacrement furent fantifiées par une suite continuelle de Confessions, de Communions, & de Baptesmes : la consolation intérieure que je goustois ne dura pas longtemps. J'appris que le Prince de *Catalour*, dont j'ay déjà parlé, inquiétoit encore le Pere Bouchet dans son Eglise d'*Aour* ; que mesme les Catéchistes n'osoient plus parcourir les Villages de ses dépendances, ni rendre visite aux Fidèles. L'unique moyen de le ramener à la raison, estoit de s'adresser au *Talavai* ; ce seul nom le faisoit trembler d'effroy. On rapporte mesme qu'un jour ayant résolu de voir la Capitale du Royaume, séjour ordinaire du *Talavai*, il se mit en frais pour y paroistre avec plus de distinction : mais qu'es-

tant assez près de la Ville, il n'eût jamais la hardiesse d'y entrer. Il s'imagina que tout se dispoſoit pour le mettre aux fers, & le dépouïller de ſon petit Etat. La frayeur qui le faiſit, fut ſi grande, qu'il rebrouſſa chemin à l'inſtant, & regagna *Catalour* avec une célérité qui ſurprit ſes ſujets. Il publia, pour ſauver ſon honneur, qu'une maladie l'avoit contraint à un retour ſi précipité.

Ce Prince fit reflexion que, ſi le Pere portoit ſes plaintes au *Talavai*, ce Gouverneur qui l'a touſjours comblé d'amitié, ne manqueroit pas de luy faire juſtice de tant de vexations injuſtes. Il prit donc des meſures pour appaiſer le Miſſionnaire, quoyqu'il n'en fuſt pas moins déterminé à inquiéter

les Chrestiens dans toutes les occasions. Le Pere qui ne songeoit qu'à procurer la paix à son Eglise, crut devoir luy témoigner le peu de fonds qu'il
» faisoit sur ses promesses. C'en
» est trop Seigneur, luy dit-il ;
» jusqu'icy je n'ay rien omis pour
» gagner vostre affection : la
» grande Peuplade que ma pré-
» sence a formée à *Aour*, a fort
» grossi vos revenus : vous tirez
» des droits considérables des
» Marchands que le concours
» des Chrestiens attire sur vos
» terres. Chaque Feste que je
» célèbre est marquée par les
» presens que je vous envoie :
» c'est peu de chose, il est vray ;
» mais ce peu est conforme à la
» pauvreté dont je fais profession.
» Que pouvez-vous me repro-
» cher ? N'ay-je pas soin d'entre-
» tenir les Peuples dans l'obéif-

fance & la soumission qu'ils vous ce
doivent ? Y en a-t-il un seul ce
parmi les Chrestiens dont vous ce
ayez sujet de vous plaindre, ce
& dans l'occasion ne sont-ce ce
pas vos meilleurs Soldats ? ce
Comment payez-vous tous ces ce
services ? n'avez-vous pas cher- ce
ché tous les moyens de me cha- ce
griner ? si vous me souffrez dans ce
vos Etats, n'est-ce pas par in- ce
térest plustost que par affec- ce
tion ? vous me forcez enfin d'é- ce
clater : le *Talavai* est équitable, ce
il sçaura rendre justice à qui ce
elle est due. ce

Cette réponse déconcerta le
Prince de *Catalour* : mais il fut
désolé par une autre affaire qui
luy survint au mesme temps,
& qui estoit capable de le
perdre, si le *Talavai* eust esté
moins désintereffé, ou s'il eust
trouvé dans le Pere Bouchet

un homme susceptible des sentimens de vengeance.

A une lieuë de *Ticherapaly* s'éleve une colline sur laquelle les Gentils ont construit un Temple, dont ils ont confié la garde à un célèbre *Joghi*. * Les dehors de sa vie austère luy ont associé un grand nombre d'autres *Joghis* qui vivent sous sa conduite. Quoyqu'on ait assigné pour leur entretien une vaste étenduë de Pais, & un grand nombre de Villages, le Chef de ces Pénitens loin de partager avec eux ce qui est destiné à la subsistance commune, les envoie dans toutes les contrées voisines amasser des aumosnes, & les oblige à luy apporter chaque mois une certaine somme qu'il consacre à l'Idole. Ce sont de vrais

* Pénitent Gentil.

Missionnaires de la C. de J. 281
brigands qui portent la désolation dans tous les Villages , & qui s'enrichissent des extorsions & du pillage qu'ils font sur le peuple.

Deux de ces *Joghis*. entrèrent sur les terres du Prince de *Catalour* : un soldat dont ils vouloient tirer quelque aumosne par force , appella à son secours d'autres soldats de ses voisins. Tous se jetterent sur les deux Mandians , & les renvoyerent à leur montagne meurtris de coups. Le premier *Joghi* se croyant insulté luy-mesme dans la personne de ses Pénitens , prit le dessein d'en tirer une prompte vengeance. Sur le champ il fit arborer un drapeau au haut du Temple , qui se découvroit de tous les Pais d'alentour. A ce signal , tous les *Joghis* de sa dépendan-

ce s'atroupèrent au nombre de plus de mille , & se rangerent autour de l'Etendart. Ils se préparoient déjà à fondre sur les terres de *Catalour* , pour y mettre tout à feu & à sang.

La Reine de *Ticherapaly* qui de son Palais avoit apperçu l'Etendart levé, voulut sçavoir dequoy il s'agissoit. Dès qu'elle en fut instruite, elle dépescha des Soldats vers le Prince, & luy donna ordre de venir incessamment à la Cour pour y rendre compte de l'attentat commis contre des hommes consacrez au culte de ses Dieux. Cet ordre de la Reine & les fureurs des *Foghis* jetterent le Prince de *Catalour* dans une grande consternation. Il estoit perdu sans ressource, si le Pere Bouchet n'eust travail-

lé à le tirer de cette mauvaise affaire. Le Missionnaire se transporta à la Cour, il adoucit d'abord l'esprit de la Reine, ensuite il exposa le fait dans toutes ses circonstances en présence du *Talavai*, & il rendit un si bon témoignage de l'innocence du Prince, qu'il fut pleinement justifié. La vérité ainsi éclaircie, le Prince en fut quitte pour quelques présens qu'il fallut faire à la Reine & au *Foghi* montagnard; & ces présens acheverent de conjurer la tempeste. Il ressentit les obligations qu'il avoit au Missionnaire, & charmé d'une générosité dont il n'avoit point veu d'exemple, il luy promit avec serment de ne plus le troubler dans l'exercice de ses fonctions.

La paix renduë à l'Eglise

d'*Aour* donna le loisir au Pere Bouchet d'employer son zèle à appaiser d'autres troubles excitez contre les Chrestiens de *Chirangam*. Un Temple célèbre érigé au Démon, rend cette Isle fameuse parmi les Idolastres. Le Pere Bouchet avoit fait élever une Eglise dans le mesme lieu : c'estoit insulter au Prince des ténèbres jusques sur son Throne. On estoit surpris que cette Eglise put subsister parmi tant d'ennemis qui conjuroient sa ruine ; elle subsistoit pourtant, & le nombre des Fideles qui croissoit chaque jour, faisoit espérer de voir bientôt le Christianisme triompher de l'Idolâtrie jusques dans ses plus forts retranchemens.

Le Gouverneur de *Chirangam* animé par les Prestres des

Idoles, résolut d'éclater contre les Néophytes. Un jour qu'ils estoient assemblez dans l'Eglise pour y faire leurs prieres & écouter l'instruction du Catéchiste, les Soldats & les Habitans de l'Isle, fondirent pelle mesle sur les serviteurs de J E S U S - C H R I S T, & les trainerent hors de l'Eglise en vomissant mille blasphemes contre le vray Dieu. On enleva tout ce qu'ils avoient, jusqu'aux images & aux chapelets que ces Néophytes conservent précieusement. Un jeune homme qui ne put souffrir l'outrage qu'on faisoit à la Religion, eut le courage de reprocher vivement aux Gentils les impiétez qu'ils venoient de commettre. Il reçut à l'instant la récompense de son zèle. Ces furieux se jetterent sur luy, le

trainerent par toutes les ruës , le chargerent de coups , & luy procurerent la gloire de verser beaucoup de sang pour la foy.

Le Pere Bouchet averti de l'oppression où estoit la Chrestienté de *Chirangam* , porta ses plaintes à la Cour. Le Gouverneur y fut cité à l'instant , & après bien des reproches qu'on luy fit de son avarice & de sa cruauté , il eut ordre de rendre au plustost aux Néophytes tout ce qui leur avoit esté pris. Rien n'est plus difficile que de tirer des Indiens les choses dont ils se trouvent une fois saisis. Le Gouverneur ne put se résoudre à voir sortir de ses mains ce qu'il possédoit par des voyes si iniques : Il comptoit sur la clémence du *Talavai* , persuadé qu'il n'en viendrait jamais aux extrémitez de ri-

gueur que méritoit son obstination à ne pas obéir.

Dieu fit voir alors qu'il vengeoit les intérêts de cette Eglise désolée. Le Ministre impie qui avoit prophané le lieu saint, & maltraité les Fideles, fut doublement puni. Sa fidélité par rapport au maniment des deniers publics devint suspecte, & on luy demanda ses comptes. Mais parce que parmi ces Peuples, estre recherché sur cette matiere, & estre condamné, n'est qu'une mesme chose, il fut taxé à cinq mille écus qu'il devoit porter incessamment au thrésor. Comme il différoit toujours, ses délais furent suivis d'un chastiment dont il luy fallut dévorer toute la honte. Un jour qu'il s'y attendoit le moins, des soldats armez entrèrent de grand matin dans

sa maison, le saisirent, le conduisirent au Palais : là on mit sur ses épaules une pierre d'une pesanteur énorme, qu'il fut contraint de porter jusqu'à ce qu'il eust satisfait au payement. Ce coup humilia son esprit superbe, mais il ne changea pas son mauvais cœur.

Peu de jours après il luy arriva une autre aventure qui flétrit à jamais sa réputation. Il estoit Brame, & venoit d'épouser une Bramine : la Bramine avoit esté mariée dès son bas âge à un autre Brame qui couroit le monde & dont on n'entendoit plus parler. Le jour mesme qu'on luy amena son Epouse, & qu'il estoit le plus occupé de la feste, le premier mari arriva à *Ticherapaly*. Sur la nouvelle que sa femme avoit passé en d'autres mains, il court
à

à la maison du nouvel Epoux , & luy reproche publiquement l'opprobre & l'infamie dont il venoit de se couvrir : car l'enlèvement d'une Bramine est parmi ces Peuples un crime impardonnable. L'indignation qu'on conçut d'une action si infamante atterra le Gouverneur : il vit bien que sa perte estoit certaine , si son ennemi demandoit justice ; il n'omit rien pour le fléchir : larmes , prieres , offres , tout fut mis en œuvre. Enfin on parla d'accommodement : il fallut remettre la Bramine entre les mains du premier mari , & payer ce jour là mesme au Brame , la somme de cinq cens écus dont ils estoient convenus ensemble.

Le Brame n'eut pas plustost l'argent qu'il alla porter sa plainte au *Talavai* : & afin que

» vous ne doutiez pas, Seigneur,
» luy dit-il, qu'il est coupable
» du crime énorme dont je l'ac-
» cuse; voicy la somme qu'il m'a
» mise en main pour appaiser ma
» juste indignation. Le *Talavai*
qui est Brame luy-mesme res-
sentit toute la douleur d'une
action qui deshonoroit sa Cas-
te: il assembla les principaux
Brames de la Cour, & cita le
coupable en leur présence. Le
crime estoit trop bien prouvé
pour que l'accusation pût estre
renduë suspecte: ainsi ce mal-
heureux Seigneur ne songea
plus qu'à implorer la miséri-
corde de ses Juges. Il parut au
milieu du Conseil couvert d'un
vieux haillon, les cheveux
épars, se roulant sur le pavé,
& poussant les plus hauts cris.
Il eut à soutenir de sanglans
reproches d'une action, dont

la honte retomboit sur toute la Caste des Brames ; & l'on ne doutoit point qu'après une pareille flétrissure , il ne se bannit luy-mesme de son país pour cacher sa confusion dans les régions les plus éloignées , & y traîner les restes d'une vie obscure. Mais le *Talavai* bien plus porté à l'indulgence qu'à la sévérité , le fit revenir au Palais , & luy parla d'une manière propre à le consoler de sa douleur. Les hommes ne sont pas impeccables , luy dit-il , votre faute est sans remede , ne songez plus qu'à contenter le Brame , & à réparer désormais par une conduite sage & modérée , le scandale que vous avez donné à tout le Royaume. Ces paroles rendirent la vie au Gouverneur ; il s'accommoda avec le Brame , il remplit

les dures conditions qui luy furent imposées, & rentra ainsi dans l'exercice de sa charge. La nouvelle humiliation d'un persécuteur si déclaré des Chrestiens servit d'apologie à leur innocence : il n'y eut pas jusqu'aux Gentils qui reconnurent que la main du vray Dieu s'estoit appesantie sur luy. Les Fideles intéressés dans le pillage de *Chirangam* ne laisserent pas d'en souffrir ; il s'excusa toujours de rendre aux Néophytes ce qu'il leur avoit ravi, sur ce que tout son bien avoit esté employé à terminer sa malheureuse affaire. Il n'en demeura pas là ; il se prévalut dans la suite de quelques troubles qui arriverent, pour chasser tout-à-fait les Chrestiens de leur Eglise. Il usa pour cela d'un artifice qui luy réussit : il

fit mettre dans le saint lieu l'Idole qu'on nomme *Poulléar*, convaincu que les Fideles n'oseroient plus s'y assembler. Il ne se trompoit pas : la prophana-tion du Temple saint porta la plus vive douleur dans le cœur des Néophytes ; le parti qu'ils prirent, fut de raser tout-à-fait l'Eglise, à l'exem-ple de ces pieux Israélites qui détruisirent l'Autel, que les Gentils avoient profané par leurs sacrifices, & par l'Idole qu'ils y avoient placée.

Pendant les deux mois que j'ay demeuré à *Elacourrichy*, j'ay eu beaucoup plus d'occupation que ne m'en auroient pû four-nir les plus grandes Villes. Il me falloit chaque jour admi-nistrer les Sacremens, soula-ger les malades qu'on appor-toit à ma Cabane, instruire les

Catéchumènes , recevoir les visites des Gentils , faire à chacun quelque discours sur la Religion , répondre aux questions qu'ils me propofoient , fans néanmoins entrer avec eux en dispute. L'expérience nous a appris que ces fortes de disputes , où ils ont toujors le deffous , ne servent qu'à les aigrir , & qu'à les aliéner de nostre sainte Religion. Il faut se faire à soy-mefme les objections qu'on voit qu'ils peuvent faire , & y donner auffi-toft la solution : ils la trouvent toujors bonne , quand ils n'ont pas proposé eux-mefmes les difficultez aufquelles on répond.

Sur tout il faut leur donner une grande idée du Dieu que nous adorons ; leur demander de temps-en-temps si les perfections que nous luy attri-

buons , ne font pas dignes du vray Dieu , & s'il peut y en avoir un qui ne possede pas ces qualitez augustes ; sans entrer dans le détail des chimeres & des infamies qu'ils racontent de leurs Divinitez. Ce sont des conséquences qu'il faut leur laisser tirer d'eux-mesmes , & qu'ils tirent en effet , avoüant souvent sans qu'on les en presse, que ces perfections si admirables ne se trouvent point dans les Dieux qu'ils adorent. Quand mesme leur orgueil les empescheroit de faire cet aveu , il faut bien se donner de garde de l'exiger par la force de la dispute ; il nous doit suffire de les renvoyer dans cette persuasion , que nous adorons un Dieu unique , éternel , tout-puissant , souverainement parfait , & qui ne peut ni com-

296 *Lettres de quelques*
mettre , ni souffrir le vice. Ils
se retirent pleins de la grandeur
de nostre Dieu , pleins d'estime
pour ceux qui l'adorent , & de
respect pour ceux qui enseig-
nent à l'adorer.

Outre tous ces exercices du
ministere Apostolique , il faut
encore se precautionner contre
la haine des Idolastres , entrer
malgré qu'on en ait dans les
affaires temporelles des Néophytes , & accommoder la plupart de leurs différens , afin de les empescher d'avoir recours aux Juges Gentils. Ce seul embarras auroit dequoy occuper un Missionnaire tout entier : aussi pour n'y point perdre trop de temps , je renvoye la discussion de leurs procès à des Chrestiens habiles , dont je les fais convenir auparavant , & au jugement desquels ils pro-

mettent de s'en rapporter.

J'estois encore à *Elacourrichy* vers la mi-May, qui est la saison où les vents commencent à souffler avec impétuosité : ils se déchaînent alors avec tant de fureur, & ils élevent en l'air des nuées de poussière si épaisses, qu'elles obscurcissent le Soleil, enforte qu'on est quelquefois quatre à cinq jours sans l'appercevoir. Cette poussière pénètre par-tout, elle fait le gosier, & cause sur les yeux des fluxions si violentes, qu'on en devient souvent aveugle. Il est alors presque impossible de marcher du costé de l'ouïest d'où vient la tempeste. Les Indiens y sont plus faits que les Européans ; cependant ils en souffrent beaucoup, & c'est pour plusieurs une raison légitime de s'absenter de l'Eglise.

Ces grands vents sont les avant-coureurs des pluyes abondantes qui tombent dans la coste occidentale de l'Inde & sur les montagnes de *Malabar*, d'où se forme le *Coloran* qui porte la fertilité dans les Royaumes de *Maïssour*, de *Maduré*, du *Tanjaour*, & du *Choren-Mandalam*. Les peuples de l'Inde attendent ces pluyes avec la mesme impatience que ceux d'Egypte soupirent après l'inondation du Nil.

On croyoit que la riviere grossiroit cette année avant la saison ordinaire, parce que les vents avoient commencé à souffler bien plustost que les années précédentes. Mon dessein estoit de partir d'*Elacourrichy*, dès que les eaux paroistroient dans la riviere, afin de pénétrer du costé du midi dans une

Province où l'on n'a jamais vû
ni Missionnaire ni Catéchiste.
Mais les vents eurent beau souffler,
le Fleuve demeuroit toujours à sec,
& l'on estoit déjà dans l'apprehension
d'une famine générale.

Cependant les pluyes estoient tombées
dans leur temps, & les eaux qui descendent
avec rapidité des montagnes, seroient
entrées dans le *Coloran* plus tost
mesme qu'à l'ordinaire, si le Roy de
Maiffour n'en avoit arresté le cours
par une digue énorme qu'il avoit fait
construire, & qui occupoit toute la
largeur du Canal. Son dessein estoit
de détourner les eaux par cette digue,
afin que se répandant dans les canaux
qu'il avoit pratiqués, elles vinssent
arroser ses campagnes.

Mais en mesme temps qu'il songeoit à fertiliser ses terres, & à augmenter ses revenus, il rüinoit les deux Royaumes voisins, celuy de *Maduré*, & celuy de *Tanjaour*. Les eaux n'auroient commencé à y paroistre que sur la fin de Juillet, & le canal eust esté tari dès la mi-Septembre.

Les deux Princes attentifs au bien de leurs Royaumes, furent irritez de cette entreprise: ils se liguerent contre l'Ennemi commun, afin de le contraindre par la force des armes à rompre une digue si préjudiciable à leurs Etats. Ils faisoient déjà de grands préparatifs, lorsque le fleuve *Coloran* vengea par luy-mesme (comme on s'exprimoit icy) l'affront que le Roy faisoit à ses eaux en les

retenant captives. Tandis que les pluies furent médiocres sur les Montagnes, la digue subsista, & les eaux coulerent lentement dans les canaux préparez : mais dès-que ces pluies tomberent en abondance, le fleuve s'enfla de telle sorte qu'il entrouvrit la digue, la renversa, & l'entraîna par la rapidité de son cours. Ainsi le Prince de *Maïssour* après bien des dépenses inutiles, se vit frustré tout-à-coup des richesses immenses qu'il s'estoit promises.

Le canal ne fut pas longtemps à se remplir, & la joye fut d'autant plus grande parmi ces Peuples, qu'ils s'attendoient déjà à une sterilité prochaine. On les voyoit transportés hors d'eux-mesmes courir

302 *Lettres de quelques*
en foule vers la Riviere afin de
s'y laver , dans la persuasion
ridicule où ils sont que ces pre-
mieres eaux purifient de tous
les crimes , de mesme qu'elles
nettoient le canal de toutes
ses immondices.

Comme le *Coloran* estoit en-
core guéable , je le traversay
au plustost afin de me rendre
à *Counampaty* , & d'y attendre
une occasion favorable de me
transporter à *Tanjaour*. C'est
dans ce Royaume que la foy
est cruellement persécutée , &
c'est de cette persécution que
je vous entretiendray dans mes
premieres Lettres. Vous jugez
assés parce que j'ay l'honneur
de vous écrire , que si nos
travaux sont meslés de bien
des amertumes , Dieu prend
soin de nous en dédommager

Missionnaires de la C. de J. 303
par les fruits abondans qu'il
nous fait recueillir. Je suis avec
bien du respect, dans l'union
de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obeissant
serviteur en N. S.

P. MARTIN Missionnaire de la
Compagnie de JESUS.





L E T T R E

D U

PERE D'ENTRECOLLES,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS

*A Monsieur le Marquis
de Broissia*

Sur la mort du P. Charles de Broissia
son Frere.

*A Fao-tcheou le 15. de
Novembre 1704.*



MONSIEUR,

La Paix de nostre Seigneur Jesus-Christ.

Si je connoissois moins vostre vertu & la parfaite soumis-

sion que vous avez toujours eüe aux ordres de la Providence, j'userois de plus de ménagement que je ne fais, pour vous apprendre la perte affligeante que vient de faire nostre Mission, dans la personne de vostre cher Frere le Pere Charles de Broissia. Je prévois ce qu'il vous en doit couster pour faire à Dieu le sacrifice qu'il exige de vous ; j'en juge par la vive douleur que je ressens moy-mesme de la perte d'un si parfait ami.

Cependant, Monsieur, faites réflexion que la vie toute sainte & la mort précieuse de celui que vous regrettez, ne nous permettent pas de douter qu'il ne reçoive maintenant dans le ciel la récompense de ses travaux : ainsi vous avez lieu d'espérer que ses prieres

pourront vous dédommager du plaisir que vous donnoit chaque année le récit de ses succès apostoliques : comme nous espérons de nostre costé, qu'elles attireront sur cette Mission des bénédictions abondantes ; & qu'au lieu que par son habileté, par sa sagesse, & sur tout par son zèle & par son éminente vertu il en estoit un des plus excellens ouvriers ; il en fera désormais dans le Ciel un des plus fermes appuis par les secours qu'il aura soin de nous procurer.

Avant que de se consacrer à la Mission de la Chine, il s'estoit engagé par vœu à faire tout ce qu'il sçauroit estre de la plus grande gloire de Dieu. Comme nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre, & qu'il me découvroit avec simplicité ce qui se passoit de plus secret

au fond de son cœur, je puis vous assûrer que sa fidélité a esté aussi inviolable, que son engagement estoit héroïque. Toujours recueillî, il estoit attentif à ses moindres devoirs; toujours uni à Dieu, il ne perdit jamais de veüë sa présence au milieu de tous les embarras que luy donnerent six établissemens nouveaux qu'il a faits dans ce vaste Empire, & les autres soins attachés à l'employ de Missionnaire. J'admirois sur tout son égalité d'ame parmi les continuelles traverses, & les facheux contretemps que Dieu sembloit luy ménager pour épurer davantage sa vertu. Il estoit si dur à luy-mesme que ses superieurs furent obligez de modérer sa ferveur & de luy interdire une partie de ses austérités. Il estoit accoustumé depuis long-temps à

vaincre ses inclinations : pour ne manquer à rien ; il avoit soin de marquer en détail toutes les choses en quoy il pouvoit presque à chaque moment se renoncer luy-mesme. Par cette continuelle attention sur toutes ses démarches, il s'estoit rendu le maistre absolu de ses passions, & il avoit acquis une douceur si parfaite, que bien qu'il fust de son naturel très vif & plein de feu, on eust jugé qu'il estoit d'une complexion mélancolique. Sa patience l'avoit rendu en quelque sorte insensible à tout ce qui pouvoit luy arriver de pénible & d'humiliant. Comme il avoit beaucoup de pénétration, il découvroit dès la premiere veuë tous les artifices que les Chinois mettent en usage quand il s'agit de leurs intérêts : cepen-

dant il les supportoit avec une douceur & une modération dont ils estoient édifiés. Je me souviens qu'il me disoit souvent : *nous avons obligation aux Chinois de nous avoir aidé à acquérir la patience.* Les seules inclinations de ses supérieurs estoient pour luy des ordres précis ; il obéissoit à l'aveugle dans les choses les plus opposées à ses penchans, sans même représenter les obstacles que son peu de santé pouvoit apporter à ce qu'on demandoit de son obéissance.

Il estoit persuadé que toutes les vertus doivent céder en quelque sorte à la charité & au zele des ames , & qu'un homme occupé aux fonctions Evangeliques, doit se faire tout à-tous au sens de l'Apostre S. Paul. Ainsi comme la crainte

des persécutions ne put jamais l'arrester dans la poursuite de ses entreprises ; l'humilité, dont il eut toujours la pratique extrêmement à cœur, ne l'empescha pas de s'accommoder à certains usages du païs, qui pour donner du crédit à la Religion, & nous faire écouter des Grands, nous obligent à ne pas refuser certains honneurs qu'on rend icy aux sçavans. Il n'ignoroit pas les malignes interprétations qu'on a donné si souvent en Europe à cette conduite ; mais il disoit, que de sçavoir se laisser juger & condamner sans sujet, est une des principales vertus d'un homme Apostolique.

Quoy-qu'il vécut d'une manière très pauvre & très auste-re, il prétendoit pousser bien plus loin la pratique de la mor-

tification chrestienne : dans l'esperance qu'il avoit de se trouver seul un jour, il s'estoit tracé un plan de vie, qui ne différoit presque en rien pour l'austérité, de celle des anciens Peres du Désert.

Son application à l'estude des Livres Chinois estoit infatigable, & il y avoit déjà fait de grands progrès : l'attrait particulier qu'il avoit pour l'Oraison ne le détourna jamais d'un travail si pénible & si rebutant ; il estoit convaincu que pour plaire à Dieu il ne devoit rien négliger de tout ce qui pouvoit le rendre plus utile aux Peuples auxquels il estoit envoyé.

Il avoit une dévotion tendre envers l'adorable Sacrement de nos Autels : c'est ce qui entretenoit cette union si intime

qu'il avoit avec le Sauveur. Ses lettres estoient pleines des sentimens les plus propres à augmenter le nombre des fervens adorateurs du sacré cœur de JESUS. Son amour pour le Sauveur le rendoit ingénieux à inventer mille moyens pour le faire aimer des autres, & il ne trouvoit rien de difficile quand il s'agissoit de luy gagner une seule ame. Il se persuadoit mesme que la pratique du vœu qu'il avoit fait, pouvoit devenir commune parmi les Fidèles, tant il la croyoit juste & raisonnable.

C'estoit sa coustume d'attribuer à ses péchez & à ses infidélitez les événemens & les contradictions, qui empeschoient ou qui retardoient l'œuvre de Dieu. Alors il se punissoit luy-mesme par de
longs

longs jeusnes au Ris & à l'eau, ou bien il faisoit quelques jours de retraite ; afin, disoit-il, de se purifier devant Dieu ; & de pouvoir ensuite luy offrir des prieres capables de fléchir sa colere. Dieu a souvent fait connoistre combien cette conduite luy estoit agréable ; c'est ce qui parut singulièrement dans l'établissement de *Nimpo*. Des gens mal-intentionnés avoient déferé au grand Tribunal des Rites, le dessein que nous avions de bastir dans cette Ville une maison & une Eglise : on attendoit en tremblant la réponse de ce Tribunal, dans la juste crainte qu'on avoit qu'elle ne fust pas favorable à la Religion. Le Pere se mit en retraite précisément au temps que cette affaire devoit s'examiner, & le troisieme jour de

sa retraite, l'Arrest fut porté en nostre faveur, & dans toutes les formes que nous pouvions souhaitter.

L'appréhension qu'il avoit de prendre mal son parti dans les affaires qui concernoient l'avancement de la Religion, estoit une de ses croix les plus pénibles : son zèle & la délicatesse de sa conscience le jetoient alors dans des inquiétudes qui le faisoient extrêmement souffrir. Il n'entreprenoit rien qu'il n'eust recours au jeusne & à la priere ; cependant malgré cette sage & sainte précaution, il voyoit souvent ses projets renversés par des contre-temps auxquels il estoit très sensible : Dieu le consoloit souvent en luy faisant connoistre que ces disgraces apparentes estoient nécessaires pour

la réüffite de fes entreprises.

Si j'écrivois à un homme du fiecle qui n'eust qu'une probité mondaine, il feroit peut-estre peu touché de ce que j'ay l'honneur de vous marquer des vertus & des saintes dispositions du Pere de Broiffia : mais j'estois trop de fes amis, Monsieur, pour n'avoir pas fçû de luy ce que vous estes, & la grace que Dieu vous a fait d'estre dans le monde & au milieu des honneurs du monde, fans cependant vous régler sur les idées & sur les maximes corrompuës du monde. Ainsi j'espere qu'estant rempli comme vous l'estes des sentimens du Christianisme, vous bénirez le Seigneur avec nous, de ce qu'il avoit communiqué à un frere, qui vous estoit si cher, tout l'esprit & tout le zèle des hommes

Apostoliques; & je m'assure que vous adorerez comme nous les ordres souverains qui nous ont enlevé ce zélé Missionnaire, lors qu'il pouvoit rendre de si grands services à cette Mission.

Je scay peu de particularitez de sa mort; elle arriva le 18. de Septembre de cette année, à deux journées de Peking, après sept jours d'une fièvre maligne: je ne l'appris que la veille de S. Charles Boromée son illustre Patron, dont il a si parfaitement imité le zèle & les autres vertus. Le R. P. Posateri de nostre Compagnie, que le Saint Siège a honoré du titre de Vicaire Apostolique dans le *Chanfi*, l'avoit demandé pour estre le compagnon de ses travaux: selon les apparences il le destinoit à estre un jour son successeur. Ils devoient aller

Missionnaires de la C. de F. 317
ensemble à la Cour avant que
de se rendre dans la Province
confiée à leurs soins : le mal
qui le faisoit en chemin fut d'a-
bord si violent , qu'on n'osa
risquer de le transporter hors
de la barque où la fièvre l'avoit
pris. Il reçut les Sacremens de
l'Eglise avec les sentimens de
piété & de confiance, qu'on de-
voit attendre d'une ame si pu-
re & si étroitement unie à son
Dieu. Son corps a esté porté à
Pekin , pour estre mis dans le
lieu de la sépulture de nos Pe-
res : le R. P. Gerbillon nostre
Supérieur général alla le re-
cevoir à deux lieuës de cette
grande Ville ; il me mande qu'il
versa bien des larmes sur le
cercueil de ce cher défunct ,
& qu'il ressentira long-temps la
perte que la Chine a fait d'un si
saint & si fervent Missionnaire.

Voilà, Monsieur, unè lettre bien différente de celles que vous aviez la consolation de recevoir, lorsqu'il vous rendoit compte chaque année des fruits que produisent icy vos libéralités. Je puis vous assurer qu'il ne s'en regardoit que comme l'œconome, mais œconome si scrupuleux, que des Voleurs luy ayant enlevé l'année passée quelques-unes de vos aumosnes, il me manda qu'il les avoit remplacées en vendant plusieurs choses qui estoient à son usage, afin que les Pauvres n'en souffrissent point, & que la perte retombast uniquement sur luy. Ce qu'il me laissa en partant d'icy des charités qu'il avoit receu de vous cette année, a déjà contribué depuis quelques mois à la conversion de vingt-cinq personnes.

Il est à croire qu'il en a converti un bien plus grand nombre dans les courses qu'il s'est vû obligé de faire.

Il semble qu'il eust un pressentiment de sa fin prochaine, car il y a quelque temps qu'il m'écrivit qu'en cas de mort il avoit permission du R. P. Supérieur de me laisser le petit fonds qu'il avoit amassé par vostre moyen, afin de l'employer en de bonnes œuvres.

Comme je suis convaincu, Monsieur, que dans le bien que vous faisiez à vostre cher frere, vous aviez encore plus en veü la gloire de Dieu & le salut des ames, que le plaisir de luy donner des marques de vostre affection, j'espère que sa mort n'arrestera pas l'effet de vos bontez pour cette Mission : je me donneray l'honneur de

vous écrire tous les ans comme luy, l'usage que nous aurons fait de ce que vous voudrez bien consacrer à la conversion des Chinois.

Permettez-moy de presenter mes respects à toute vostre sainte & illustre famille ; & s'il m'est permis de prendre encore icy la place de celuy que je pleure avec eux, j'ose leur recommander ce que je sçay qu'il leur recommandoit dans toutes ses lettres, en leur faisant le récit des conversions que Dieu opéroit par son moyen : il leur marquoit l'obligation où ils estoient de travailler eux-mesmes à leur propre salut & à leur sanctification. Permettez-moy de leur rappeler le souvenir de tout ce qu'il leur a écrit d'édifiant sur ce sujet : rien ne doit estre

Missionnaires de la C. de J. 321
plus efficace pour les engager
à la pratique de toutes les ver-
tus propres de leur estat. Tout
passe, Monsieur, & tout passe
sans retour. Heureux ceux qui
à l'exemple du Pere Brossia,
travaillent à amasser icy-bas
des thresors pour l'éternité.
Je suis avec un zele plein de
respect & de reconnoissance,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeissant
serviteur en N. S.

FRANÇOIS-XAVIER
D'ENTRECOLLES Missionnaire
de la Compagnie de JESUS.



LETTRE

DU

PERE DE CHAVAGNAC,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS à la Chine

*Au Pere Le Gobien de la
mesme Compagnie.*

A Foutcheou-fou le 10.
de Fevrier 1703.



MON REVEREND PERE,

P. C.

Ce fut le premier jour de
Mars de l'année dernière que

je partis de *Nantchang-fou*, pour me rendre auprès du Pere Foucquet dans cette Ville, d'où j'ay l'honneur de vous écrire. Il s'en faut bien que toute la Chine réponde à l'idée que je m'en estois formé d'abord. Je n'avois encore veu qu'une partie de la Province de Canton, quand je vous en fis une description si magnifique. A peine eus-je fait quatre journées de chemin dans les terres, que je ne vis plus que des montagnes escarpées, & d'affreux déserts remplis de Tigres & d'autres bestes féroces. Mais quoy-que cette partie de la Chine, soit fort différente de la pluspart des autres Provinces, on y trouve cependant quelques Villes assez belles, & un assez grand nombre de Villages.

De *Nanhiung* qui est la dernière Ville de la Province de Canton, nous nous rendîmes par terre à *Nangan*; c'est la première Ville de la Province de *Kiam-si*: elle est grande comme Orléans, fort belle, & fort peuplée. De *Nangan* à *Cantcheou-fou*, ce ne sont plus que des deserts. *Cantcheou* est une Ville grande comme Rouen; elle est fort marchande, & on y voit un grand nombre de Chrestiens.

De *Cantcheou* à *Nantchang* le Pais est charmant, très peuplé & très fertile. Une de nos barques pensa périr à une journée de cette Ville, dans un courant tres rapide qui a près de vingt lieuës de longueur: ce qui le rend encore plus dangereux, c'est qu'il faut passer au travers d'une infinité de

rochers qui font à fleur d'eau, mais aussi quand on l'a une fois passé, on se trouve dans une belle Riviere, six fois plus large que n'est la Seine vis-à-vis de Rouen, & si couverte de vaisseaux, qu'à quelque heure du jour que vous jettiez les yeux aux environs, vous comptez plus de cinquante bastimens de charge à la voile.

Ce grand nombre de vaisseaux ne doit point surprendre. Il est vray que les Chinois ne commercent guere hors de leur pais : mais en recompense le commerce, qu'ils font dans le sein mesme de l'Empire, est si grand, que celuy d'Europe ne mérite pas de luy estre comparé. L'Empire de la Chine a une très grande étenduë, les Provinces font comme autant de Royaumes ; l'une produit

du Ris, l'autre fournit des toiles, chacune a des marchandises qui luy sont propres & qu'on ne trouve point ailleurs : tout cela se transporte non par terre, mais par eau, à cause de la commodité des Rivieres qui sont en très grand nombre, & si belles, que l'Europe n'a rien qui en approche.

Ce qui me remplit de consolation, mon Reverend Pere, ce fut de voir, dans toutes les Villes qui se trouverent sur ma route, un grand nombre d'Eglises érigées au vray Dieu, & une Chrestienté très fervente. La Religion fait icy chaque jour de nouveaux progrès ; il semble mesme que le temps de la conversion de ce vaste Empire est enfin arrivé ; & pour peu que nous soyons aidez des Fideles d'Europe, qui ont du

zèle pour la propagation de la foy, tout est à esperer d'une Nation qui commence à gouter nos maximes saintes, & qui est touchée de tant d'exemples de vertu que donnent les nouveaux Fideles.

Pour moy je vous avoüe que je suis frappé de leur innocence & de leur ferveur. Plusieurs viennent tous les Dimanches de huit. à dix grandes lieuës pour assister aux saints Mysteres: ils s'assemblent en grand nombre tous les Vendredis dans l'Eglise, où ils récitent certaines prieres en l'honneur de la Passion de JESUS-CHRIST; & ils ne se retirent qu'après s'estre demandé pardon les uns aux autres du mauvais exemple qu'ils ont pû se donner: leurs austeritez & leurs pénitences seroient indiscrettes, si l'on n'a

voit soin d'en modérer les excés.

Nous avons icy un jeune enfant qui au milieu d'une famille Idolastre, ne manque jamais de faire tous les jours ses prieres devant son Crucifix, tandis que tous ses parens sont prosternés devant leurs Idoles. Sa mere & ses freres ont fait bien des efforts pour le pervertir ; mais sa constance a esté à l'épreuve de leurs menaces & de leurs mauvais traitemens : il leur a toujourns répondu avec une fermeté meslée de tant de douceur, qu'ils sont eux-mesmes sur le point d'embrasser le Christianisme.

Vous ne sçauriés croire toutes les industries que le zèle fait imaginer aux nouveaux Chrestiens pour la conversion des Infideles : j'en ay esté mille

fois surpris. Il n'y a pas longtemps qu'un pauvre homme, aveugle, & qui vit d'aumosnes, vint me prier de luy donner deux ou trois livres : je ne pouvois me figurer l'usage qu'il en vouloit faire ; c'estoit pour les donner à lire à douze Infideles qu'il avoit à demi instruits des Mysteres de nostre sainte Religion. J'ay vû des enfans venir nous demander comment il falloit répondre à certaines difficultez que leur faisoient leurs parens Idolastres, & il est souvent arrivé que le fils a converti sa mere, & tout le reste de sa famille.

Cependant on ne peut disconvenir que les Missionnaires, qui travaillent à la conversion de ces Peuples, n'y trouvent des obstacles bien difficiles à surmonter. Le mépris que les

Chinois ont pour toutes les autres Nations en est un des plus grands, mesme parmi le bas Peuple. Entestez de leur païs, de leurs mœurs, de leurs coutumes, & de leurs maximes, ils ne peuvent se persuader que ce qui n'est pas de la Chine mérite quelque attention. Quand nous leur avons montré l'extravagance de leur attachement aux Idoles ; quand nous leur avons fait avouer que la Religion Chrestienne n'a rien que de grand, de saint, de solide ; on diroit qu'ils sont prests de l'embrasser : mais il s'en faut bien. Ils nous répondent froidement : vostre Religion n'est point dans nos livres, c'est une Religion étrangere : y a-t-il quelque chose de bon hors de la Chine, & quelque chose de vray que nos Sçavans ayent ignoré ?

Souvent ils nous demandent s'il y a des Villes, des Villages, & des maisons en Europe. J'eus un jour le plaisir d'estre témoin de leur surprise & de leur embarras à la veuë d'une Mappe-monde. Neuf ou dix Lettres, qui m'avoient prié de la leur faire voir, y chercherent long-temps la Chine : enfin ils prirent pour leur país un des deux Hémisphères qui contient l'Europe, l'Affrique, & l'Asie : l'Amérique leur paroïsoit encore trop grande pour le reste de l'univers. Je les laisfay quelque temps dans l'erreur, jusqu'à ce qu'enfin un d'eux me demanda l'explication des lettres & des noms qui estoient sur la carte. Vous voyez l'Europe, luy dis-je, l'Affrique, & l'Asie ; dans l'Asie, voicy la Perse, les Indes,

la Tartarie. Où est donc la Chine ? s'écrierent-ils tous : c'est dans ce petit coin de terre, leur répondis-je, & en voicy les limites. Je ne sçaurois vous exprimer quel fut leur étonnement : ils se regardoient les uns les autres, & se disoient ces mots Chinois, *Ciao te Kin*, c'est-à-dire, elle est bien petite.

Quoy-qu'ils soient bien éloignez d'atteindre à la perfection où on a porté les arts & les sciences en Europe, on ne gagnera jamais sur eux de rien faire à la maniere Européane. L'autorité de l'Empereur a esté mesme nécessaire pour obliger les Architectes Chinois, à bastir sur un modèle Européan nostre Eglise qui est dans son Palais. Encore fallut-il qu'il nommast un Mandarin pour veiller à l'exécution de ses ordres.

Leurs Vaisseaux sont assez mal construits : ils admirent la bastisse des nostres ; mais quand on les exhorte à l'imiter , ils sont tout surpris qu'on leur en fasse mesme la proposition. C'est la construction de la Chine, nous répondent-ils. Mais elle ne vaut rien, leur dit-on. N'importe , dés-là que c'est celle de l'Empire , elle nous suffit, & ce seroit un crime d'y rien changer.

Pour ce qui est de la langue du País, je puis vous assurer qu'il n'y a que pour Dieu qu'on puisse se donner la peine de l'apprendre. Voicy cinq grands mois que j'employe huit heures par jour à décrire des Dictionnaires. Ce travail m'a mis en estat d'apprendre enfin à lire, & il y a quinze jours que j'ay icy un Lettré, avec qui je passe

334 *Lettres de quelques*
trois heures le matin , & trois
heures le soir à examiner des
caractères Chinois , & à les
épeler comme un enfant. L'al-
phabet de ce païs-cy a environ
quarante - cinq mille lettres :
je parle des lettres d'usage , car
on en compte en tout jusqu'à
soixante mille. Je ne laisse pas
d'en sçavoir assez pour pres-
cher , catéchiser , & confesser.

La conversion des Grands
& sur-tout des Mandarins est
encore plus difficile. Comme
ils vivent la plus part d'exac-
tions & d'injustices , & que
d'ailleurs il leur est permis d'a-
voir autant de femmes qu'ils
en peuvent nourrir ; ce sont
comme autant de chaînes qu'il
ne leur est pas aisé de rompre.
Un seul exemple vous en con-
vaincra.

Il y a environ quarante-cinq

Missionnaires de la C. de F. 335
ans qu'un Mandarin lia amitié
avec le Pere Adam Schaal Je-
suite Bavarois. Ce Missionnaire
avoit fait tous ses efforts pour
le convertir ; mais ce fut inu-
tilement. Enfin le Mandarin
estant sur le point d'aller en
Province où la Cour l'envoyoit,
le Pere luy donna quelques li-
vres de nostre sainte Religion ,
& il les reçut simplement par
honnesteté : car loin de les lire ,
il se livra plus que jamais aux
Bonzes * : il en logea quelques
uns chez luy , il se fit une Bi-
bliothèque de leurs livres , &
s'efforça par ces fortes de lec-
ture d'effacer entierement l'im-
pression que les discours du
Missionnaire avoient fait sur
son esprit ; il en vint à bout.
Mais quarante ans après estant
tombé malade , il se rappella

* Prestres des Idoles.

le souvenir de ce que le Pere Schaal luy avoit dit tant de fois : il se fit apporter les livres dont il luy avoit fait présent , il les lut , & touché de Dieu il demanda le Baptesme. Avant que de le recevoir , il voulut instruire luy-mesme toute sa famille : il commença par ses Concubines , à qui il apprit les Mysteres de nostre sainte Religion ; & en mesme temps il leur assigna à chacune une pension , afin qu'elles pussent vivre chrestienement le reste de leurs jours. Il instruisit ensuite tous ses enfans , & receut le saint Baptesme. J'ay eu la consolation , depuis que je suis icy , de voir baptiser les femmes & les enfans de deux de ses fils.

L'usure qui regne parmi les Chinois , est un autre obstacle

tre obstacle bien difficile à vaincre : lors qu'on leur dit qu'avant que de recevoir le Baptesme, ils doivent restituer des biens acquis par ces voyes illicites, & ainsi rüiner en un jour toute leur famille, vous m'avouerez qu'il faut un grand miracle de la grace pour les y déterminer. Aussi est-ce-là ce qui d'ordinaire les retient dans les ténébres de l'infidélité. J'en eus il y a peu de jours un exemple bien triste.

Un riche Marchand vint me voir & me demanda le Baptesme : je l'interrogeay sur le motif qui le portoit à se faire Chrestien. Ma femme, me dit-« il, fut baptisée l'année der-« niere, & depuis ce temps-là « elle a vécu très-saintement. « Peu de jours avant sa mort elle « me prit en particulier, & me «

» dit qu'à un tel jour & à une
» telle heure elle devoit mourir ;
» & que Dieu le luy avoit fait
» connoistre , afin de me donner
» par là une preuve de la vérité
» de sa Religion. Elle est morte
» en effet à l'heure , & de la ma-
» niere qu'elle me l'avoit prédit ;
» ainsi ne pouvant plus résister à
» la priere qu'elle m'a fait en
» mourant de me convertir , je
» viens vous trouver à ce dessein ,
» & vous demander le saint Bap-
tesme. De si belles dispositions
ne sembloient-elles pas m'assu-
rer que j'aurois le bonheur de
le baptiser dans peu de jours ?
mais ces bons sentimens s'éva-
noüirent bientôt : lors que dans
l'instruction je vins à toucher
l'article du bien d'autrui , &
que je luy fis voir la nécessité
indispensable de la restitution ,
il commença à chanceler , &

enfin il me déclara qu'il ne pouvoit s'y résoudre.

Les Chinois ne trouvent pas moins d'opposition au Christianisme dans la corruption & le dérèglement de leur cœur: pourvû que l'extérieur paroisse réglé, ils ne font nulle difficulté de s'abandonner en secret aux crimes les plus honteux. Il y a environ quinze jours qu'un Bonze vint me prier de l'instruire: il avoit, ce semble, la meilleure volonté du monde, & rien, disoit-il, ne devoit luy couster. Mais à-peine luy eus-je expliqué quelle est la pureté que Dieu demande d'un Chrestien: à-peine luy eus-je dit que sa loy est si sainte, qu'elle défend jusqu'à la moindre pensée & au moindre désir contraire à cette vertu: *si cela est*, me répondit-il, *il n'y faut plus penser.*

& là-dessus , tout convaincu qu'il estoit de la vérité de nostre sainte Religion , il abandonna le dessein de l'embrasser.

Voicy maintenant, mon Reverend Pere, quelques coustumes par rapport aux Dames de la Chine, qui semblent leur fermer aussi toutes les voyes de conversion. Elles ne sortent jamais de la maison, ni ne reçoivent aucune visite des hommes: c'est une maxime fondamentale dans tout l'Empire, qu'une femme ne doit jamais paroître en public, ni se mesler des affaires du dehors. Bien plus, pour les mettre dans la nécessité de mieux observer cette maxime, on a scû leur persuader, que la beauté consiste, non pas dans les traits du visage, mais dans la petiteesse des pieds : enforte que leur premier soin, est de

s'oster à elles-mesmes le pouvoir de marcher : un enfant d'un mois a le pied plus grand qu'une Dame de quarante ans.

De là il arrive que les Missionnaires ne peuvent instruire les Dames Chinoises ni par eux-mesmes, ni par leurs Catéchistes. Il faut qu'ils commencent par convertir le mari, afin que le mari luy-mesme instruisse sa femme, ou qu'il permette à quelque bonne Chrestienne de venir dans son appartement luy expliquer les Mysteres de la Religion.

D'ailleurs quoy-qu'elles soient converties; elles ne peuvent se trouver à l'Eglise avec les hommes. Tout ce qu'on a pû obtenir jusqu'icy, c'est de les assembler six ou sept fois l'année ou dans une Eglise particuliere, ou dans la maison de quelque

Chrestien , pour les y faire participer aux Sacremens. C'est dans ces assemblées qu'on confère le Baptesme à celles qui y sont disposées ; j'en baptiseray quinze dans peu de jours.

Ajoutez à cela que les Dames Chinoises ne parlent que le jargon de leur Province : ainsi elles ont bien de la peine à se faire entendre des Missionnaires , dont quelques-uns ne sçavent que la langue Mandarine. On tasche autant qu'on peut , de remédier à cet inconvenient. Je me souviens d'un expédient que trouva la femme d'un Mandarin peu de jours après mon arrivée dans cette Ville. Comme elle ne pouvoit estre entenduë du Missionnaire à qui elle vouloit se confesser , elle fit venir son Fils aîné , & elle luy découvrit ses péchez ,

afin qu'il en fist le détail au Confesseur & qu'il luy redist ensuite les avis & les instructions qu'elle en auroit receus. Trouveroit-on en Europe ces exemples de simplicité & de ferveur ?

Enfin la dépendance où ces Dames sont de leurs maris, fait qu'on ne peut gueres compter sur leur conversion, surtout si le mari est Idolâtre; en voicy un exemple bien triste. Une femme infidele qui avoit trouvé le secret de se faire instruire de nos saintes vérités, pria son mari, dans une grande maladie qu'elle eut, d'appeler un Missionnaire pour la baptiser. Le mari, qui l'aimoit tendrement, y consentit de peur de la chagriner, & dès le lendemain matin elle devoit recevoir la grace après laquel-

le elle soupiroit avec tant d'ardeur. Les Bonzes en furent avertis : ils vinrent aussi-tost trouver le mari ; ils luy firent de grands reproches sur la foiblesse qu'il avoit eu d'accorder son consentement , & ils luy dirent cent extravagances des Missionnaires.

Le lendemain comme le Missionnaire se dispoisoit à aller baptiser cette femme mourante , le mari luy envoya dire qu'il le remercioit de ses peines, & qu'il ne vouloit plus que sa femme fust baptisée. On n'omit rien pour l'engager à permettre ce qu'il avoit accordé d'abord , & des Chrestiens de ses amis allerent le voir exprés ; mais ils ne purent rien gagner :
» je connois vostre finesse , leur
» dit-il , & celle du Missionnaire :
» il vient avec son huile arracher

les yeux des malades, pour en faire des lunettes d'approche. Non il ne mettra point le pied dans ma maison, & je veux que ma femme soit enterrée avec ses deux yeux. Quelque chose qu'on fist, on ne put jamais le détromper, & sa femme mourut sans recevoir le Baptême.

Je ne puis finir cette Lettre, mon reverend Pere, sans vous rapporter un exemple de la foy de nos fervens Chrestiens: c'est par leur moyen que j'ay eu le bonheur d'administrer le saint Baptême à plusieurs Idolastres.

Dans l'absence du Pere Foucquet, qui estoit allé à *Nantchang-fou*, un Infidele vint me prier d'aller secourir une famille entiere, qui estoit cruellement tourmentée du Démon. Il m'avoüa qu'on avoit eu re-

346 *Lettres de quelques*
cours aux Bonzes ; & que du-
rant trois mois , ils avoient fait
plusieurs sacrifices ; que ces
moyens s'estant trouvé inu-
tiles , on s'estoit adressé au
Tchamtien-ssée Général des
Tao-ssée ; * qu'on avoit acheté
de luy pour vingt francs de
fauve-gardes contre le Démon,
dans lesquels il défendoit au
malin esprit de molester davan-
tage cette famille : qu'enfin on
avoit invoqué tous les Dieux
du Pais , & qu'on s'estoit dé-
voüé à toutes les Pagodes ;
mais qu'après tant de peines
& de dépenses , la famille se
trouvoit toujourns dans le mes-
me estat , & qu'il estoit bien
triste de voir sept personnes li-
vrées à des accès de fureur si
violens , que si l'on n'avoit pris
la précaution de les lier , ils se

* Espece de Bonze.

feroient déjà massacrés les uns les autres. Je jugeay par l'exposé que ce pauvre homme me fit avec beaucoup d'ingenuité, qu'en effet il pouvoit y avoir en tout cela de l'opération du malin Esprit. Je luy demanday d'abord quelle raison le portoit à avoir recours à l'Eglise : j'ay « appris, me répondit-il, que « vous adorez le Créateur & le « Maître absolu de toutes cho- « ses, & que le Démon n'a au- « cun pouvoir sur les Chrestiens : « c'est ce qui m'a déterminé à « vous prier de venir dans nostre « maison, & d'invoquer le nom « de vostre Dieu pour le soula- « gement de tant de personnes « qui souffrent. »

Je tafchay de le consoler par mes réponses ; mais pourtant je luy fis entendre qu'il n'y avoit rien à esperer du vray

Dieu, tandis qu'ils conserveroient dans leur maison les symboles de l'Idolatrie ; qu'il falloit se faire instruire de nos saints Mysteres & se disposer au Baptesme ; qu'alors je pourrois leur accorder ce qu'ils me demandoient ; qu'au reste cette maladie pouvoit estre purement naturelle, & qu'avant toutes choses je voulois examiner avec une sérieuse attention quel pouvoit estre ce mal. Je le mis ensuite entre les mains d'un Chrestien zélé, pour luy donner une idée générale des Mysteres de la Religion.

L'Infidele s'en retourna chez luy assés satisfait : dès le lendemain il revint à mon Eglise, & m'apporta un sac, dont il tira cinq Idoles ; un petit bâton long environ d'un pied, & épais d'un pouce en quarré, où es-

toient gravés quantité de caractères Chinois ; & un autre morceau de bois haut de cinq pouces, & large de deux, qui estoit semé par tout de caractères, excepté d'un costé où l'on voyoit la figure du Diable transpercé d'une épée, dont la pointe estoit piquée dans un cube de bois, qui estoit aussi tout couvert de caractères mystérieux. Il me donna ensuite un livre d'environ dix-huit feuillets, qui contenoit des ordres exprés du *Tcham-tien-ssée* par lesquels il estoit défendu au Démon sous de grosses peines, d'inquiéter davantage les personnes dont il s'agissoit. Ces Arrests estoient scellés du Sceau du *Tcham-tien-ssée*, signez de luy & de deux Bonzes. J'omets beaucoup d'autres minuties qui pourroient vous ennuyer.

Mais peut-estre ne ferez-vous pas fâché de sçavoir comment ces Idoles estoient faites. Elles estoient d'un bois doré & peint assés délicatement : il y avoit des figures d'hommes & de femmes; les hommes avoient la physionomie Chinoise, mais les femmes avoient les traits du visage Européan. Chaque Idole avoit sur le dos une espece d'ouverture fermée d'une petite planche. Je levay cette planche, & je trouvay que l'ouverture estoit assés étroite à l'entrée, mais qu'elle alloit en s'élargissant vers l'estomac. Il y avoit au dedans des entrailles de foye, & au bout un petit sac de la figure du foye de l'homme. Ce sac estoit rempli de Ris & de Thé, apparemment pour la subsistance de l'Idole. A la place du cœur, je trou-

vay un papier plié fort proprement ; je me le fis lire : c'estoit le catalogue des Personnes de la famille ; leur nom , leur surnom , le jour de leur naissance , tout y estoit marqué. On y li-soit aussi des devouemens & des prieres pleines d'impiété & de superstition. Les figures des femmes avoient outre cela dans le fond de cette petite chambre , un peloton de coton plus long que gros , lié proprement avec du fil ; & à-peu-prés de la figure d'un enfant emmailloté.

L'Infidèle qui me vit jeter au feu toutes ces Idoles , crût que je ne ferois plus de difficulté d'aller chés luy. Plusieurs Chrestiens qui se trouverent présens se joignirent à luy pour m'en prier. Mais Dieu qui vouloit que je dusse à leur foy le

352 *Lettres de quelques*
miracle qu'il avoit dessein d'opérer, permit que je persistasse à leur refuser ce qu'ils me demandoient, jusqu'à ce que je fusse mieux instruit de la nature du mal : je me contentay de leur envoyer quelques Chrestiens pour m'en faire le rapport.

Ils partirent pleins de foy, & porterent avec eux un Crucifix, de l'Eau-bénite, leurs Chappelets, & les autres marques de la Religion. Plusieurs Infidèles, un Bonze entre-autres, qui se trouva là, les suivirent par curiosité.

Dés qu'ils furent arrivez dans la maison, ils firent mettre toute la famille à genoux. Ensuite un d'eux prit le Crucifix en main, un autre prit l'Eau-bénite, un troisiéme commença à expliquer le Symbole des

Apostres. Après l'explication il demanda aux malades s'ils croyoient tous ces articles de la Foy des Chrestiens; s'ils espéroient en la toute-puissance de Dieu, & aux mérites de JESUS-CHRIST crucifié; s'ils estoient prests de renoncer à tout ce qui pouvoit déplaire au vray Dieu; s'ils vouloient observer les Commandemens, vivre & mourir dans la pratique de sa loy? quand ils eurent répondu qu'ils estoient dans ces sentimens, il leur fit faire à tous le signe de la Croix, il leur fit adorer le Crucifix, & commença les Prieres avec les autres Chrestiens. Tout le reste du jour ils n'eurent aucun ressentiment de leur mal.

Les Infideles qui estoient accourus en foule, furent extrêmement surpris de ce change-

ment : les uns l'attribuoient à la toute-puissance du Dieu des Chrestiens : les autres, & surtout le Bonze, disoient hautement que c'estoit un pur effet du hazard.

Dieu pour les détromper, permit que le lendemain les malades ressentissent de nouvelles attaques de leur mal ; le Bonze & ses Partisans en triomphèrent. Mais ils furent bien surpris de voir, qu'autant de fois qu'ils estoient saisis de ces transports violens de fureur, autant de fois un peu d'Eau-bénite qu'on leur jettoit, un Chappelet qu'on leur mettoit au col, un signe de Croix qu'on faisoit sur eux, le Nom de J E S U S qu'on leur faisoit prononcer, les calmoit sur l'heure, & les mettoit dans une situation tranquille : & cela non pas peu-à-

peu, mais dans l'instant ; non pas une seule fois, mais à dix ou douze reprises en un même jour.

Ce prodige ferma la bouche aux Bonzes & aux Infideles : presque tous convinrent que le Dieu des Chrestiens estoit le seul veritable Dieu : il y en eut mesme plus de trente qui dès-lors se convertirent. Le lendemain un de nos Chrestiens plaça une Croix fort propre dans le lieu le plus apparent de la maison ; il mit aussi de l'Eau-bénite dans toutes les chambres, & depuis ce temps-là toute cette famille n'a eu aucun ressentiment de son mal, & elle jouit d'une santé parfaite. Il y a trois mois que je suis continuellement occupé à instruire ceux que ce miracle a convertis.

Au reste pour éterniser la memoire d'une si insigne faveur, ils ont mis dans la salle destinée à recevoir les Estrangers une grande Image de Nostre-Seigneur, dont je leur ay fait present : au dessous ils ont gravé cette inscription en gros caracteres : *En telle année & tel mois cette famille fut affligée de tel mal : les Bonzes & les Dieux du País furent inutilement employez. Les Chrestiens vinrent tel jour, invoquerent le vray Dieu, & le mal cessa à l'instant. C'est pour reconnoistre ce bienfait que nous avons embrassé la sainte Loy; & malheur à celuy de nos Descendans, qui seroit assés ingrat pour adorer d'autre Dieu que le Dieu des Chrestiens. On y voit écrit ensuite le Symbole & les Commandemens de Dieu.*

Depuis ce temps-là j'ay toujours eu environ quarante Catechumènes à instruire : à mesure que j'en baptise quelques-uns , ils sont remplacez aussitost par un plus grand nombre.

Je ne sçay si vous aurez appris que deux Missionnaires de de nostre Compagnie , ont eu l'honneur de mourir dans la Cochinchine chargez de fers pour JESUS-CHRIST.

Le Pere le Royer me mande du Tonquin que luy & quatre autres Missionnaires de nostre Compagnie , ont eu aussi le bonheur de baptiser l'année derniere cinq mille cent soixante & six Infideles. Pour moy j'attends qu'on me donne une Mission fixe ; on m'en promet une au premier jour , & on me fait espérer qu'elle sera dure , pauvre , laborieuse , qu'il

358 *Lettres de quelques*
y aura beaucoup à souffrir, &
de grands fruits à recueillir :
priez le Seigneur que je corres-
ponde à toutes les graces que
je reçois de sa bonté, & dont
je me reconnois très indigne.
Je suis avec beaucoup de res-
pect,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant
serviteur en N. S.

DE CHAVAGNAC Missionnaire de
la Compagnie de JESUS.





LETTRE

DU

PERE DE BOURZES

Missionnaire de la Compagnie de JESUS aux Indes,

*Au Pere Estienne Souciet de
la mesme Compagnie.*



MON REVEREND PERE

P. C.

Lors que j'estois sur le point
de m'embarquer pour les In-

des, je receus une de vos Lettres, par laquelle vous me recommandiés de consacrer quelques momens à ce qui peut regarder les sciences, autant que me le permettroient les occupations attachées à l'employ de Missionnaire, & de vous communiquer en mesme temps les découvertes que j'aurois faites. Dans le voyage mesme, j'ay pensé à vous contenter. Mais je manquois d'instrumens, & vous sçavez qu'ils sont absolument nécessaires quand on veut faire quelque chose d'exact. C'est pourquoy je n'ay fait que de ces observations où les yeux seuls suffisent, sans qu'ils ayent besoin d'un secours étranger.

Je commenceray par une matiere de Physique qui aura quelque chose de nouveau pour
ceux

ceux qui n'ont jamais navigé,
& peut-estre mesme pour ceux
qui ayant navigé ne l'ont pas
observée avec beaucoup d'at-
tention.

Vous avés lû, mon Reverend
Pere, ce que disent les Philo-
sophes sur les étincelles qui pa-
roissent durant la nuit sur la
mer ; mais peut-estre aurez-
vous trouvé qu'ils passent fort
légerement sur ce phénomène ;
ou du moins qu'ils se sont plus
appliquez à en rendre raison
conformément à leurs princi-
pes, qu'à le bien exposer tel
qu'il est. Il me semble pourtant
qu'avant que de se mettre à
expliquer les merveilles de la
nature, il faudroit s'efforcer
d'en bien connoistre toutes les
particularitez. Voicy ce qui
m'a paru le plus digne d'estre re-
marqué sur la matiere présente.

I. X. Rec.

Q

I. Lors que le Vaisseau fait bonne route , on voit souvent une grande lumiere dans le sillage , je veux dire , dans les eaux qu'il a fenduës & comme brifées à son passage. Ceux qui n'y regardent pas de si près , attribuent souvent cette lumiere , ou à la Lune , ou aux Etoiles , ou au fanal de la poupe. C'est en effet ce qui me vint d'abord dans l'esprit , la premiere fois que j'apperçus cette grande lumiere. Mais comme j'avois une fenestre qui donnoit sur le sillage mesme , je me détrompay bientôt ; sur tout quand je vis que cette lumiere paroissoit bien davantage , lors que la Lune estoit sous l'horison , que les étoiles estoient couvertes de nuages , que le fanal estoit éteint ; enfin lors qu'aucune lumiere

Missionnaires de la C. de J. 363
étrangere ne pouvoit éclairer
la surface de la mer.

II. Cette lumière n'est pas
toujours égale : à certains jours
il y en a peu , ou point du tout,
quelquefois elle est plus vive ,
quelquefois plus languissante :
il y a des temps où elle est fort
étenduë , d'autres où elle l'est
moins.

III. Pour ce qui est de sa
vivacité, vous serez peut-estre
surpris quand je vous diray que
j'ay lu sans peine à la lueur de
ces sillons, quoy qu'élevé de
neuf ou dix pieds au dessus de la
surface de l'eau. J'ay remarqué
les jours par curiosité ; c'estoit
le 12. de Juin de l'année 1704.
& le dixième de Juillet de la
mesme année. Il faut pourtant
vous ajoûter que je ne pouvois
lire que le titre de mon livre
qui estoit en lettres majuscules.

Q ij

Cependant ce fait a paru incroyable à ceux à qui je l'ay raconté : mais vous pouvez m'en croire, & je vous assure qu'il est très certain.

IV. Pour ce qui regarde l'étenduë de cette lumiere, quelquefois tout le sillage paroist lumineux à trente ou quarante pieds au loin, mais la lumiere est bien plus foible à une plus grande distance.

V. Il y a des jours où l'on démesle aisément dans le sillage les parties lumineuses d'avec celles qui ne le sont pas : d'autrefois on ne peut faire cette distinction. Le sillage paroist alors comme un fleuve de lait qui fait plaisir à voir. C'est en cet estat qu'il me parut le 10. de Juillet 1704.

VI. Lors qu'on peut distinguer les parties brillantes d'a-

vec les autres , on remarque qu'elles n'ont pas toutes la mesme figure : les unes ne paroissent que comme des pointes de lumiere , les autres ont à peu-près la grandeur des étoiles telles qu'elles nous paroissent ; on en voit qui ont la figure de globules d'une ligne ou deux de diametre : d'autres sont cōme des globes de la grosseur de la teste. Souvent aussi ces Phosphores se forment en quarre de trois ou quatre pouces de long , sur un ou deux de large. Ces Phosphores de différente figure , se voyent quelquefois en mesme temps. Le 12. de Juin le sillage du vaisseau estoit plein de gros tourbillons de lumiere , & de ces quarrez oblongs dont j'ay parlé. Un autre jour que nostre vaisseau avançoit lentement , ces tour-

366 *Lettres de quelques*
billons paroïſſoient & diſpa-
roïſſoient tout-à-coup en for-
me d'éclairs.

VII. Ce n'eſt pas ſeulement le paſſage d'un vaiſſeau qui produit ces lumieres, les poiſſons laiſſent auſſi après eux un ſillage lumineux, qui éclaire aſſez pour pouvoir diſtinguer la grandeur du poiſſon, & connoiſtre de quelle eſpèce il eſt. J'ay veu quelquefois une grande quantité de ces poiſſons qui, en ſe joüant dans la mer, faiſoient un eſpece de feu d'artifice dans l'eau qui avoit ſon agrément. Souvent une corde miſe en travers ſuffit pour briſer l'eau, enſorte qu'elle devienne lumineuſe.

VIII. Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remuë avec la main dans les ténébres, on y verra une in-

Missionnaires de la C. de J. 367
finité de parties brillantes.

IX. Si l'on trempe un linge dans l'eau de la mer, on verra la mesme chose, quand on se met à le tordre dans un lieu obscur; & mesme quand il est à demi sec, il ne faut que le remuer pour en voir sortir quantité d'étincelles.

X. Lors qu'une de ces étincelles est une fois formée, elle se conserve long-temps: & si elle s'attache à quelque chose de solide, par exemple aux bords d'un vase, elle durera des heures entières.

XI. Ce n'est pas toujours lors que la mer est le plus agitée, qu'il y paroist le plus de ces phosphores; ni mesme lors que le vaisseau va plus viste. Ce n'est pas non plus le simple choc des vagues les unes contre les autres qui produit des

368 *Lettres de quelques*
étincelles, du moins je ne l'ay
pas remarqué. Mais j'ay obser-
vé que le choc des vagues
contre le rivage en produit
quelquefois en quantité. Au
Bresil le rivage me parut un
soir tout en feu, tant il y avoit
de ces lumieres.

XII. La production de ces
feux dépend beaucoup de la
qualité de l'eau ; & , si je ne
me trompe , généralement
parlant on peut avancer que le
reste estant égal, cette lumie-
re est plus grande , lors que
l'eau est plus grasse & plus ba-
veuse ; car en haute mer l'eau
n'est pas également pure par-
tout : quelquefois le linge qu'on
trempe dans la mer, revient
tout gluant. Or j'ay remarqué
plusieurs fois que quand le fil-
lage estoit plus brillant, l'eau
estoit plus visqueuse & plus

Missionnaires de la C. de J. 369
grasse, & qu'un linge mouillé
de cette eau rendoit plus de
lumiere lors qu'on le remuoit.

XIII. De plus on trouve
dans la mer certains endroits,
où surnagent je ne sçay quelles
ordures de différentes couleurs,
tantost rouges, tantost jaunes.
A les voir on croiroit que ce
sont des sciures de bois : nos
Marins disent que c'est le fray
ou la semence de Baleine : c'est
de quoy l'on n'est gueres cer-
tain ; lors qu'on tire de l'eau
de la mer en passant par ces en-
droits, elle se trouve fort vis-
queuse. Les mesmes Marins
disent qu'il y a beaucoup de
ces bancs de fray dans le Nord,
& que quelquefois pendant la
nuit ils paroissent tout lumi-
neux, sans qu'ils soient agitez
par le passage d'aucun vaisseau,
ni d'aucun poisson.

Q v

XIV. Mais pour confirmer davantage ce que j'avance, sçavoir, que plus l'eau est gluante, plus elle est disposée à estre lumineuse, j'ajouâteray une chose assez particuliere que j'ay veüe. On prit un jour dans nostre vaisseau un poisson que quelques-uns crurent estre une Bonite. Le dedans de la gueule du poisson paroissoit durant la nuit comme un charbon allumé, de sorte que sans autre lumiere je lus encore les memes caracteres que j'avois leu à la lueur du sillage. Cette gueule estoit pleine d'une humeur visqueuse, nous en frotâmes un morceau de bois qui devint aussitost tout lumineux: dès que l'humeur fut desséchée, la lumiere s'éteignit.

Voilà les principales observations que j'ay fait sur ce

phénomène : je vous laisse à examiner, si toutes ces particularitez peuvent s'expliquer dans le système de ceux, qui établissent pour principe de cette lumière, le mouvement de la matière subtile ou des globules, causé par la violente agitation des sels.

Il faut encore vous dire un mot des Iris de la mer. Je les ay remarqué après une grosse tempeste que nous essuyasmes au Cap de Bonne espérance. La mer estoit encore fort agitée, le vent emportoit le haut des vagues, & en formoit une espece de pluye où les rayons du Soleil venoient peindre les couleurs de l'Iris. Il est vray que l'Iris céleste a cet avantage sur l'Iris de la mer, que ses couleurs sont bien plus vives, plus distinctes, & en plus grande

quantité. Dans l'Iris de la mer on ne distingue gueres que deux sortes de couleurs : un jaune sombre du costé du Soleil, & un verd palle du costé opposé. Les autres couleurs ne font pas une assez vive sensation pour pouvoir les distinguer. En récompense les Iris de la mer font en bien plus grand nombre ; on en voit vingt & trente en mesme temps, on les voit en plein midi, & on les voit dans une situation opposée à l'Iris céleste ; c'est-à-dire, que leur courbure est comme tournée vers le fond de la mer. Qu'on dise après cela que dans ces voyages de long cours on ne voit que la mer & le Ciel : cela est vray, mais pourtant l'un & l'autre représentent tant de merveilles, qu'il y auroit de quoy

bien occuper ceux qui auroient assez d'intelligence pour les découvrir.

Enfin , pour finir toutes les observations que j'ay fait sur la lumiere , je n'en ajoûteray plus qu'une seule , c'est sur les exhalaisons qui s'enflamment pendant la nuit , & qui en s'enflammant forment dans l'air un trait de lumiere. Ces exhalaisons laissent aux Indes une trace bien plus étendueë qu'en Europe. Du moins j'en ay veu deux ou trois que j'aurois pris pour de véritables fusées : elles paroissoient fort proches de la terre , & jettoient une lumiere à-peu-prés semblable à celle dont la Lune brille les premiers jours de son croissant : leur chute estoit lente , & elles traçoient en tombant une ligne

courbe. Cela est certain au moins d'une de ces exhalaisons que je vis en haute mer, déjà bien éloigné de la coste de Malabar.

C'est tout ce que je puis vous écrire pour le présent. Je souhaite, Mon Reverend Pere, que ces petites observations vous fassent plaisir. Graces au Seigneur je n'attends que le moment où l'on m'avertisse d'entrer dans le Maduré : c'est la Mission qu'on me destine, & après laquelle vous sçavez que je soupire depuis tant d'années. J'espere que j'auray occasion d'y faire des observations beaucoup plus importantes sur la misericorde de Dieu à l'égard de ces Peuples, & auxquelles vous vous intéresserez vous-mesme davantage.

Missionnaires de la C. de J. 375
Aidez-moy du secours de vos
saints Sacrifices, dont vous sça-
vez que j'ay tant de besoin.
Je suis avec beaucoup de res-
pect,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obeissant
serviteur en N. S.

DE BOURZES, Missionnaire
de la Compagnie de JESUS.





LETTRE

DU

PERE JARTOUX
Missionnaire de la Compagnie
de JESUS à la Chine

*Au Pere de Fontaney de la
mesme Compagnie.*

A Pekin ce 20.
d'Aoust 1704.



MON REVEREND PERE,

P. C.

Je me souviens que, quand
vous partistes de la Chine,

vous me chargeastes de vous faire part tous les ans de nos croix & de nos consolations. Graces à Dieu, j'aurois bien de quoy vous satisfaire sur le premier point : mais il ne sied pas toujourns aux Disciples de J E S U S - C H R I S T, de faire eux-mesmes le détail de leurs peines : c'est bien assez pour eux que Dieu daigne leur en tenir compte. Agréez donc que je m'attache uniquement à ce qui peut vous faire plaisir & vous édifier.

Je commence par l'ouverture solemnelle de nostre Eglise, qui se fit enfin le 9. de Décembre de l'année 1703. Ce fut, comme vous sçavez, au mois de Janvier de l'année 1699. que l'Empereur accorda au Pere Gerbillon la permission de la bastir dans ce grand em-

placement qu'il nous avoit donné, & qui est renfermé dans l'enceinte mesme du Palais. Quelque tems après ce Prince fit demander à tous les Missionnaires de la Cour, s'ils ne vouloient pas contribuer à la construction de cet édifice, comme à une bonne œuvre à laquelle il vouloit aussi avoir part. Ensuite il fit distribuer à chacun cinquante écus d'or, donnant à entendre que cette somme devoit y estre employée. Il fournit encore une partie des matériaux, & nomma des Mandarins pour présider aux ouvrages. On n'avoit que deux mille huit cens livres quand on creusa les fondemens; on comptoit pour le reste sur les fonds de la Providence, & par sa bonté infinie elle ne nous a pas manqué.

Quatre années entières ont esté employées à bastir & à orner cette Eglise, une des plus belles & des plus régulières de tout l'Orient. Je ne prétens pas vous en faire icy une description exacte ; il me suffit de vous en donner une legere idée.

On entre d'abord dans une cour large de quarante pieds sur cinquante de long : elle est entre deux corps de logis bien proportionnez ; ce sont deux grandes Salles à la Chinoise : l'une sert aux Congrégations, & aux instructions des Catéchumènes ; l'autre sert à recevoir les Personnes qui nous rendent visite. On a exposé dans cette dernière les portraits du Roy, de Monseigneur, des Princes de France, du Roy d'Espagne regnant, du Roy d'Angleterre, & de plusieurs

autres Princes, avec des instrumens de Mathématique & de Musique. On y fait voir encore toutes ces belles gravûres recueillies dans ces grands livres, qu'on a mis au jour pour faire connoître à tout l'univers la magnificence de la Cour de France. Les Chinois considèrent tout cela avec une extrême curiosité.

C'est au bout de cette cour qu'est bastie l'Eglise. Elle a soixante & quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur, & trente de hauteur. L'intérieur de l'Eglise est composé de deux ordres d'architecture : chaque ordre a seize demi-colonnes couvertes d'un vernis verd : les pieds-d'estaux de l'ordre inférieur sont de marbre, ceux de l'ordre supérieur sont dorez, aussi bien que les

chapiteaux , les filets de la corniche , ceux de la frise , & de l'architrave. La frise paroît chargée d'ornemens qui ne sont que peints ; les autres membres de tout le couronnement sont vernis avec des teintes en dégradation selon leurs différentes faillies. L'ordre supérieur est percé de douze grandes fenestres en forme d'arc , six de chaque costé , qui éclairent parfaitement l'Eglise.

Le plat-fond est tout-à-fait peint : il est divisé en trois parties ; le milieu représente un dôme tout ouvert , d'une riche architecture : ce sont des colonnes de marbre , qui portent un rang d'arcades surmonté d'une belle balustrade. Les colonnes sont elle-mêmes encastrées dans une autre balustrade d'un beau dessein , avec des

382 *Lettres de quelques*
vases à fleurs fort bien placez.
On voit au-dessus le Pere éter-
nel assis dans les nuës sur un
groupe d'Ange, & tenant le
monde en sa main.

Nous avons beau dire aux
Chinois que tout cela est peint
sur un plan uni, ils ne peuvent
se persuader que ces colonnes
ne soient droites, comme elles
le paroissent : il est vray que
les jours y sont si bien ménagés
à travers les arcades & les ba-
lustres, qu'il est aisé de s'y
tromper. Cette pièce est de la
main de M. *Gherardini*. *

Aux deux costez du dôme
sont deux ovales dont les pein-
tures sont tres riantes. Le re-
table est peint de mesme que
le plat-fond. Les costez du re-
table sont une continuation de
l'architecture de l'Eglise en per-

* Peintre Italien.

spective. C'est un plaisir de voir les Chinois s'avancer pour visiter cette partie de l'Eglise, qu'ils disent estre derriere l'Autel. Quand ils y sont arrivez, ils s'arrestent, ils reculent un peu, ils reviennent sur leurs pas, ils y appliquent les mains pour découvrir si véritablement il n'y a ni élévations, ni enfoncemens.

L'Autel a une juste proportion : quand il est orné des riches présens de la libéralité du Roy que vous nous avez apporté d'Europe, & dont sa Majesté a bien voulu enrichir l'Eglise de Pekin, il paroist alors un Autel érigé par un grand Roy au seul maistre des Rois.

Quelques soins que nous nous foyons donnez, l'Eglise ne put s'ouvrir qu'au commencement

de Décembre de l'année dernière. On choisit un Dimanche pour la cérémonie. Le R. P. Grimaldi Visiteur de la Compagnie dans cette partie de l'Orient, accompagné de plusieurs autres Missionnaires de différentes Nations, vint bénir solennellement la nouvelle Eglise. Douze Catéchistes en Surplis portoient la Croix, les Chandeliers, l'Encensoir &c. Deux Prestres avec l'Etolle & le Surplis marchoiert à costé de l'Officiant : les autres Missionnaires suivoient deux à deux, & ensuite venoient en foule les Fideles que la dévotion avoit attiré.

La Bénédiction achevée tout le monde se prosterna devant l'Autel : les Peres rangez dans le Sanctuaire, & tous les Chrestiens dans la nef, frapperent plusieurs

plusieurs fois la terre du front. La Messe fut ensuite célébrée avec Diacre & Sous-diacre par le Pere Gerbillon, qu'on peut regarder comme le Fondateur de cette nouvelle Eglise. Un grand nombre de Fideles y communierent ; on pria pour le Roy très-chrestien nostre insigne bienfaicteur, & le Pere Grimaldi fit à la fin de la Messe un discours très touchant. Enfin la feste se termina par le Baptesme d'un grand nombre de Catéchumènes.

La Messe se célébra la nuit de Noël avec la mesme solemnité, & avec le mesme concours des Fideles. Si les instrumens Chinois, qui avoient je ne sçay quoy de champestre, ne m'eussent fait ressouvenir que j'estois dans une Mission étrangere, j'aurois cru me

trouver dans le cœur de la France, où la Religion jouit de toute sa liberté.

Vous ne sçauriez croire la multitude de personnes de distinction qui sont venu voir cet Edifice : tous s'y prosternent à plusieurs reprises devant l'Autel ; plusieurs mesme s'instruisent de nostre Religion, s'y affectionnent, & donnent lieu de croire qu'ils l'embrasseront dans la suite.

Quelle douleur pour nous, mon Reverend Pere, si nous avions le malheur de voir détruire un ouvrage qui fait triompher la Religion jusques dans le Palais d'un Prince infidele ! Nous en avons couru le risque deux mois après qu'il a esté achevé ; voici comment la chose se passa.

Le 12. de Février de cette

Missionnaires de la C. de F. 387
année 1704. Le Frere Brocard
qui travaille à des instrumens
de Mathématique chez le Prin-
ce héritier, avec toute l'amer-
tume de la Croix de J E S U S-
C H R I S T, reçut ordre de
donner la couleur bleuë à quel-
ques ouvrages d'acier. Le pre-
mier avoit la figure d'un an-
neau ; le second représentoit
une garde d'épée tout-à-fait
ronde : le troisième avoit la
forme d'un pommeau d'épée ;
& le quatrième estoit une poin-
te quadrangulaire fort émouf-
fée. Tout cela est nécessaire
pour ce que je dois dire.

Je me trouvay alors dans
l'appartement où travailloit le
Frere Brocard pour l'aider à
perfectionner quelques ouvra-
ges. Le Pere Bouvet qui nous
sert d'interprète y fut aussi ap-
pellé ; & après avoir observé

ces morceaux d'acier, il me dit qu'il craignoit fort que ce ne fussent les pièces d'un instrument Idolatrique. Je luy demanday plusieurs fois sur quoi il fondoit ce soupçon, mais il ne put me répondre autre chose, sinon qu'elles luy paroissent estre les pièces d'un sceptre d'Idole : je les examinay de mon costé avec attention, & je n'y pus rien appercevoir que quelques fleurs assez mal gravées.

Cependant le premier Eunuque du Prince héritier, vint nous ordonner de sa part de mettre au plustost cet acier en couleur. Nous le conjurasmes de vouloir bien représenter au Prince la peine où nous estions de ne pouvoir luy obéir, jusqu'à ce qu'on nous eust éclairci sur le doute que nous avions

Missionnaires de la C. de F. 389
touchant l'usage du *Pien*, qu'il nous avoit envoyé ; (c'est ainsi qu'on appelle cette espece de Sceptre,) que nous craignons que ce ne fust le *Pien* de *Fo*, ou de quelque'autre Idole ; & que dans ce doute, il ne nous estoit pas permis d'y travailler.

L'Eunuque protesta que le *Pien* estoit uniquement destiné à l'usage du Prince, & nullement à celuy des Idoles. Permettez-moy néanmoins de vous représenter, repliqua le Pere Bouvet, que ce *Pien* ressemble fort à cette espece d'arme qu'on donne à certains Génies superieurs aux autres, & à laquelle il me semble que le Peuple attribüe le pouvoir de défendre des malins esprits. Or selon les principes de nostre Religion, nous ne pourrions travailler à de pareils ou-

390 *Lettres de quelques*
vrages, sans nous rendre coupables devant Dieu d'un très-grand crime ; & le Prince est trop équitable pour l'exiger de nous.

L'Eunuque peu instruit des devoirs de nostre Religion ; & choqué de nostre résistance, au lieu de répondre au doute du P. Bouvet, nous traitta d'opiniâtres & d'ingrats, il s'efforça mesme de nous prouver avec chaleur, que quand il s'agiroit du *Pien* de *Fo*, nous n'en devions pas moins obéir au Prince ; qu'après les graces dont l'Empereur nous avoit comblez, & dans le temps qu'il venoit de nous permettre de bastir jusques dans l'enceinte de son Palais une Eglise au Dieu que nous adorions, il estoit indigne sur une fausse delicateffe de refuser au Prince

son fils une bagatelle. Ensuite ajoutant les menaces aux reproches, il nous exposa les suites fâcheuses que nostre désobéissance pourroit avoir.

Nous répondîmes que l'Empereur estoit le maistre de nos vies ; que nous estions pénétrez de reconnoissance pour tous ses bienfaits ; sur tout que nous luy estions infiniment obligez de la protection qu'il accordoit à nostre sainte loy ; qu'en toute autre occasion nous estions prests de luy obéir, comme nous avons fait jusqu'alors, quelque chose qu'il nous en dust couster ; que nous nous estimions mesme trop honorez qu'il voulust bien agréer nos services, mais que quand il faudroit encourir sa disgrâce, & nous exposer aux plus affreux chastimens, on ne nous enga-

geroit jamais à rien faire contre la pureté de nostre Religion.

Aprés une déclaration si nette, l'Eunuque s'efforça par toutes les voyes d'honnesteté de vaincre nostre résistance. Il dit au Pere Bouvet que nous pouvions nous fier à sa parole, & que le *Pien*, dont il s'agissoit, n'avoit aucun rapport, ni à *Fo*, ni aux autres Idoles. Un de ceux qui l'accompagnoient, m'assura la mesme chose en particulier, & me dit que l'Empereur luy-mesme en avoit un semblable.

Comme nous sçavons jusqu'où les Mandarins portent leur complaisance pour l'Empereur & pour le Prince, nous ne crûmes pas encore devoir nous en rapporter à leur témoignage. Je pris donc la parole, & je dis que puisque le *Pien* apparte-

noit au Prince, personne n'en devoit mieux sçavoir l'usage que luy; qu'il luy estoit aisé de lever le doute qui nous arrestoit; que s'il vouloit bien nous expliquer luy-mesme l'usage qu'il souhaittoit faire de cette arme, & nous assurer que ni luy, ni les Chinois n'y reconnoissent aucune vertu particuliere, sur le champ il seroit obéi. Nous estions en effet assez convaincus de la sincérité du Prince, pour ne devoir plus avoir lieu de douter, après le témoignage qu'il nous auroit rendu.

Vous estes bien téméraires, reprit l'Eunuque, de faire une pareille demande. En mesme temps il nous quitta pour aller faire son rapport au Prince. Tous ceux qui furent témoins de cet entretien, nous regar-

derent comme des gens perdus. Quelque temps après on vint nous avertir d'aller au Palais rendre raison de nostre conduite : les traitemens , que nous reçusmes sur la route de la plupart des Officiers , nous firent juger que nous n'en devions pas recevoir un trop favorable du Prince mesme. J'arrivay le premier ; dès que je fus en sa présence , je me prosternay selon la coustume. Il estoit au milieu de toute la Cour à l'entrée de son appartement : & me regardant d'un air plein d'indignation & de colére : Faut-il donc, me dit-il, que j'intime moy-mesme mes ordres pour estre obéï ? Sçavez-vous les chastimens que vostre défobéïssance mérite selon la rigueur des loix ? Ensuite adressant la parole au Pere

Bouvet qui me suivoit de près :
Connoissez-vous cette arme, ce
ajousta-t-il, c'est le *Pien* dont ce
je me sers, & qui est fait uni- ce
quement pour mon usage ; il ce
n'est ni pour *Fo*, ni pour aucun ce
Génie ; & personne n'attribuë ce
à ce *Pien* aucune vertu particu- ce
liere : en faut-il davantage ce
pour vous rassurer contre vos ce
craintes mal-fondées ? ce

Le Pere Bouvet crut pou-
voir, sans manquer au respect
dû au Prince, luy exposer les
raisons qu'il avoit eû de dou-
ter. Mais le Prince se persua-
dant qu'il faisoit encore diffi-
culté de se rendre à son témoi-
gnage, luy parla d'une manière
qui marquoit sa colere & son
indignation. Il l'envoya dans
la Salle de la Comédie pour y
voir des Sceptres pareils au sien
entre les mains des Comé-

diens qui estoient sur le point
» de jouïer. Qu'il voye, dit-il, si
» c'est là un instrument de Reli-
» gion puisque nous en faisons
» un instrument de Comédie.

Le Pere Bouvet estant de re-
tour, le Prince luy demanda
s'il estoit enfin détrompé. Le
Pere luy répondit qu'il voyoit
bien que ce *Pien* pouvoit ser-
vir à différens usages : mais que
comme il avoit lu dans quel-
que livre de l'histoire de la
Chine, qu'on avoit employé
de pareils instrumens à des cho-
ses que nostre Religion détes-
te, il avoit eu lieu de craindre
que celuy-cy ne fust de la mes-
me espèce, & que le Peuple
n'eust encore sur la vertu de ces
fortes d'armes des erreurs gros-
sieres.

Ces nouvelles instances du
Pere Bouvet irriterent extré-

mement le Prince. Il s'imagi-
na que le Missionnaire vouloit
opposer à son autorité, celle
de quelque Roman, ou des
Gens de la lie du Peuple. Vous
n'estes qu'un étranger, luy dit-
il d'un ton sévère, & vous pré-
tendez sçavoir mieux les sen-
timens & les coustumes de la
Chine que moy, & que tous
ceux qui n'ont point fait d'au-
tre étude dès leur enfance ? Or
je déclare que ni moy ni le
Peuple de la Chine, nous ne re-
connoissons aucune vertu par-
ticulière dans cette sorte de
Sceptre, & qu'il n'y en a au-
cun de semblable qui soit un
instrument d'Idole. Comme je
veux bien vous en assurer,
quelle fausse délicatesse peut
vous arrester, lors que je vous
ordonne d'y travailler ? Parce
que *Fo*, & les autres Idoles sont

» représentées avec des habits ,
» cela vous empesche-t-il d'en
» porter vous-mesmes ? Quoy-
» qu'ils ayent des Temples, n'en
» bastiffez-vous pas aussi à vostre
» Dieu ? on ne blasme pas vos-
» tre attachement à vostre Re-
» ligion, mais on blasme avec
» raison vostre entestement sur
» des choses que vous ne sçavez
» pas.

Après ces paroles le Prince se retira pour aller instruire l'Empereur de tout ce qui s'estoit passé. En mesme temps il donna ordre qu'on fist venir incessamment tous les Missionnaires des trois Eglises de Pe-kin. J'ay admiré, & je ne cesseray d'admirer toute ma vie, que la colere de ce Prince Idolastre ne luy fit jamais dire une seule parole contre la loy Chrestienne, quoy-que nous

n'eussions point d'autre raison à apporter que la crainte de la violer : preuve évidente de l'estime qu'il fait de nostre sainte Religion.

Comme il estoit fort tard, on nous renvoya dans nostre logis ; le seul Pere Bouvet eut ordre de rester. Il demeura donc comme prisonnier, & passa toute la nuit, qui fut extrêmement froide sous une cabane de nates, où on luy permit de se retirer.

Le lendemain matin quelques Personnes me vinrent trouver, pour me dire que le Pere Bouvet estoit condamné au chastiment des Esclaves. Je leur répondis que ce Pere seroit heureux de mourir pour n'avoir pas voulu trahir sa conscience ; mais que si on le punissoit, la faute estant commu-

400 *Lettres de quelques*
ne à trois, il estoit de la justice
que trois fussent punis.

J'apperçus en mesme temps
l'Eunuque du Prince, qui ve-
noit nous demander de sa part,
si le Sceptre de Salomon gravé
sur la boëte de sa montre, n'es-
toit pas la mesme chose que le
» sien ? Vos Rois ont un *Pien*,
» nous dit-il, vous n'en estes pas
» scandalisez, & celuy du Prince
» vous fait peur ? d'où vient cette
» différence ? Je luy appris ce
que c'estoit que le Sceptre de
nos Rois, & je luy expliquay
l'histoire du Jugement de Sa-
lomon qui estoit gravé sur cet-
te boëte. Enfin les Missionnai-
res des trois Eglises arriverent
sur les huit heures déjà instruits
de toute cette affaire par le
Pere Gerbillon.

Le Mandarin nommé *Tchao*,
qui a tant contribué à l'Edit qui

permet l'Exercice de la Religion Chrestienne dans tout l'Empire, nous assembla tous dans un lieu éloigné des appartemens du Prince. Là en présence du premier Eunuque, & de plusieurs autres personnes, il nous parla à-peu-près en ces termes : Vous avez irrité contre vous le meilleur de tous les Princes : il m'ordonne de poursuivre vivement la faute du Pere Bouvet comme un crime de leze-majesté. Si vous ne luy faites satisfaction, j'iray moy-mesme accuser le coupable à la Cour des crimes, pour y estre jugé & puni selon la sévérité des loix. Vous estes des étrangers, vous n'avez d'appui que la bonté de l'Empereur qui vous protège, qui permet vostre Religion parce qu'elle est bonne, & qu'elle n'ordonne

» rien que de raisonnable. De
» quels biens, & de quels hon-
» neurs ne vous a-t-il pas com-
» blez à la Cour & dans les Pro-
» vinces? Cependant le P. Bouvet
» a eu l'insolence de contredire
» le Prince heritier, & malgré
» les assurances & les éclaircis-
» semens qu'il a eu la bonté de
» luy donner, il a voulu soutenir
» son propre sentiment contre
» celui du Prince, comme s'il se
» fust défié de sa droiture & de
» sa bonne foy. Je vous fais les
» Juges de son crime, & de la
» peine qu'il mérite. Qu'en pen-
» sez-vous? Répondez, Pere
» Grimaldi, vous qui estes le
» Supérieur de tous.

Le Pere qui s'estoit attendu
à tous ces reproches, & qui
après avoir tout examiné, avoit
désapprouvé la résistance opi-
niastre du Pere Bouvet, répon-

dit que ce Pere avoit eu grand tort de ne pas déférer au témoignage & à l'autorité du Prince ; & que par là il s'estoit rendu indigne de paroître jamais devant sa Majesté & devant son Altesse.

Le Mandarin , sans répondre au Pere Grimaldi , s'adressa au Pere Bouvet , & luy dit que le Prince héritier juroit foy de Prince que l'instrument dont il s'agissoit , n'estoit point le Sceptre de *Fo* , ni des Génies ; que s'il sçavoit le contraire , il fist une croix sur la terre , & qu'il jurast sur cette croix. Le Pere Bouvet répondit qu'il soumettoit son jugement à celui du Prince. Si vous reconnoissez vostre faute , reprit le Mandarin , frappez donc la terre du front comme coupable. Le Pere obéit

404 *Lettres de quelques*
sur le champ , & le Manda-
rin alla faire son rapport à
l'Empereur.

Nous louïasmes Dieu du té-
moignage public que ce Man-
darin venoit de donner à nos-
tre sainte Religion au nom de
l'Empereur & du Prince son
fils : (car nous sçavions bien
qu'il ne disoit pas un mot de
luy-mesme ,) témoignage que
nous aurions acheté au prix de
tout nostre sang. Ce Courtisan
que le seul respect humain re-
tient dans l'infidélité, fit bien-
valoir ce témoignage, auquel
il sçavoit que nous estions infi-
niment sensibles : il ne se con-
tenta pas de le dire une fois, il
le répéta bien haut, & le pro-
nonça d'un ton & d'un air à
luy donner toute l'autorité
que nous désirions.

Quelque temps après , ce

témoignage du Prince si avantageux à la Religion nous fut encore confirmé par un autre Officier, qui vint nous dire de sa part ces paroles bien consolantes pour nous : Est-il possible qu'on m'ait soupçonné d'avoir voulu vous tromper en vous faisant violer vostre loy que je juge bonne ? Sçachez qu'un tel dessein est indigne d'un Prince comme moy, & que dans tout l'Empire vous trouveriez peu de personnes capables de ce procédé, qui ne peut convenir qu'à un mal-honneste homme. Si je suis si fort irrité, ce n'est pas pour le Sceptre dont il s'agit, car je m'en mets fort peu en peine ; c'est à cause de l'outrage qu'on me fait, & auquel je suis d'autant plus sensible, qu'il me vient par des personnes, que

13 j'avois honoré de mon estime.

Malgré tant de déclarations du Prince , qui estoient suffisantes pour lever entièrement nostre doute , nous examinâmes encore , & nous fîmes examiner attentivement tous les différens rapports que pouvoit avoir ce Sceptre , mais nous n'y trouvâmes pas l'ombre de superstition : c'est un instrument dont le Prince & l'Empereur luy-mesme se servent , pour se dénoüer les bras à la façon des Tartares.

Cependant le bruit se répandoit que le Pere Bouvet auroit le cou coupé. Les Peres Grimaldi , Thomas , Gerbillon , & Pereyra , après avoir conféré ensemble , & avec quelques Mandarins de leurs amis , allerent trouver l'Empereur pour luy témoigner leur chagrin sur

Missionnaires de la C. de J. 407
le peu de déférence que le
Pere Bouvet avoit eu pour le
Prince.

Sa Majesté leur répondit,
qu'elle estoit bien-aïse qu'ils re-
connussent leur faute ; que de-
puis quarante ans qu'il se ser-
voit des Missionnaires, il n'a-
voit jamais eu la pensée de leur
rien ordonner qui fust contrai-
re à leur loy qu'il jugeoit bon-
ne ; que quand il avoit exigé
d'eux quelque service, il s'es-
toit informé auparavant s'ils
n'auroient pas de peine à faire
ce qu'il souhaittoit ; qu'il avoit
mesme porté les choses jusqu'au
scrupule : J'ay dans mon Palais, ^{ce}
dit sa Majesté, une femme qui ^{ce}
jouë excellemment bien de la ^{ce}
Harpe ; je voulus faire juge ^{ce}
de son habileté le Pere Perey-
ra qui touche bien les instru-
mens ; mais faisant attention à ^{ce}

„ la délicatesse des Missionnaires,
„ je craignis que le Pere ne fust
„ tenté de me refuser. Il me vint
„ en pensée, qu'en tirant un ri-
„ deau entre les deux, le Pere
„ n'auroit peut-estre plus la mes-
„ me difficulté : cependant je
„ craignis encore que cet expé-
„ dient ne luy déplust. Alors
„ quelques Courtisans me pro-
„ poserent de faire habiller cette
„ femme en homme, & me pro-
„ mirent sur cela un secret invio-
„ lable. J'estois fort porté à le
„ faire, afin de contenter ma cu-
„ riosité. Mais après quelques ré-
„ flexions, je jugeay qu'il estoit
„ indigne de tromper un homme
„ qui se fioit en moy : ainsi je
„ me privay du plaisir que je m'es-
„ tois proposé, pour ne point
„ faire de peine au Missionnaire
„ sur les devoirs de sa Profession.

Sa Majesté ajoûta que le
grand

Missionnaires de la C. de F. 409
grand *Lama*, qu'il considéroit
si fort, l'ayant prié de faire ti-
rer son portrait par M. Ghè-
rardini, il l'avoit refusé dans
la crainte qu'il avoit, que ce
Peintre estant Chrestien, n'eust
de la répugnance à faire le por-
trait d'un Prestre des Idoles.
Il dit ensuite qu'il y avoit par-
mi nous des gens défiants &
suspçonneux, qui craignent
tout, parce qu'ils ne connois-
sent pas assez la Chine, & qui
apperçoivent de la Religion,
où il n'y en a pas mesme l'ap-
parence. Enfin il conclut que,
puisque le Pere Bouvet recon-
noissoit sa faute, il suffisoit,
pour le punir, qu'il ne servist
plus d'interprète chez le Prin-
ce son fils; que du reste il pou-
voit demeurer tranquille dans
nostre maison.

Les Peres fléchirent les ge-

IX. Rec.

S

noux, & se courberent neuf fois jusqu'à terre selon la coustume en action de graces. Ils firent ensuite la mesme cérémonie devant la porte du Prince heritier. Ainsi se termina cette affaire, après nous avoir donné durant cinq jours de cruelles inquiétudes.

Malgré cette aillarme passagere, nostre Mission est, graces à Dieu, dans un estat à nous faire espérer dans la suite de grands progresz pour la conversion des Chinois, si l'œuvre de Dieu n'est point traversée. Des trente Jésuites que vous y avez laissez, il y en a déjà douze qui n'ont plus besoin de maîtres dans les caracteres, & qui lisent le Chinois avec une facilité surprenante. Monseigneur l'Evesque d'Ascalon Vicaire Apostolique du *Kiamsy* est si

étonné du progrès que font dans les lettres les Peres de sa Province, qu'il en a écrit à plusieurs personnes avec éloge.

Ce Prélat a prié le Pere Supérieur général de luy accorder un des plus anciens pour son Provicairé, afin de se décharger sur luy d'une partie du soin de cette Province, une des plus belles de la Chine. Comme ce n'est pas une dignité, mais une charge, on a ordonné aux Jésuites François qui sont dans le *Kiamsy*, de ne point rejeter le fardeau qu'un Evêque, qui a vieilli dans les travaux de l'Apostolat, jugera selon Dieu devoir luy imposer pour son soulagement. Le R. P. Poufaterie Vicaire Apostolique du *Chamsy* en a demandé aussi un pour son Compagnon. Le R. P. Turcotti élu

Evesque d'Andreville & Vicai-
re Apostolique en a encore pris
un depuis peu.

L'Empereur nous a fait cet-
te année une faveur qui a beau-
coup honoré la Religion. Une
inondation ayant produit une
famine universelle dans la Pro-
vince de *Chamtoung*, sa Majes-
té a taxé ses Courtisans, & y
a envoyé de grands secours qui
devoient estre administrez par
de riches Mandarins députez
exprés pour cette bonne œu-
vre. Cela n'a pas empesché
qu'une grande partie de ces
malheureux, ne soient venus à
la Capitale de l'Empire pour
y chercher dequoy vivre.

Sa Majesté ayant conçu de
la défiance des Mandarins, fit
appeller quatre de nos Peres:
il leur dit qu'estant venus à la
Chine par un motif de charité,

nous devions plus particulièrement travailler à secourir les Pauvres selon l'esprit de nostre Religion qui s'en fait un point capital ; qu'il nous remettoit deux mille Taëls pour en acheter du Ris , & le distribuer dans le grand espace de nostre sépulture ; & qu'il esperoit que nous contribuërions aussi selon nos forces au soulagement de tant de malheureux. Cet ordre fut reçu avec reconnoissance de la part des Missionnaires ; & ils jugerent qu'il falloit s'incommoder , afin de trouver cinq cens Taëls pour les employer en aumosnes.

Les Peres Suarez & Parrenin chargez de la distribution des aumosnes , firent préparer des fourneaux & de grandes chau-dières : ils firent ensuite provision de Ris , de grands vases

de porcelaine bien propres, de racines & d'herbes fallées du País, pour corriger ce que le Ris a de fade & d'insipide.

A la veuë d'un signal qu'on élevoit, les Pauvres entroient fans confusion, & se rassembloient tous dans un quartier, les hommes d'un costé, & les femmes de l'autre. Ensuite on les faisoit revenir par un passage étroit, & là on donnoit à chacun sa portion de Ris & d'herbages, qu'il emportoit dans un lieu marqué, où ils alloient tous se ranger, jusqu'à ce que les porcelaines fussent vuides. On les ramassoit ensuite, on les lavoit, & on distribuoit aux autres Pauvres leur aumosne dans le mesme ordre qu'aux premiers.

Les Chrestiens les plus considérables de la Ville venoient

tour-à-tour servir les Pauvres avec beaucoup d'édification : ils recueilloient les porcelaines, ils maintenoient le bon ordre, ils disoient à tous quelques mots de consolation. Les Mandarins & les Eunuques de la Cour, que la curiosité attiroit à ce spectacle, estoient charmez de ce bon ordre maintenu sans le secours d'aucuns Gardes, de cette abondance, & surtout de cette propreté dont les Chinois font si jaloux. Ils admiroient que des Personnes remarquables par leur naissance & par leurs richesses se meslassent ainsi parmi les Pauvres, jusqu'à leur fournir les batonnets pour manger, & les conduire ensuite comme des hostes à qui on veut faire honneur. O s'écrioient-ils, que cette Religion est excellente,

qui inspire tant de charité jointe à tant de modestie ! Il n'y avoit pas jusqu'aux Bonzes qui devenoient nos panégyristes , car il y en avoit tous les jours prés de cent à qui on faisoit l'aumosne avec les autres Pauvres. C'est ainsi que durant quatre mois , nous avons nourri plus de mille personnes par jour.

Dussions-nous estre longtemps incommodez de cette dépense , comme en effet nous le serons , nous ne la regretterons point : au contraire nous bénirons Dieu sans cesse , & nous le conjurerons de nous fournir souvent de semblables occasions de faire louer le nom du Seigneur par les Chrestiens & par les Infidèles. Ne craignez pas que le nombre de nos Catéchistes en diminuë :

nous nous priverons plustost des choses les plus nécessaires, que de retrancher un moyen si utile à la conversion des Chinois. Vous sçavez, mon Révérend Père, que c'est là uniquement ce qui nous touche, & ce qui nous rend si sensibles au zele des personnes, qui par les aumosnes qu'elles font à cette Eglise naissante, contribuent avec tant d'avantage pour leurs propres ames, au salut d'un infinité d'autres. Je suis avec beaucoup de respect dans l'union de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obeissant
serviteur en N. S.

J A R T O U X Missionnaire de
la Compagnie de J E S U S.

S v



LETTRE

DU

PERE PAPIN, Missionnaire de la Compagnie de JESUS,

*Au Pere le Gobien de
la mesme Compagnie.*

A Bengale le 18.
Decembre 1709.



MON REVEREND PERE.

P. C.

J'ay compris par la derniere
Lettre que j'ay receu de V. R.

que je luy ferois plaisir de luy communiquer les remarques que j'ay fait sur les diverses choses qui m'ont frappé dans ce País : je voudrois que mes occupations m'eussent permis de vous satisfaire au point que vous le désirez. Ce que je vous en écris aujourd'huy, n'est qu'un petit essay de ce que je pourray vous envoyer dans la suite, si vous me témoignez que vous en soyez content.

Au reste ce País-cy est de tous ceux que je connoisse, celui qui fournit plus de matière à écrire sur les Arts mécaniques & sur la Médecine. Les Ouvriers y ont une adresse & une habileté qui surprend. Ils excellent surtout à faire de la toile : elle est d'une si grande finesse, que des pièces fort longues & fort larges pour-

420 *Lettres de quelques*
roient passer sans peine au tra-
vers d'une bague.

Si vous déchiriez en deux
une pièce de Mouffeline , &
que vous la donnassiez à rac-
commoder à nos Rentraveurs ,
il vous seroit impossible de dé-
couvrir l'endroit où elle auroit
esté rejointe , quand mesme
vous y auriez fait quelque mar-
que pour le reconnoistre. Ils
rasssemblent si adroitement les
morceaux d'un vase de verre
ou de porcelaine , qu'on ne
peut s'appercevoir qu'il ait esté
brisé.

Les Orfévres y travaillent
en filigrane avec beaucoup de
délicatesse : ils imitent parfai-
tement les ouvrages d'Europe ,
sans que la forge dont ils se
servent , ni leurs autres outils
leur reviennent à plus d'un écu.

Le métier dont se servent

les Tisserands ne couste pas davantage ; & avec ce métier on les voit accroupis au milieu de leur cour, ou sur le bord du chemin, travailler à ces belles toiles qui sont recherchées dans tout le monde.

On n'a pas besoin icy de vin pour faire de l'eau-de-vie : on en fait avec du sirop, du sucre, quelques écorces & quelques racines ; & cette eau-de-vie brusle mieux, & est aussi forte que celle d'Europe.

On peint des fleurs, & on dore fort bien sur le verre. Je vous avouë que j'ay esté surpris en voyant certains vases de leur façon propres à rafraichir l'eau, qui n'ont pas plus d'épaisseur que deux feuilles de papier collées ensemble.

Nos Bateliers rament d'une manière bien différente

des vostres : c'est avec le pied qu'ils font jouër l'aviron & leurs mains leur servent d'*Hypomochlion*.

La liqueur que les Teinturiers employent ne perd rien de sa couleur à la lessive.

Les Laboureurs en Europe piquent leurs Bœufs avec un aiguillon pour les faire avancer : les nostres ne font simplement que leur tordre la queue. Ces animaux sont très dociles : ils sont instruits à se coucher & à se relever, pour prendre & pour déposer leur charge.

On se sert icy d'une espece de moulin à bras pour rompre les cannes de sucre, qui ne revient pas à dix sols.

Un Emouleur fabrique luy-mesme sa pierre avec de la lacque & de l'émeril.

Un Maçon carrelera la plus

grande Salle d'une espèce de ciment qu'il fait avec de la brique pillée & de la chaux, sans qu'il paroisse autre chose qu'une seule pierre beaucoup plus dure que le tuf.

J'ay vû faire une espèce d'auvent long de quarante pieds, large de huit, & épais de quatre à cinq pouces, qu'on éleva en ma présence, & qu'on attacha à la muraille par un seul costé, sans y mettre aucun autre appui.

C'est avec une corde à plusieurs nœuds que les Pilotes prennent hauteur : ils en mettent un bout entre les dents, & par le moyen d'un bois qui est enfilé dans la corde, ils observent facilement la queue de la petite Ourse, qui s'appelle communément l'Etoile du Nord, ou l'Etoile polaire.

La chaux se fait d'ordinaire avec des coquillages de mer. Celle qui se fait de coquilles de limaçon sert à blanchir les maisons, & celle de pierre à mascher avec des feuilles de Bétel. On en voit qui en prennent par jour gros comme un œuf.

Le beurre se fait dans le premier pot qui tombe sous la main : on fend un baston en quatre, & on l'étend à proportion du pot où est le lait : ensuite on tourne en divers sens ce baton par le moyen d'une corde qui y est attachée, & au bout de quelque temps le beurre se trouve fait.

Ceux qui vendent le beurre, ont le secret de le faire passer pour frais, quand il est vieux, & qu'il sent le rance. Pour cela on le fait fondre, on y jette

ensuite du lait aigre & caillé, & huit heures après on le retire en grumeaux en le passant par un linge.

Les Chymistes employent le le premier pot qu'ils trouvent pour révivifier le cynabre & les autres préparations du mercure; ce qu'ils font d'une manière fort simple. Ils n'ont point de peine à réduire en poudre tous les métaux : j'en ay esté témoin moy-mesme. Ils font grand cas du talc & du cuivre jaune, qui consume, à ce qu'ils disent, les humeurs les plus visqueuses, & qui lève les obstructions les plus opiniastres.

Les Médecins sont plus réservés que ceux d'Europe à se servir du souffre : ils le corrigent avec le beurre ; ils font aussi jetter un bouillon au poi-

vre long, & font cuire le pignon d'Inde dans le lait. Ils employent avec succez contre les fièvres l'aconit corrigé dans l'urine de Vache, & l'orpiment corrigé dans le suc de limon.

Un Medecin n'est point admis à traiter un malade, s'il ne devine son mal, & quelle est l'humeur qui prédomine en luy : c'est ce qu'ils connoissent aisément en tastant le poulx du malade. Et il ne faut pas dire qu'il est facile de s'y tromper, car c'est une science dont j'ay moy-mesme quelque expérience.

Les maladies principales qui regnent dans ce País-cy, sont 1^o. le *Mordechin*, ou le *Coléramorbus*. Le remede qu'on employe pour guerir ce mal, est d'empescher de boire celuy qui en est attaqué, & de luy brus-

ler la plante des pieds. 2°. Le *Sonipat*, ou la Léthargie, qui se guérit en mettant dans les yeux du Piment broyé avec du vinaigre. 3°. Le *Pilhai*, ou l'obstruction de la rate, qui n'a point de remède spécifique, si ce n'est celuy des *Foghis*. * Ils font une petite incision sur la rate, ensuite ils inserent une longue aiguille entre la chair & la peau : c'est par cette incision, qu'en succant avec un bout de corne, ils tirent une certaine graisse qui ressemble à du pus.

La pluspart des Médecins ont coustume de jeter une goutte d'huile dans l'urine du malade : si elle se répand, c'est, disent-ils, une marque qu'il est fort échauffé au dedans ; si au contraire elle demeure en son entier, c'est signe qu'il manque de chaleur.

* Penitens Indiens.

Le commun du Peuple a des remedes fort simples. Pour la migraine, ils prennent en forme de tabac, la poudre de l'écorce sèche d'une grenade broyée avec quatre grains de poivre. Pour le mal de teste ordinaire, ils font sentir dans un noüet * un mélange de sel armoniac, de chaux, & d'eau. Les vertiges qui viennent d'un sang froid & grossier se guérissent en beuvant du vin, où on a laissé tremper quelques grains d'encens. Pour la surdité qui vient d'une abondance d'humours froides, ils font instiller une goutte de jus de limon dans l'oreille. Quand on a le cerveau engagé & chargé de pituite, on sent dans un noüet le cumin noir pilé. Pour le

* On appelle ainsi un paquet de quelque drogue enfermée dans un nœud de linge.

mal de dents, une paste faite avec de la mie de pain, & de la graine de stramonia mise sur la dent malade, en étourdit la douleur. On fait sentir la Matricaire, ou l'Absynthe broyée à celui qui a une hémorragie. Pour la chaleur de poitrine & le crachement de sang, ils enduisent un Giraumont * de paste qu'ils font cuire au four, & boivent l'eau qui en sort. Pour la colique venteuse & pituiteuse, ils donnent à boire quatre cuillerées d'eau, où on a fait bouillir de l'anis, & un peu de gingembre à diminution de moitié. Ils pillent aussi l'oignon cru avec du gingembre pour l'appliquer froid sur la partie du ventre où ils sentent de la douleur. Pour la liente-

* Fruit des Indes qui a la forme d'une Calbasse, & qui a le goût de citrouille,

rie, ils font cuire une teste d'ail sous la cendre, qu'ils prennent en se couchant, & qu'ils gardent dans la bouche pour en sucçer le jus. La feüille de concombres broyée les purge & les fait vomir s'ils en boivent le jus. La difficulté d'urine se guérit icy en beuvant une cuillerée d'huile d'olive bien meslée avec une pareille quantité d'eau. Pour le cours de ventre, ils font torréfier une cuillerée de cumin blanc, & un peu de gingembre concassé qu'on avale avec du sucre. j'en ay vu guérir les fièvres qui commencent par le frisson en faisant prendre au malade avant l'accez trois bonnes pilulles faites de gingembre, de cumin noir, & de poivre long. Pour les fièvres tierces, ils font prendre pendant trois jours trois cuillerées

Missionnaires de la C. de J. 431
de jus de Teucrium, ou de grosse
germandrée, avec un peu
de sel & de gingembre.

Ce n'est-là, mon Reverend
Pere, qu'une ébauche des ob-
servations que j'ay fait sur les
Arts & la Medecine de ce
Pais. Si vous en souhaitez de
nouvelles, ou si vous voulez un
plus grand éclaircissement sur
celles que je vous envoie, vous
n'aurez qu'à me l'écrire. Je me
feray un plaisir de vous satis-
faire, & de vous témoigner le
respect avec lequel je suis dans
l'union de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vostre très-humble & très-obeissant
serviteur en N. S.

P A P I N Missionnaire de la Com-
pagnie de JESUS.

F I N.

A P P R O B A T I O N .

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier , ce nouveau Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses , écrites des Missions étrangères , par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*. Elles m'ont paru meriter leur titre ; & j'ay crû que l'impression en seroit tres-utile , & tres-agréable au Public. Fait à Paris ce 18 Juin mil sept cens onze.

R A G U E T , Docteur
en Théologie de la
Faculté de Toulouse.

Permissions

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre Reverend Pere General, permets au Pere J. B. Du Halde, de faire imprimer le neuvième Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*, qui a esté lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foy de quoi j'ai signé la Présente. Fait à Paris le huit Avril mil sept cens onze.

LOUIS-FRANÇOIS CLAVYER.



T A B L E.

L *Etire du Pere Bouchet à
Monseigneur Huet, ancien
Evesque d'Avranches, sur la
connoissance que les Indiens ont
eu de la vraye Religion. pag. 1*

*Lettre du Pere Bouchet au Pere
Baltus, sur les oracles que les
Démons rendent aux Indes, &
sur le silence de ces mesmes oracles
dans les pais où la Religion
s'établit. p. 61*

*Premiere Lettre du Pere Martin
au Pere de Villette, sur les pro-
grès de la Religion dans la Mis-*

sion de Maduré. P. 124

*Seconde Lettre du Pere Martin au
Pere de Villette sur le mesme
sujet.* P. 226

*Lettre du Pere Dentrecolles à Mon-
sieur le Marquis de Broissia,
sur la mort du Pere de Broissia
son frere Missionnaire à la Chi-
ne,* P. 304

*Lettre du Pere de Chavagnac au
Pere le Gobien, sur la ferveur
des Chrétiens de la Chine, &
sur les obstacles qu'on trouve à
la conversion des Idolâtres.*
P. 322

*Lettre du Pere de Bourzes au Pere
Etienne Souciet. Diverses obser-
vations sur les étincelles qui se
decouvrent sur la surface de la
mer,* P. 359

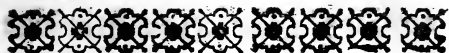
Lettre du Pere Fartoux au Pere
T ij

*de Fontaney. Description de
l'Eglise de Pekin bâtie dans l'en-
ceinte du Palais de l'Empereur.*

p. 376

*Lettre du Pere Papin au Pere le
Gobien, sur les Arts & sur la
Medecine des Indiens. p. 418.*

Fin de la Table.



PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS PAR LA GRACE DE
Dieu, Roy de France &
de Navarre: A nos amez &
feaux Conseillers, les Gens te-
nans nos Cours de Parlement,
Maîtres des Requestes ordinai-
res de nôtre Hostel, Grand-
Conseil, Prévoft de Paris, Bail-
lifs, Senechaux, leurs Lieute-
nans Civils & autres nos Justi-
ciers qu'il appartiendra: Salut.
LE PERE CHARLES LE GO-
BIEN, de la Compagnie de
JESUS, Nous ayant fait expo-
ser qu'il desiroit donner au Pu-
blic un Livre intitulé, *Lettres*
édifiantes & curieuses écrites des
Missions étrangères par quelques
Missionnaires de la Compagnie de
Jesus; s'il nous plaisoit luy ac-

cordernos Lettres de Privilege
sur ce necessaires. Nous avons
permis & permettons par ces
Presentes audit Pere le Gobien,
de faire imprimer ledit Livre
en telle forme, marge, carac-
tere & autant de fois que bon
lui semblera, & de le faire ven-
dre & débiter par tout notre
Royaume pendant le temps de
six années consecutives, à *comp-
ter du jour de la datte des Presentes.*
Faisons deffenses à toutes per-
sonnes de quelque qualité &
condition qu'elles puissent être,
d'en introduire d'impression é-
trangere dans aucun lieu de
nôtre obéissance; & à tous Im-
primeurs, Libraires & autres,
d'imprimer, faire imprimer &
contrefaire ledit Livre en tout
ni en partie, sans la permission
expresse & par écrit dudit Ex-
posant, ou de ceux qui auront

droit de luy , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposéant, & de tous dépens, dommages & interests. À la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & beaux caractères conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans nôtre Château du

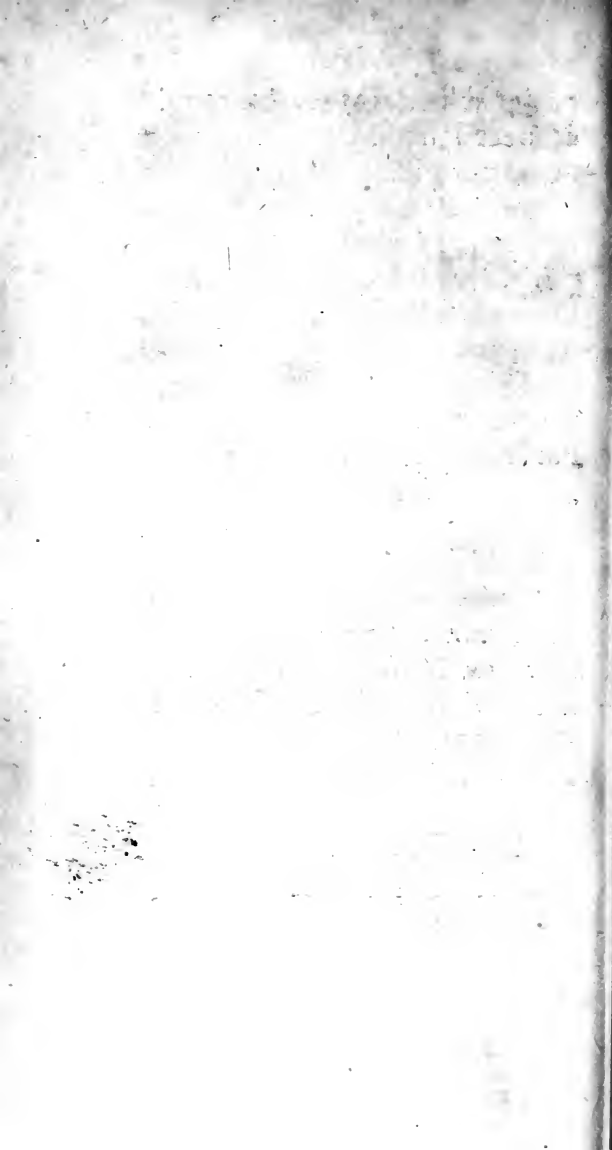
Louvre, & un dans celle de nô^{tre}
tre tres-cher & feal Chevalier
Chancelier de France le Sieur
Phelypeaux Comte de Pont-
chartrain, Commandeur de nos
Ordres: le tout à peine de nul-
lité des Presentes. Du contenu
desquelles VOUS MANDONS ET
ENJOIGNONS de faire jouir l'Ex-
posant ou ses ayans cause, plei-
nement & paisiblement, sans
souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ni empeschemens. VOU-
LONS que la copie desdites Pre-
sentes, qui sera imprimée au
commencement ou à la fin du-
dit Livre, soit tenuë pour dûe-
ment signifiée; & qu'aux co-
pies collationnées par un de nos
amez & feaux Conseillers & Se-
cretaires, foy soit adjouëtée
comme à l'Original. COMMAN-
DONS au premier notre Huissier
ou Sergent de faire pour l'exe-

cution d'icelles tous actes requis
& necessaires , sans demander
autre permission , & nonobstant
clameur de Haro , Charte Nor-
mande , & Lettres à ce contrai-
res. CAR tel est notre plaisir.
DONNE' à Paris le vingt-septié-
me jour d'Octobre l'an de grace
mil sept cens cinq , & de notre
Regne le soixante - troisiéme.
Par le Roy en son Conseil,
LE COMTE.

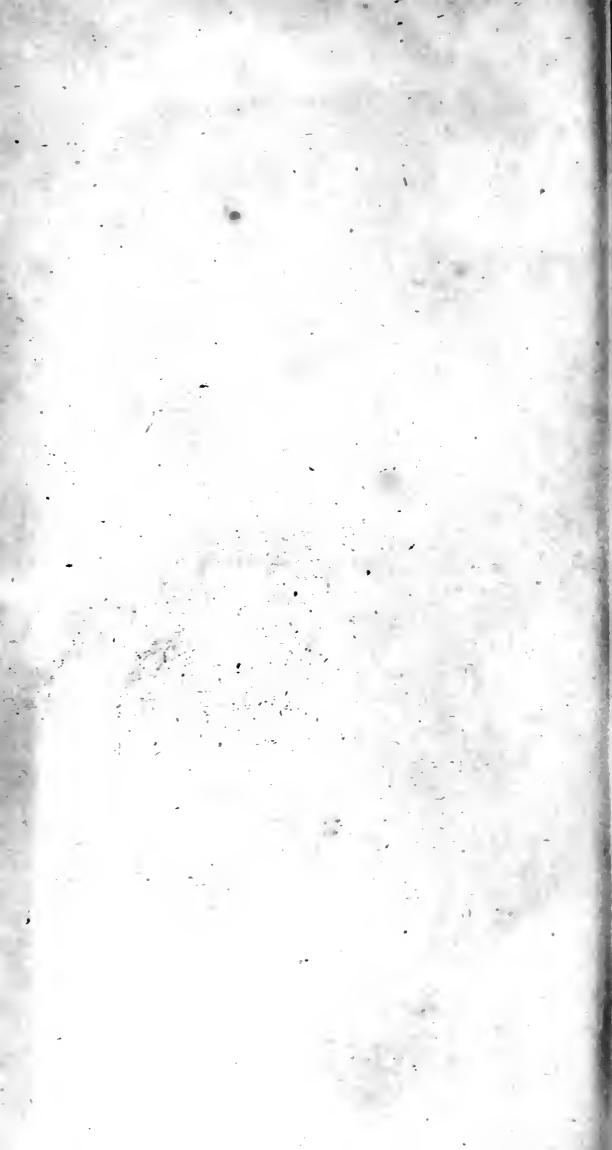
*Registré sur le Registre no. 2. de
la Communauté des Libraires &
Imprimeurs , page 43. conformé-
ment aux Reglemens ; & notam-
ment à l'Arrest du Conseil du 13
Aoust 1703. A Paris ce neuviéme
jour de Novembre mil sept cens cinq.*

Signé GUERIN , Syndic.

De l'Imprimerie de la V. d'Antoine Lambin.











251781

HECCIMIS.

Author

L.

Title Lettres édifiantes et curieuses. Vol. 9.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

